VITT. EMANUELE III

NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
XIII
258
VITTORIO EM. III
NAPOLI

Gino Doria

.... Me, poor man,
my library is dukedom
large enough

The Tempest 1.2

Naples 01

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES DERNIÈRES RÉVOLUTIONS

DE NAPLES.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES DERNIÈRES RÉVOLUTIONS

DE NAPLES,

Ou détail des événemens qui ont précédé ou suivi l'entrée des Français dans cette ville,

Recueillis par B. N***, témoin oculaire.

NARDINI

Amicus Plato, majis amica veritas.

DE L'IMPRIMERIE DE A. ÉGRON.

A PARIS,

Chez L. DUPRAT, LETELLIER et Cie, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 46.

1803.

Fondo Donà
XIII 258

P66447

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES DERNIÈRES RÉVOLUTIONS

DE NAPLES.

PREMIÈRE PARTIE.

L'esprit de parti, la haine, la flatterie ou l'intérêt, qui dirigent trop souvent la plume des auteurs contemporains, en qui le temps n'a point encore appaisé le tumulte des passions, inspirent, avec raison, aux lecteurs amis de la vérité, une juste défiance sur leurs écrits.

L'histoire des dernières révolutions de Naples, si piquante par la conquête rapide que les Français firent de cette

ville, par les événemens intéressans auxquels donna lieu leur séjour, et par les dissentions intestines dont elle fut la victime après leur départ, offriroit à un écrivain impartial un sujet fécond, et d'utiles leçons à l'Europe. Mais dans l'effervescence générale des esprits, encore échauffés par des souvenirs trop récens, où trouver cette sincérité, dégagée de toute passion, qui fait le prix d'un pareil ouvrage? Où trouver l'observateur tranquille et indifférent, étranger à tous les gouvernemens comme à tous les partis? Je tâcherai de réunir ces qualités presque incompatibles. Témoin oculaire, je raconterai les faits avec la franchise d'un honnête homme, sans art, et sans y ajouter de réflexions, qui loin d'éclaircir la vérité, ne servent qu'à l'obscurcir.

Les écrits incendiaires et les maximes des premiers révolutionnaires de la France trouvèrent une foule d'admirateurs dans le royaume de Naples. La noblesse,

humiliée par les ministres d'état, et les réglemens fiscaux; le clergé soumis à la juridiction séculière; et le peuple, en général, livré à une administration vicieuse, soupiroient après une nouvelle forme de gouvernement. Charles *Laubert*, homme entreprenant et doué d'une éloquence persuasive, dirigé par les conseils de *Latouche*, général de la marine française, alors à Naples, ourdit à la fin de janvier 1791, une conjuration, dans laquelle prirent part d'abord les jeunes gens, et qui, peu à peu se grossissant de la réunion de citoyens de toutes conditions, menaça bientôt la tranquillité de l'état. Les ministres du roi, qui, dans le premier moment avoient méprisé les assemblées des conjurés, commencèrent enfin à les observer de plus près, et s'aperçurent qu'il se trouvoit parmi eux plusieurs personnes dont la naissance et la fortune méritoient toute l'attention et toute la vigilance du gouvernement. En conséquence, une foule de *suspects*

fut arrêtée ; mais la majeure partie, à la tête desquels étoit *Laubert,* se retira en France, pour y venir implorer des secours en faveur de leurs frères qui, à mesure qu'ils étoient reconnus coupables, subissoient toute la sévérité des lois. La suprême *junte d'état* fut établie. Les aveux qu'elle tira de la bouche de plusieurs coupables, mirent entre ses mains le fil de cette conjuration qui avoit mis la monarchie à deux doigts de sa perte, et donnèrent à ce tribunal une nouvelle activité.

Une seconde conjuration, tramée en 1795, suivant les principes de la première, mais par des personnes encore plus distinguées par leur naissance et leur fortune, eut une issue presque semblable. Six à sept cents individus furent arrêtés. Leur procédure dura trois ans entiers. Instruits par l'exemple des premiers conjurés, aucun d'eux ne se démentit pendant l'examen ; et leurs

juges ne trouvant point de charges assez fortes pour les condamner, furent obligés de les rendre à la liberté. Mais le souvenir cruel d'une aussi longue détention ne fit qu'irriter en eux le désir d'un nouvel ordre de choses, et augmenter la haine de la nation contre un gouvernement qui avoit fait souffrir si longtemps des personnes qui ne paroissoient pas coupables.

Pendant cet espace de temps, le roi de Naples avoit conclu avec la République française un traité de paix. Sa durée ne pouvoit être longue. Si, le premier, il s'étoit vu forcé de signer ce traité pour sauver ses états de l'incendie qui les menaçoit, les suggestions des Anglais qui le gouvernoient par l'entremise du général *Acton*, devoient bientôt lui faire rompre cette neutralité ; tandis que d'un autre côté, les Français qui connoissoient le fond de son cœur, n'avoient songé qu'à n'être point détournés

dans la guerre qu'ils livroient à l'empereur, sûrs que quelque nouvelle imprudence du cabinet de Naples ne tarderoit pas à leur offrir un nouveau sujet de recommencer les hostilités, dans des circonstances plus favorables pour eux. Cependant le traité de Campo-Formio eut lieu. Les armées françaises s'emparèrent de Rome pour venger la mort du général *Duphot*, et les insultes faites à *Joseph Bonaparte*, ministre de la République française. Le roi de Naples ne put se dissimuler le danger qui menaçoit ses états; mais loin de songer à l'y soustraire, il courut au-devant, en commençant à recruter des troupes, et en négociant avec l'Empire, la Sardaigne et la Toscane.

Dans le mois d'août 1798, Lachèse, dernier envoyé de la France à la cour de Naples, lui présenta un mémoire dans lequel il exposoit les plaintes de son gouvernement sur la conduite hostile du roi de Naples envers la République. Il s'y

plaignoit premièrement de la préférence injurieuse accordée dans toutes les occasions par la cour de Naples et ses ministres à la nation britannique, de l'asile donné à sa flotte dans le port de Syracuse, où, contre les clauses expresses du traité, elle s'étoit approvisionnée; des lumières et des renseignemens fournis à l'amiral *Nelson* pendant qu'il étoit à la poursuite de *Bonaparte*, et enfin des réjouissances publiques qui avoient eu lieu lors de la défaite de la flotte française à Alexandrie. Il ajoutoit qu'au contraire les équipages de quelques bâtimens français, non-seulement n'avoient pu se fournir de vivres dans les ports de Sicile; mais que le peuple les avoit insultés, qu'il avoit même massacré quelques matelots, les avoit forcés de quitter le rivage, et de gagner leurs vaisseaux. Il ajoutoit que l'accroissement des troupes napolitaines, les manœuvres secrètes et autres préparatifs de guerre lui démontroient clairement que sa majesté tendoit à suivre les

conseils du général Acton qui, né en Angleterre, vouloit l'engager à renouveler la guerre pour seconder les intentions de son pays. Il demandoit que ce général perdît sa place, et fût exilé du royaume de Naples, comme étant la première cause de toutes les discordes; que le commandant de Syracuse, chargé de fers, fût remis au pouvoir de la République française; que sa majesté licenciât toutes les troupes inutiles dans un temps de paix, les réduisant au nombre de dix mille, suffisant pour maintenir l'ordre dans Naples; qu'enfin il livrât tous ses ports aux garnisons françaises, qui sauroient mieux que lui respecter et observer une neutralité tant de fois violée. Dans le même temps, les journaux français retentissoient d'injures et de reproches contre le roi de Naples : on y disoit qu'il falloit porter dans ses états les feux d'une guerre plus destructive et plus dévorante que ceux du Vésuve. Au lieu de répondre à ces réclamations et à

ces plaintes, le roi se livra à tous les préparatifs de la guerre, et ordonna dans ses états une levée de quarante mille hommes qui devoient être prêts à marcher aux premiers jours de septembre. Il dépêcha à la cour de Vienne le major Suzanna, pour concerter avec l'empereur les opérations militaires. Il fut convenu que pendant qu'il attaqueroit les Français dans toute sa ligne, ses troupes les prendroient en flanc. Le roi de Naples étoit encore excité à la guerre par le cardinal neveu du pape, et quelques autres émigrés romains de la plus haute noblesse. Ils lui représentoient le facile succès de ses entreprises dans un pays où les peuples, tout à sa dévotion, prendroient aussitôt les armes pour secouer le joug des Français, et le seconder pendant le cours de la campagne.

L'armée royale montoit à 120,000 hommes; mais la majeure partie, composée de cultivateurs arrachés aux travaux

de la campagne, n'étoit qu'une troupe indisciplinée et mécontente. Les officiers avoient acheté leurs charges que la cour avoit mises à l'encan. Les premiers emplois se trouvoient dans les mains des gens les plus vils et les plus ambitieux, à qui l'or avoit suffi pour les acquérir; et la cour, suspectant l'attachement et la fidelité des anciens officiers napolitains, confia imprudemment le soin de l'expédition à des étrangers qui ne jouissoient pas de la confiance des soldats.

Le chevalier *Micheroux* avoit le commandement d'une division; une autre étoit aux ordres du général *Damas* qui avoit été au service de la Russie, et la troisième étoit dirigée par *Mack*, Allemand, général en chef de l'armée. Les nouveaux officiers, tant bien que mal instruits, les émissaires *Valentini* et *Rondanini* qui avoient été envoyés à Rome et dans les principales villes des états du pape, comme espions, assurant

que tout le peuple étoit disposé à ouvrir les bras à l'armée royale ; le parti anglais insinuant que l'empereur étoit prêt à envahir la Lombardie, le roi n'hésita plus ; il fit connoître dans une proclamation, que ses intentions étoient de rétablir Rome sur l'ancien pied, de la rendre à son légitime souverain, d'y faire fleurir la religion, et de prendre toutes les mesures ultérieures que lui commanderoient les circonstances. Il prévenoit en même temps les Français qu'ils eussent à évacuer les états du saint Père, et qu'ils ne s'opposassent aucunement à une entreprise d'où dépendoit la sûreté de ses états, n'entendant point, dans ce cas, leur faire la guerre.

Après cette déclaration, le 22 novembre 1798, 60,000 hommes, marchant sur trois colonnes, entrèrent dans les états de l'Église, le surplus de l'armée ayant été laissé pour défendre les forteresses et les postes les plus importans du royaume.

Sa Majesté suivoit l'armée, accompagnée de quelques officiers et du général *Acton.*

La division de *Micheroux*, formant l'aile droite, pénétroit par l'Abruzze vers la Marche d'Ancône; *Damas*, qui commandoit la gauche, entroit par *Terracina*, tandis que le général en chef *Mack* occupoit le centre par *Frosinone.* Les Français qui n'avoient sur ces points que quelques pelotons de troupes, se retirèrent, laissant un libre passage aux dernières divisions, pour attaquer avec toutes leurs forces réunies la première qui devoit s'engager dans les gorges des montagnes et dans des défilés où il seroit facile de la surprendre. En effet, le roi, sans obstacle et sans difficulté, venoit d'entrer dans Rome, au milieu des illuminations, et des acclamations du peuple. Les jacobins étoient sortis de la ville avec les Français, et seulement quelques-uns d'eux s'étoient retirés dans le château Saint-Ange, où

ils avoient conduits en ôtage les plus riches seigneurs de la ville, dont l'attachement inviolable à la cour de Naples étoit connu. Pendant qu'une partie des troupes attaquoit la forteresse qui se défendoit avec acharnement, le chef de brigade *Mecch*, à la tête de six mille hommes, s'étoit avancé vers Civitta-Castellana, défendue par une garnison française assez considérable. *Micheroux* devoit prendre la citadelle par derrière, tandis que lui attaqueroit par devant. Son projet échoua. Ce général, à la tête de donze mille hommes, s'engagea dans un chemin qui lui étoit inconnu, parmi des bois et des précipices qui lui permettoient à peine de marcher sur deux hommes de front. L'ennemi, qui du haut des montagnes l'observoit, ne laissa point échapper une occasion aussi favorable, et attaqua les Napolitains dans ces étroits défilés. Ses troupes ne purent s'étendre; sa cavalerie, qui formoit la majeure partie de la colonne, non-seu-

lement fut inutile, mais porta partout la confusion et le tumulte. Le découragement s'empara des soldats, et chacun ne songea plus qu'à gravir les montagnes et à se disperser. Ceux qui ne purent profiter de cette ressource, furent taillés en pièces ou faits prisonniers. Ce fut ainsi qu'un millier de Français défit douze mille hommes que leur livra l'inexpérience d'un général ignorant, qui fut le premier à prendre la fuite.

Mecck étoit toujours devant Civita-Castellana, attendant l'aile droite pour forcer la ville à se rendre. Il se bornoit à y jeter de temps en temps quelques bombes et à harceler la garnison qui n'osoit sortir. Du reste, n'ayant pour lors point d'autres ennemis à craindre, il vivoit tranquillement, attendant de *Micheroux*, suivant les ordres qu'il avoit reçus du général *Mack*. Sans qu'il s'en aperçut, le petit corps de Français, qui venoit d'être victorieux dans l'Abbruzze, s'étoit

approché de la forteresse qui n'étoit pas entièrement bloquée, et y avoit fait entrer ses prisonniers. Le jour suivant étoit un dimanche. *Mecck*, accompagné de son état-major et d'une partie de ses troupes, assistoit à la messe dans une église. Bientôt on entend le cri d'alarme : *les voilà ! les voilà !* Mais on ne voyoit point encore l'ennemi, et on n'ajoutoit aucune foi aux rapports de la sentinelle, qui protestoit l'avoir aperçu. On rentre dans l'église, et de nouveaux cris semblables aux premiers se font entendre : même obstination de la part du général, qui refuse d'y croire. Cependant les Français s'étoient avancés, avoient égorgé les premières sentinelles et entouré l'église et les troupes de canons, les sommant de se rendre. Troublé par la crainte, *Mecck* n'eut pas le temps de réfléchir et de reconnoître la foiblesse de son ennemi ; comme un lâche, il se rendit prisonnier, avec tous ceux qui l'accompagnoient.

Pendant ce temps, sous les ordres des généraux *Magdonald* et *Rusca*, s'étoient avancés divers corps de Français et de Cisalpins. Les premiers rencontrèrent un détachement napolitain faisant partie de l'aile gauche, et commandé par le duc de la *Trémouille*, émigré français. A peine ce chef de brigade les eut-il aperçus, que la peur s'empara de lui, et qu'il s'enfuit à toutes jambes cacher sa honte dans un couvent de Chartreux situé dans la Toscane. Ses troupes, affoiblies par de pénibles marches, et plus encore par la faim, se voyant abandonnées par leurs officiers, firent une foible résistance, puis se dispersèrent à travers la campagne; une partie périt par la disette, et le reste rentra dans ses foyers. *Rusca* surprit une brigade de l'armée du centre, dans les environs de la Ronciglione, commandée par le chevalier de *Saxe* qui se défendit vigoureusement, malgré le désavantage de sa position et l'état de foiblesse auquel étoient réduits ses sol-

dats. La victoire fut long temps incertaine. Mais enfin le chevalier de *Saxe*, blessé dangereusement, songea à la retraite, ce qu'il fit en très-bon ordre, à la vue de Rome. Pendant toutes ces expéditions, *Damas* alloit en avant, soumettant à ses armes diverses villes de la Romagne.

Toutes ces tristes nouvelles arrivèrent en même temps au roi, pendant qu'il s'occupoit à rétablir l'ancien gouvernement dans Rome, et à battre le château Saint-Ange. Bientôt il ne lui fut plus permis de douter que l'empereur n'avoit pas encore fait avancer un soldat. Il s'imagina être entouré de traîtres. Il crut qu'*Ariola*, ministre de la guerre, l'avoit trompé; que les défaites de *Micheroux* et de *Mecck* ne pouvoient être attribuées à la seule inexpérience de ces généraux, ou au hasard; que les commissaires aux vivres faisoient languir de faim ses soldats: enfin il enveloppoit dans cette accusa-

tion le général *Mack* lui-même, à qui il reprochoit, ou de ne pas se faire obéir par ses subalternes, ou de n'avoir pas rempli son devoir. Les jacobins romains commençoient à lever la tête, et le roi reçut l'avis qu'ils se proposoient de le faire prisonnier. Dissimulant cependant ses pensées et ses projets, il sortit par la porte du peuple (1), accompagné d'une foule d'officiers, et là ayant pris les dispositions nécessaires pour soutenir avec le reste de ses troupes la retraite de *Damas*, à qui il avoit été enjoint de faire dans le meilleur ordre possible sa contremarche, sous les murs de Rome, accompagné du seul duc d'*Ascoli*, il se rendit à la porte Saint-Jean (2), où il trouva un cabriolet, qui le fit voler à *Caserta*. *Mack* ne tarda point à l'y suivre avec les siens, et *Damas* fut aban-

(1) L'ancienne porte Flaminia.

(2) L'ancienne porte Celi-Montana, conduisant à Naples.

donné à son destin, à la tête de ses douze mille hommes.

Ce général, arrivé à Ponte-Molle (1), qu'il trouva défendu par une artillerie formidable, désespérant d'en forcer le passage, prit le parti de se retirer dans les forteresses de la Toscane. Ses soldats étoient sans vivres et sans habits, harassés par des marches continuelles, et découragés par la fuite de leurs officiers, qui se retiroient en arrière. Les Français, sous les ordres du général *Kellermann*, les suivirent et les attaquèrent à plusieurs reprises, mais ils éprouvèrent toujours une résistance opiniâtre. Enfin après huit jours entiers d'escarmouches, *Damas* conduisit ses soldats à Orbetello, où ils s'embarquèrent pour Naples. Ainsi Rome rentra au pouvoir des Français. Les chefs de ceux qui s'étoient

(1) L'ancien pont Milvio, fameux par la défaite de Maxence par Constantin, à deux milles de Rome.

joints au parti royaliste furent fusillés sur la place du peuple.

Ces nouvelles répandirent dans Naples le trouble et la consternation. Le roi, livré à la plus profonde tristesse, s'y étoit rendu pendant la nuit pour voir sa famille, et prendre conseil de la reine sur les mesures les plus avantageuses, quand un spectacle horrible lui donna à réfléchir sur ce qu'il pouvoit craindre d'un peuple ignorant et fanatique. Un courrier du cabinet de Vienne avoit été expédié avec une dépêche pour un navire anglais qui étoit dans la rade. Ayant demandé une petite barque pour s'y rendre, on s'aperçut qu'il ne parloit pas la langue napolitaine. « C'est un Français, » s'écrièrent tous les marins ; et sans écouter ses gestes et ses signes, après l'avoir frappé de mille coups, ils le traînèrent à demi-mort à travers les rues de la ville, jusque sous les fenêtres du roi, qui fut

saisi d'horreur, et se couvrit le visage de ses mains (1). D'autres bandes de lazzarronnis parcouroient les divers quartiers de la ville pour découvrir quelques Français. Tous les étrangers se cachoient. Il y en eut d'insultés, d'autres de frappés, et tous furent dépouillés. Ce fut alors que sa majesté prit le parti d'abandonner une ville aussi orageuse et aussi rebelle, et de se retirer en Sicile. En effet, dans la nuit suivante, le 24 décembre 1798, le roi, suivi de sa famille et de ses domestiques, conduisant avec lui, enchaîné, le ministre de la guerre *Ariola*, s'embarqua sur un vaisseau, avec ses trésors et ses effets les plus précieux. Le jour parut, et le peu-

(1) On prétend que le massacre de ce courrier fut le résultat de la politique de la reine de Naples, qui cherchoit à se délivrer du témoin qui avoit apporté la dernière lettre de l'empereur au roi, lettre que, disoit-on, la reine avoit déchirée de ses propres mains, pour forcer le roi à continuer la guerre.

ple se calma. Mais bientôt le bruit du départ du roi fit renaître les troubles. Les vents furent contraires, et il se vit forcé de rester dans la rade de Naples. Des députés de tous les corps de la Ville allèrent supplier sa majesté de ne point les abandonner dans une circonstance aussi critique, lui offrant leur sang et leurs trésors. Mais leurs prières ne purent l'ébranler dans sa résolution ; il craignoit trop les jacobins ; il en remarqua même parmi ceux qui lui faisoient de si brillantes promesses. Il rassura le peuple par une lettre très-affectueuse, dans laquelle il l'exhortoit à se défendre courageusement, pendant que dans la Sicile il s'occuperoit à lever des troupes pour venir à son secours. Il désignoit pour vice-roi don *François Pignatelli*, *de Strongoli*, qui avoit reçu les instructions nécessaires pour le bien de l'état. Cet homme peu estimé de la noblesse, à cause de son hypocrisie, abhorré du peuple pour ses rapines et sa cruauté,

étoit du caractère le plus inflexible, et d'un attachement inviolable au roi.

Après quelques jours, le roi sortit de la rade de Naples. Il essuya une bourasque terrible qui coûta la vie à un de ses enfans. Il débarqua enfin, accompagné de très-peu d'officiers, à Palerme, où le peuple l'accueillit avec les démonstrations les plus vives.

Cependant les Français s'avançoient sur deux colonnes. *Rusca* marchoit par l'Abruzze et *Magdonald* par Fondi. Le premier éprouva d'abord une forte résistance de la part des citoyens levés en masse; mais il en vint à bout par la force, la ruse et la cruauté. Le second poussa ses postes jusque sous la place de Gaëte, défendue seulement par la moitié d'un régiment aux ordres du duc de *Pisciellí*. Ce colonel eut l'adresse de disperser sur les montagnes voisines de foibles poignées d'hommes; et l'ennemi

trompé, croyant que c'étoit autant de petites armées, ne se hasarda pas à l'attaquer dans une position aussi avantageuse. Pendant ces deux jours, qui se passèrent en observations et en escarmouches, le commandant de Gaëte auroit eu le temps de mettre la place en bon ordre; mais *Thishudi*, vieillard foible et amoureux, le perdit en tendres adieux à sa jeune épouse, qu'il voyoit avec peine s'embarquer pour Naples. Les Français ayant reconnu la foiblesse des troupes de *Piscielli*, l'attaquèrent hardiment, et le forcèrent à se renfermer dans la place, où il croyoit pouvoir se défendre encore long-temps. Mais, contre son attente, il trouva la ville sans munitions et sans vivres, et commandée par un octogénaire pleurant le départ de sa femme, et ne s'occupant que d'elle. Deux ou trois cents Français étoient déjà sous les murs, et demandoient la reddition d'une des plus fortes places de l'Italie: située sur un

rocher, son approche est difficile du côté de la terre, et les Anglais pouvoient l'approvisionner du côté de la mer. Le commandant balançoit s'il devoit répondre à la sommation, quand le bruit de quelques bombes se fit entendre; et l'évêque de la ville, au nom du peuple, l'étant venu prier de se rendre, ce vieux général n'eut pas la force de résister. Les remontrances du brave *Piscielli* furent inutiles. La place se rendit, et la garnison entière, forte de 4,000 hommes environ fut faite prisonnière. Les officiers seuls eurent la liberté de retourner à Naples, sous la condition de laisser écouler une année sans prendre les armes contre les Français. Ainsi le vieux *Thishudi* méprisé et devenu le sujet des railleries des Français mêmes, courut à Naples oublier dans les bras de sa chère épouse l'échec porté à sa valeur. Les talens de *Piscielli* lui gagnèrent l'amitié du général français : il voulut se l'attacher, et lui offrit le grade de général de

brigade ; mais il le refusa constamment. Dans le même temps, *Brechard* rendoit la place de Pescara au général *Rusca* ; la capitulation étoit semblable à celle de Gaëte, mais plus glorieuse : tous les moyens de défense avoient été enlevés à ce commandant par le général *Gambs*, son chef.

Pendant ces opérations, le général *Mack* réunissoit dans Capoue les débris de l'armée, qui formoit encore un nombre bien supérieur aux troupes françaises, lesquelles ne s'élevoient, y compris les Cisalpins, qu'à 14,000 hommes. Il fortifia toute la ligne jusqu'à Caserte, confiant le commandement au duc de la *Salandra*, et à d'autres officiers napolitains. Deux corps de cavalerie commandés par le prince de *Moliterno* et le duc de *Roccaromana*, étoient campés dans la plaine en face de l'ennemi, et tellement rapprochés, que deux cavaliers pouvoient se parler. Le premier,

capitaine de la cavalerie napolitaine, à la fin de l'an 1794, sous les ordres du général *Federici*, en Lombardie, s'étoit couvert de gloire, et s'étoit attiré l'admiration de toute l'armée. A la dernière bataille qui s'y donna pour couvrir la retraite des Autrichiens, il se jeta avec tant d'ardeur à travers l'ennemi, qu'il reçut plusieurs blessures, et perdit un œil. Le roi l'en récompensa, en le déclarant gentilhomme de sa chambre. Lorsque la guerre recommença, il leva à ses propres frais deux régimens de cavalerie, qu'il commanda pendant le cours de la campagne. Mais sans cesse auprès du roi, il n'avoit pu trouver l'occasion de se battre une seule fois. Il avoit, à juste titre, la réputation d'un grand royaliste; la soif des charges et des honneurs le dévoroit. *Roccaromana*, le plus beau jeune homme du royaume, n'étoit célèbre que par ses conquêtes galantes. Frivole, ignorant, mais encore plus ambitieux, il avoit aliéné tous ses

biens pour former deux régimens de cavalerie, qu'il n'eût pu compléter, si la reine, qui s'intéressoit à lui d'une manière toute particulière, ne l'eut aidé de sa cassette.

L'armée française s'étoit déjà présentée devant Capoue, et les deux commandans à la tête de leurs troupes l'en avoient éloignée, se battant avec un courage d'autant plus admirable qu'il étoit plus rare dans cette campagne, quand les jacobins de la capitale, craignant de voir s'échapper l'occasion d'exécuter leurs projets, formèrent une nouvelle conjuration.

Elle fut organisée par un personnage (1) de la plus haute considération, qui, ayant rassemblé les patriotes les plus fermes et les plus décidés, qu'il savoit avoir pris part aux premières conjura-

(1) Je tais son nom pour ne pas lui nuire.

tions, se trouva à la tête de plus de vingt mille hommes. Il falloit d'abord gagner les chefs de l'armée, rassemblée à Capoue : leur fidélité fut tentée. *Moliterno*, persuadé qu'il ne pouvoit repousser l'ennemi, jaloux d'ailleurs de parvenir à quelque poste éminent dans le nouvel ordre de choses, n'hésita pas à prendre parti : son foible étoit connu. Il fut donc nommé généralissime, aux conditions d'employer tout son zèle et toute son énergie à la défense de la cause commune. *Roccaromana* fût bientôt réduit et gagné par les caresses qu'il reçut et les espérances dont on le flatta ; et peu à peu tous les chefs de l'armée suivirent son exemple. Pignatelli, vice-roi, et le général Mack étoient les seuls personnages qui s'opposassent aux desseins des conjurés ; on ne pouvoit tenter de les corrompre : il fut décidé qu'on s'en débarrasseroit par un de ces moyens que la politique autorise. Une entrevue nocturne eut lieu entre Moliterno et l'autre per-

sonnage napolitain : il y fut arrêté que dans la nuit du 10 décembre, il assassineroit Mack au milieu de Capoue, et prendroit le commandement de l'armée ; qu'ensuite il enverroit sous les murs du palais royal de Naples, Gabriel *Manthone*, officier d'artillerie, que ce dernier y trouveroit un conjuré déjà désigné, qui, sûr de la nouvelle de la mort de Mack, se rendroit au palais, et, sous le prétexte d'une visite d'amitié, égorgeroit Pignatelli; qu'on s'empareroit du Château-neuf, dont le commandant étoit d'intelligence; et qu'ensuite on prendroit toutes les mesures que demanderoient les circonstances, pour changer le gouvernement, et faire avec les Français la paix la plus avantageuse. Tout étoit ainsi disposé, quand Mack, soupçonnant les intrigues secrètes de Moliterno, le fit conduire en prison. Le peuple, travaillé par les conjurés et les soldats, qui avoient la plus haute opinion de leur chef, s'écrièrent aussitôt que Mack trahissoit les

intérêts du roi, en leur enlevant, sans motif, un si généreux appui, et menacèrent de se soulever s'il n'étoit promptement rendu à la liberté. Pour appaiser ce tumulte général, il fallait délivrer le prince *Moliterno*; mais en même-temps Mack prit les mesures nécessaires pour que ceux dont il se défioit ne pussent lui nuire. Il ordonna, en conséquence, que Moliterno se rendroit avec son corps à Sainte-Marie, forteresse distante de Naples de plusieurs milles. Il eut soin d'en faire sortir tous ceux sur lesquels il avoit des soupçons, n'y laissant qu'une poignée de Turcs et d'Albanais. Il changea entièrement la disposition de l'armée, plaçant en face de l'ennemi les Calabrois et le régiment de *Terra la Voce*, dont il connoissoit les sentimens, renvoyant sur les derrières les autres troupes.

Ces mesures sembloient annoncer que *Mack* étoit instruit de tout ce qui se pas-

soit ; cependant il n'en a jamais parlé, et cette trame est encore aujourd'hui un mystère pour bien des personnes. Le jour de l'exécution du complot avoit été fixé au 10 décembre, et le seigneur napolitain, ignorant tous les événemens qui avoient eu lieu dans le jour même étoit sous les murs du palais-royal, attendant le courrier *Manthone*, un poignard caché sous ses habits. Il arriva, il apprit de sa bouche le récit de ce qui s'étoit passé, et ils convinrent d'une assemblée générale de tous les chefs pour prendre d'autres résolutions. Le vice-roi, Pignatelli, informé des soupçons dont *Mack* étoit tourmenté, tremblant de l'approche des Français, qui commençoient à profiter de l'éloignement de la ligue royale, désespérant d'échapper à cette foule d'embûches, et de forcer l'ennemi à la retraite, crut à propos de demander un armistice, pour gagner du temps, et pour entamer ces négociations envoya au camp français le duc Gesso, dont il con-

noissoit l'attachement sincère au parti du roi.

Les Français sentoient trop bien l'avantage de leur situation, et l'état de leur ennemi, pour n'en pas profiter. En effet, la place de Capoue leur fut livrée, il leur fut permis d'étendre leur ligne jusque dans la Pouille, la somme de dix millions de livres tournois leur fut accordée pour les frais de la guerre : ils devoient toucher la moitié de cette contribution dans cinq jours, et ces contributions remplies, les hostilités devoient cesser jusqu'au retour d'un courrier expédié au directoire français, pour demander la paix.

Les jacobins se réunirent de nouveau, pour prévenir les suites d'un accommodement aussi nuisible à leurs intérêts ; il fut résolu qu'on prendroit tous les moyens possibles pour le renverser, et qu'on profiteroit de la première occasion qui se présenteroit. Le 15 décembre, le commis-

saire-ordonnateur, le citoyen Arcambal, entra dans la ville, accompagné de quelques guides, pour y recevoir les cinq millions de livres tournois, accordés par l'armistice, et se rendit à l'hôtel-royal, qu'avoit déjà occupé le ministre français. Les jacobins semèrent adroitement parmi le peuple le bruit que le commissaire venoit prendre possession de la ville, que le roi étoit trahi, et qu'il falloit songer à le venger. On court aux armes, on se rend en foule, à l'hôtel pour massacrer Arcambal, mais il étoit déjà passé chez Pignatelli pour traiter avec lui. Les mutins s'imaginèrent qu'il pouvoit être au théâtre St. Charles, et y coururent. Les gardes qui tentèrent de les repousser furent mis en pièces. Bientôt le théâtre, les loges sont inondés par la foule. Les acteurs baisent la toile, chacun ne songe plus qu'à se sauver; une partie des spectateurs furent étouffés, les autres frappés de coups et dépouillés. Tel fut le commencement de cette anarchie, et de ces hor-

reurs, qui eussent été les premières dans les fastes de l'histoire, sans le système de scélératesse inventé par l'exécrable *Robespierre*. Lorsque les jacobins allumèrent cet affreux incendie, ils n'avoient pas prévu qu'ils en seroient dévorés un jour. *Arcambal* étoit cependant au théâtre de St.-Charles, dans la loge de Pignatelli; mais aux premières apparences de tumulte il s'étoit retiré au palais-royal, avec lequel communiquoit sa loge, et regagnoit par des détours le chemin de Capoue, tandis qu'on cherchoit à le reconnoître au milieu du peuple. Toutes les poursuites ayant été inutiles, les jacobins coururent dans toutes les rues, arrêtant indistinctement ceux qu'ils rencontroient à pied ou en voiture, les examinant avec soin, et vociférant à chaque moment: *Vive le roi.* Le 16 juin 1799, le nombre des lazzaronnis étoit incalculable. Ils étoient résolus à désarmer les soldats, à s'emparer des châteaux, et à repousser les Français.

Les personnes sages qui prévoyoient tous les maux qu'alloit enfanter l'anarchie, se rendirent auprès du cardinal-archevêque de Naples, personnage estimable, jouissant de la vénération du peuple, pour l'engager à faire rentrer les séditieux dans l'ordre, au nom de la religion. Ce vénérable vieillard se présenta au milieu du peuple, et leur fit un discours qui ne put être entendu : le bruit, causé par une réunion de plusieurs milliers de personnes, et les cris répétés de *Vive la sainte Foi! Vive saint Janvier! mort aux Jacobins !* l'interrompirent mille fois. Son carosse étoit entouré par plus de vingt mille hommes, armés de couteaux, de broches et de bâtons, et qui l'accompagnoient en poussant des *hurlemens* de joie. Tous les soldats qui se trouvèrent sur leur route furent désarmés; et le Château-neuf, après une courte résistance, fut obligé de leur ouvrir ses portes. Là, ils se munirent de toutes espèces d'armes, et y laissèrent un chef

pris dans leur sein, avec trois mille hommes, presque tous mariés ; puis passèrent à l'attaque des châteaux de l'OEuf, des Carmes et de St.-Elme, qui tous se rendirent avant la fin du jour. Ce fut ainsi que le peuple, dans un seul jour, se trouva maître de la ville entière : et il se regardoit comme tel, puisque c'eût été alors un crime de prononcer le nom de roi : il falloit crier vive le peuple. Les premières victimes de la puissance populaire furent les *jacobins*, ou ceux qu'on prenoit pour tels. Tous les jeunes-gens qu'on rencontroit avec des cheveux coupés, ou vêtus élégamment, étoient massacrés impitoyablement par ces tigres. Leurs femmes, qui les accompagnoient, armées de toutes pièces, se plaisoient à exercer sur ces malheureux toute l'atrocité de la barbarie la plus rafinée. Les plus courageux d'entre les jacobins, justement alarmés sur le sort de leurs compagnons, qui se trouvoient renfermés en grand nombre dans

les châteaux et dans les prisons, confondus avec les voleurs et les assassins, prirent le costume des lazzarronnis, et se mêlant parmi eux, leur conseillèrent fort adroitement d'ouvrir toutes les prisons pour accroître leurs forces de tant de braves plébéiens qui languissoient dans les cachots, victimes de la tyrannie royale et ministérielle. Le projet court aussitôt de bouche en bouche, et dans un moment les prisons sont ouvertes. Les prisonniers d'état furent délivrés; mais en même temps la liberté fut rendue à plus de six mille scélérats avides de sang et de pillage, qui remplirent la ville, établissant des postes dans divers quartiers. Pour compléter l'anarchie, les galériens rompirent leurs chaînes, et s'armèrent.

Au milieu d'une telle confusion, au milieu de tant de partis différens, le vice-roi, désespéra de pouvoir s'opposer à l'entrée des Français, qui déjà, ayant

déclaré l'armistice rompu, s'avançoient sur Naples, et d'après les instructions reçues de la cour, il ordonna de brûler les bâtimens de guerre qui se trouvoient dans la rade, pour qu'ils ne tombassent point entre les mains des Français. Ses ordres furent exécutés dans le milieu de la nuit, par quelques vaisseaux portugais qui se trouvoient dans la rade, tandis que le peuple, qui voyoit une marine, le fruit de ses sueurs, devenir en un instant la proie des flammes, frémissoit de rage, et couvroit de malédictions le roi et son ministre Pignatelli. Quelques canonnières, bombardiers et autres bâtimens de guerre, qui se trouvoient à Castellamare, ne furent point endommagés, parce que le commandant de la place, *François Desimone*, n'avoit point reçu des ordres aussi positifs de ses supérieurs. Ce fut en vain que pendant la nuit quelques bâtimens portugais voulurent le surprendre. Ses batteries de terre, et l'artillerie du château les forcèrent à s'é-

loigner. Ainsi il préserva des flammes la petite flotille confiée à ses soins.

Le jour suivant, la division de Damas, qui avoit évacué les garnisons de Toscane, entra dans le port de Naples. A peine les soldats étoient tous débarqués que les lazzarronnis les désarmèrent et les renvoyèrent dans leurs foyers, qu'il saccagèrent les bâtimens de transport, et jusqu'au vaisseau de guerre qui les avoit escortés. La ville avoit été pendant trois jours livrée à l'anarchie, lorsque les députés du peuple, pour remédier à tant de maux, se rassemblèrent dans l'église de Saint-Laurent.

Cette espèce de parlement, source des disputes de la noblesse et du peuple, jouissoit des plus grands priviléges, et pouvoit balancer l'autorité royale. Ces députés exigeoient du prince *Moliterno*, l'idole du peuple, qu'il secondât leurs vues. Le peuple courut à sa

rencontre, l'appelant à grands cris son roi, son bouclier, son défenseur. Après avoir conféré avec les députés de la ville, (1) et concerté les mesures à prendre pour mettre fin à l'anarchie populaire, il fut déclaré par eux-mêmes, comme représentant la nation entière, chef suprême du peuple napolitain, investi des plus grands pouvoirs ; et, pour excuser cet acte d'autorité, il fut envoyé à Pignatelli un écrit, signé de tous les députés, dans lequel on lui exposoit, que la ville ne voulant point obéir à d'autres chefs qu'aux siens, il eût à consentir à reconnoître un pouvoir dont on ne feroit usage que pour le bien du royaume.

Ce nouveau général fut reçu par le peuple, avec les démonstration de la joie la plus vive, sur la place de St.-Laurent. A cheval, et le sabre nu à la main, il

(1) Au sujet des prérogatives et des droits des députés de la ville, voyez *Gianone*, liv. XX, chap. IV, où se trouve un recueil de ces anciens parlemens.

fit une harangue pour l'engager à déposer les armes dans un couvent voisin, destiné à servir de quartier, et ordonna, sous *peine de mort*, d'obéir à toutes les mesures qu'il croiroit nécessaires pour rétablir la tranquillité publique Il nomma en même temps pour général en second le duc de *Roccaromana*, et le commandement des châteaux fut confié à des chevaliers. Ensuite, accompagné d'un peuple immense, il fit dresser dans toutes les rues des échafauds, distribua dans la ville des patrouilles, composées de gens dont la probité lui étoit connue, avec ordre de pendre, sans autre forme ni délai, le premier qui troubleroit la tranquillité. Les députés de la ville en avoient fait une loi. Toutes ces sages mesures étant prises, les conjurés ayant à leur tête le prince *Moliterno*, se rassemblèrent pour convenir des opérations ultérieures. *Mack*, détesté par les chefs de l'armée et par les soldats, regardé par le peuple comme traître au roi de

Naples, avoit cherché son salut dans les bras de ses ennemis : il ne restoit plus qu'à se défaire de Pignatelli, à tenir le peuple sous le joug de l'obéissance, et à concilier les diverses opinions des députés de la ville, que l'on regardoit comme les dépositaires de l'autorité. Pour le premier, on résolut d'employer tous les moyens pour lui faire abandonner son parti, et de le *tuer* si l'on n'y réussissoit pas. Ensuite, que par toutes sortes de stratagèmes, on devoit amener le peuple à substituer aux étendards royaux, qui flottoient sur les châteaux, le drapeau de la nation, sous le prétexte que tant de défaites avoient déshonoré et avili le drapeau royal, et que celui du peuple relevant son courage, épouvanteroit les Français, en leur montrant qu'on combattoit pour le salut de la patrie. Ensuite, on devoit déclarer la nation libre, demander aux Français une paix honorable, et l'évacuation de tout le territoire napolitain. Dans le cas où ils s'y

refuseroient, ou restreindroient par des conditions outrageantes l'integrité et l'indépendance de la nation, tenter le sort des armes et lever contre eux le peuple en masse. Il falloit engager les provinces par des proclamations et distributions d'argent, à s'armer pour la défense commune contre un ennemi, qui, foible encore, pouvoit être anéanti avant qu'il eût reçu des secours ; et que dans aucun cas il ne falloit souffrir l'entrée des Français dans la ville, à moins qu'on ne voulut avoir autant de tyrans. Quant aux députés, ils devoient cultiver ceux qui penchoient pour la démocratie, et caresser le parti de l'aristocratie, et surtout le prince de Canoza, qui paroissoit en être le soutien, en leur persuadant à tous qu'une fois délivré de l'ennemi, on seconderoit leurs projets. L'assemblée dissoute, *Moliterno*, par un discours adroit, essaya de faire connoître quelle étoit l'opinion générale. Son éloquence ne répondoit point

à sa bravoure. Sa harangue fit un mauvais effet. Elle ne servit qu'à jeter dans l'esprit du peuple des soupçons, et à lui donner l'éveil de la trahison. Il protesta à grands cris, qu'il étoit résolus d'attendre l'ennemi dans la ville; que le connoissance des rues et des places, ignorées des Français, lui donneroit mille moyens de les détruire. Ce fut en vain que *Moliterno* tenta de détourner les révoltés de cette résolution; il se sépara d'eux transporté de colère, et courroucé, et rejoignit ses amis pour changer avec eux le plan de la conjuration.

Cependant le vice-roi n'étoit plus en sûreté parmi les ennemis déclarés du pouvoir royal. Averti par des dépêches secrètes que le peuple soulevé l'immoleroit à sa fureur, s'il ne se joignoit à lui, il résolut d'abandonner un état qu'il lui étoit impossible de sauver. Il fit secrètement embarquer ses trésors, et

dans le milieu de la nuit, accompagné de quelques royalistes, il monta sur un vaisseau, et fit voile vers la Sicile. Arrivé à Palerme, le roi, mécontent de ses services, le fit arrêter, et jeter dans les prisons, comme traître à l'état.

Pendant que ces choses se passoient à Naples, les Français marchant à grandes journées, s'étoient avancés jusqu'à Caserte, où ils avoient établi leur quartier-général, et l'avant-garde, arrivée à un mille de la capitale, menaçoit de prendre la ville d'assaut. Les conjurés n'avoient point de tems à perdre dans de vaines discussions. Ils envoyèrent aussitôt à *Championnet*, général en chef de l'armée française, le prince *Moliterno*, accompagné de deux députés de la place du peuple, munis de pouvoirs illimités, signés de l'unanimité des députés, pour conclure la paix au nom de la nation. *Championnet* étoit instruit, par les jacobins napolitains, dont son camp regor-

geoit, de la position de la ville. Sous le prétexte que le drapeau royal étoit encore arboré sur les châteaux, il refusa de reconnoître les pouvoirs des *Elus* et des députés du peuple, et les invita à cesser les hostilités et à retenir le peuple dans le devoir, s'ils vouloient épargner à leur malheureuse ville les horreurs du pillage, et toutes les fureurs du soldat victorieux. Les députés et le général disputèrent long-temps : ils ignoroient qu'une autre révolution venoit d'avoir lieu à Naples. Le peuple déjà rempli de défiance, informé du départ de *Moliterno* pour Caserta, se crut trahi, et courut une seconde fois aux armes. En un instant toutes celles qui avoient été déposées à St.-Laurent en furent enlevées; des hommes du peuple furent substitués aux commandans nobles des châteaux qu'on avoit déjà entourés; les canons furent traînés dans toutes les rues, et l'anarchie portée à son comble. Le peuple se choisit deux chefs parmi les lazzarron-

nis, dont l'un, nommé *Paggio*, étoit marchand de farine, et l'autre, dit *Michel* le fou, étoit porte-faix. Ils commencèrent par ordonner la mort de tous ceux qui étoient soupçonnés de *jacobinisme*, et guidés par quelques espions de l'ancien gouvernement, qui avoient tout à redouter d'un nouvel ordre de choses, ils assaillirent la maison de l'avocat *Fasulo*, qui avoit été conseiller du chevalier Médicis, gouverneur de la ville. Ils y trouvèrent une boîte remplie de cocardes françaises. L'avocat et son frère s'étoient sauvés pardessus les toits, pendant que la sœur, après avoir brûlé la liste des conjurés, que comme un autre Fulvie elle gardoit précieusement, se jetoit aux pieds des brigands, tenant dans ses mains un grand crucifix qu'elle prenoit à témoin de son innocence. Elle dut son salut à cet ingénieux stratagème. Les lazzarronnis se contentèrent de piller la maison, et d'y mettre le feu. La vue des cocardes confirma le peuple dans ses

soupçons, et redoubla sa fureur. Arrêtant indistinctement les coupables et les innocens, ils les suspendoient à ces mêmes potences qu'un instant avant *Moliterno* avoit fait dresser pour intimider les lazzarronnis. Le perruquier du duc de la Torre répandit le bruit que son maître préparoit un grand repas pour les Français qui devoient entrer le soir même dans la ville. Dans un instant sa maison fut entourée. Le duc et son frère *Clementi*, aussi célèbre par ses poésies, que celui-ci l'étoit par ses connoissances en mathématiques, furent liés impitoyablement; et malgré les cris d'une mère accablée par les années, les larmes de son épouse et de ses enfans, ils furent traînés sur les marches du palais pour y être fusillés. Mais l'infâme perruquier trouvant cette mort trop douce, proposa de les brûler à petit feu, et son barbare conseil fut suivi. Ainsi périrent dans le sein de l'amitié fraternelle, après trois heures des plus cruels tourmens, deux chevaliers de la

plus haute noblesse, qui n'avoient jamais pris la moindre part aux affaires publiques, et dont le seul crime étoit d'avoir préparé un repas pour quelques amis, indifférens comme eux aux divers gouvernemens. Leur maison, l'une des plus riches de la ville, livrée au pillage, devint la proie des flammes (1). Il seroit trop long et trop pénible de raconter toutes les horreurs qu'éclaira ce jour fatal. Chacun se cachoit dans les lieux les plus obscurs; et *Roccaromana*, un pistolet à la main, résolu à se brûler la cervelle, s'il venoit à être surpris, s'étoit retiré chez sa maîtresse, à qui il faisoit ses derniers adieux.

Moliterno fut instruit, à son retour de Caserta, par ceux qui avoient fui dans la campagne, des scènes d'horreur qui se passoient dans Naples, et

(1) Un cabinet d'histoire naturelle, et la plus belle collection de gravures et de livres, périrent dans cet incendie.

eut recours à un expédient ingénieux, le seul peut-être qu'il convenoit d'employer dans cette circonstance. Sans communiquer son projet et faire part de ses idées à personne, il ordonna au cardinal-archevêque de faire sonner, sous peine de mort, sur les dix heures du soir, toutes les cloches de la ville; de rassembler son chapitre et tout le clergé dans la cathédrale, d'exposer le sang et la tête de Saint-Janvier, et de les porter en procession par toute la ville. *Roccaromana* reçut l'ordre de venir le trouver aux premières approches de la nuit, accompagné de tous les patriotes les plus déterminés. Le courrier parvint à remettre la lettre au cardinal-archevêque, et à rejoindre *Roccaromana*, qui ne tarda pas à se rendre auprès de *Moliterno*, à la tête de vingt ou trente de ses amis, qu'il savoit être cachés dans le même endroit. *Moliterno*, après avoir ranimé leurs espérances, et les avoir engagés à se fier

à lui, renvoya les patriotes à Naples, avec l'ordre d'avertir le plus grand nombre de leurs camarades de se trouver en armes, au milieu de la nuit, sur la place du couvent de la *Trinité*, où il auroit soin de se rendre, leur donnant pour mot de ralliement : *Patrie et Liberté* ; qu'en attendant ils eussent à demeurer tranquilles, quelque événement qui arrivât, parce qu'il avoit tout prévu pour le salut commun. Lorsque ces patriotes, ignorant ce qui alloit se passer, mais disposés à tout, se furent retirés, *Moliterno* communiqua son projet à *Roccaromana*, qu'il avoit retenu près de lui. Cependant le bruit des cloches, à une heure aussi extraordinaire, avoit mis toute la ville en rumeur, et chacun raisonnoit, sur cet événement, d'après ses désirs. Les uns disoient que les Français épouvantés avoient pris la fuite ; les autres assuroient qu'ils occupoient déjà une partie de la ville, et quelques-uns ajou-

toient les avoir vus. On se rendit en foule à la cathédrale ; le cardinal revêtu de ses habits pontificaux, étoit au milieu de son clergé dans l'église, éclairée de toutes parts, et le sang et la tête de Saint-Janvier étoient exposés avec la pompe la plus solennelle. Accoutumé à trembler devant ces objets de sa dévotion, le peuple commença à perdre de sa fureur, et à prier avec zèle. Au moment où la procession alloit sortir arrivent *Moliterno* et *Roccaromana*, qui, les cheveux épars, couverts d'habits de deuil, les pieds nus et les larmes aux yeux, se présentent pour accompagner l'archevêque. Cette scène religieuse fit couler un torrent de larmes. La procession fit le tour de la ville, accompagnée d'une foule innombrable d'hommes et de femmes, qui, pleurant et demandant pardon, vinrent recevoir dans l'église, au milieu de la nuit, la benédiction de l'archevêque. Alors *Moliterno*, par un discours qu'in-

terrompirent souvent ses sanglots, engagea le peuple à tout espérer de la protection de Saint-Janvier, qui ne permettroit pas que la ville tombât au pouvoir des ennemis. Il l'invita à se reposer de tant de fatigues par le sommeil, et à se trouver les armes à la main, le lendemain au point du jour, sur la place de Saint Laurent, pour aller tous ensemble livrer bataille aux ennemis de la religion et de la patrie.

Chacun, dans le silence, se retira dans sa maison, admirant les vertus et les sentimens religieux de ce chef, qu'un instant avant ils avoient voulu immoler à leur vengeance. L'heure fixée pour la réunion des patriotes sur la place de la *Trinité* s'approchoit; *Moliterno*, suivi de *Roccaromana*, après avoir repris les armes, s'y rendit par les rues les plus retirées; il y trouva cinq à six cents jeunes-gens bien armés, et décidés à le suivre partout où il les con-

duiroit. Il leur fit part du dessein qu'il avoit formé de s'emparer du château de Saint-Elme, et de se mettre ainsi à couvert de la fureur des lazzarronnis, en même temps qu'il protégeroit l'entrée des Français, seuls capables de délivrer la ville de l'anarchie et de la tyrannie populaire. Tous applaudirent avec joie à ce dessein, et volèrent à la porte du château. La première sentinelle ne s'opposa point à leur passage, mais la seconde voyant un si grand nombre de personnes, cria : aux armes ! aux armes ! Alors les patriotes, le sabre à la main, fondirent sur ceux qu'ils rencontroient et les mirent en pièces. La résistance fut de peu de durée, presque tous prirent la fuite, et en moins d'une heure le château fut occupé par les assiégeans. On força les moines du couvent de Saint-Martin, voisin de ce château, de faire un étendard tricolore, formé de divers ornemens d'église.

Le jour commençoit à paroître, et le peuple, selon les ordres qu'il avoit reçus, se rendoit en armes à la place de Saint-Laurent, pour attendre l'arrivée du prince *Moliterno*. Deux bombes, tombées au milieu d'eux, portèrent tous leurs regards sur le château Saint-Elme, d'où elles étoient parties, et leur surprise fut au comble en y voyant flotter le drapeau tricolore; il ne pouvoient en croire leurs yeux, et ils se regardoient entre eux sans faire le moindre mouvement. Leur crainte étoit fondée, car cette forteresse, bâtie par les ordres de Philippe IV, pour tenir la ville en respect, la domine entièrement, et peut la réduire en un amas de ruines. Le premier étourdissement fit place à la réflexion; personne n'avoit le courage de soupçonner *Moliterno* de trahison, depuis la scène de la nuit; les plus sages pensoient que c'étoit un piège tendu aux Français pour les bombarder, ou pour quelques autres motifs qu'ils

ignoroient. Mais les lazzarronnis échappés au massacre du château arrivant sur la place, et bien mieux encore les bombes et les boulets, qui portoient au milieu d'eux le carnage et la mort, leur prouvèrent enfin qu'il avoient été trahis. Ils reprirent à l'instant leurs anciens chefs, et menacèrent de se venger par la mort de tous les gentilshommes et l'incendie de leurs maisons. Mais leur attention se porta d'abord vers le quartier de Serraglo, où les Français étoient déjà arrivés; ils y coururent en foule, y conduisant d'énormes pièces d'artillerie, et ayant à leur tête *Paggio*, qui avoit eu soin de prendre avec lui des artilleurs et des soldats Albanois et Esclavons, qui avoient déjà été au service du roi. Les Français ne pouvoient résister à un choc aussi violent, ils furent forcés de reculer. L'ennemi repoussé, et trois colonnes ayant été placées aux divers endroits où il pouvoit s'introduire, les lazzarronnis rentrèrent

dans la ville pour y exterminer les jacobins. Déjà une grande partie, voyant le drapeau tricolore, s'étoit mise sous la protection du château de Saint-Elme. Leurs femmes, à la tête desquelles étoit *Eléonore Foncesca*, les y avoient suivis. Les autres, rassemblés dans les maisons, désespérant de pouvoir se sauver, du haut de leurs toits et par leurs fenêtres, vomissoient un feu terrible sur le peuple, qui incendioit les palais après les avoir pillés, et qui massacroit avec la barbarie la plus raffinée tout ceux qu'elle y trouvoit. Chaque lazzarronni, en particulier, mettoit à contribution les personnes pacifiques, ou dont le royalisme étoit connu, et leur imposoit toutes les lois que le caprice et l'extravagance peuvent dicter. Ainsi se passèrent le 19 et le 20. Le 21 les Français attaquèrent la ville sur trois points différens, et pendant que les lazzarronnis étoient occupés à repousser la garnison du château Saint-Elme, qui, pressée

par la faim, (car la citadelle étoit sans vivres et sans approvisionnemens) se battoit en désespérée, on fit une sortie vigoureuse et on tomba sur eux avec fureur. Il y eut une foule de morts et de blessés de chaque côté ; mais l'avantage fut pour le peuple, qui repoussa ses deux ennemis. L'attaque recommença dans la nuit suivante, et, grâce à l'infanterie légère, les Français parvinrent à s'emparer de huit grosses pièces de canon, qui étoient sur le chemin de *Foria*. La porte de Capoue fut forcée, et ils occupèrent Capo di Monte. Ce fut là que *Championnet* établit son quartier-général. Les jacobins, réunis en plus grand nombre qu'ils ne l'avoient été dans la matinée, taillèrent en pièces la troupe d'observation de l'ennemi, et s'ouvrirent un passage vers le camp des Français, du côté du château Saint-Elme.

Tous ces événemens, et la perte d'en-

viron 4,000 hommes, ne purent abattre les lazzarronnis. Retranchés derrière les canons qu'ils avoient à la hâte tirés des châteaux et que commandoit Paggio, et *Michel le Fou* du côté de Saint-Elme, ils tenoient la victoire en suspens, tandis que les Français, découragés par le grand nombre des ennemis, refusoient de marcher en avant. Retirés dans l'hôpital des incurables, les jeunes-gens, auxquels s'étoient réunis une foule de patriotes, décidèrent enfin la victoire. Placés sur une éminence, ils commencèrent à faire pleuvoir sur le peuple une grêle de mousquetterie, tandis que, par leurs fenêtres, les religieux du couvent de Saint-Jean les repoussoient d'un autre côté. Le général *Rusca* saisit le moment favorable; il s'avança à la tête de ses dragons, s'empara des canons, et fit mettre le feu au palais du marquis Solimène où les lazzarronnis s'étoient retirés en grand nombre. La division de *Macdonald*, qui s'étoit approchée du château Saint-Elme, atta-

quoit en même temps la ville du côté du Palais-Royal, qu'un peuple immense s'occupoit à piller. *Michel le Fou*, quoique dans une position désavantageuse, faisoit la plus belle résistance; mais les patriotes, jaloux de se signaler en présence de l'armée française, fondirent sur lui, et le firent prisonnier. Il fut aussitôt présenté à *Macdonald*, qui lui offrit, avec cinq cents ducats, le grade de capitaine, les appointemens de cette place, et la charge de secrétaire, s'il parvenoit à faire déposer les armes à sa troupe, leur promettant un pardon général. Il accepta les offres de l'officier français, et retourna vers les siens. Tant d'humanité et de générosité, joint à la distribution de quelques sommes, les gagna promptement. Ils vinrent tous se jeter aux pieds de *Macdonald* qui les reçut avec bonté, et les renvoya dans leurs maisons. Pour *Michel*, il se plaça à ses côtés en criant : *Vive la République!* Depuis ce moment, il ne se trouva plus d'ennemis à combattre. Les lazzarronnis,

découragés et abattus, se cachèrent, et ne firent qu'une foible résistance. Enfin, le 22 juin 1799, à l'approche de la nuit, les Français s'emparèrent de toute la ville, et le lendemain, les châteaux leur furent livrés.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES DERNIÈRES RÉVOLUTIONS

DE NAPLES.

SECONDE PARTIE.

Le 23 juin 1799, la ville fut entièrement occupée par les Français, la populace fut réduite au silence, la tranquillité et le bon ordre reparurent, et le calme fit oublier les malheurs passés. Les rues étoient pleines d'honnêtes citoyens qui, renfermés depuis neuf jours dans leurs propres maisons, embrassoient et caressoient leurs amis et leurs connoissances; qui se racontoient mutuellement les événemens dont ils avoient

été les acteurs ou les témoins; les églises regorgeoient de personnes pieuses qui venoient remercier la Providence de les avoir soustraites à tant de maux; et en général, la joie commune étoit si grande qu'on ne se fût pas douté que les ennemis étoient maîtres de la ville. Cette allégresse fut un peu troublée par le bruit qui se répandit que le général français, pour récompenser ses soldats du courage qu'ils avoient déployé dans les dernières batailles, leur avoit accordé trois jours de pillage dans la ville; et ce bruit n'étoit pas mal fondé; car on savoit que toutes les maisons des jacobins qui devoient en être préservées, avoient reçu des *billets de sûreté*. On eut recours à *Moliterno*, que l'on engagea d'employer ses bons offices auprès de *Championnet*, en lui représentant que les lazzarronnis seuls s'étoient opposés à l'entrée des Français; qu'il ne sembloit pas juste que ceux-là devoient être punis, qui jusqu'alors avoient été vic-

times, et qui ne cessoient de faire des vœux pour le succès de ses armes. *Championnet* se laissa persuader; il se borna à demander deux millions et demi de ducats napolitains pour la capitale, et une somme pareille pour les provinces, afin de l'indemniser des dix millions de livres tournois stipulés dans l'armistice conclu avec le vice-roi; et ainsi tout le monde fut content. Il publia ensuite une proclamation énergique, dans laquelle déclarant Naples libre et indépendante, il ajoutoit qu'il étoit assez payé, par le bonheur de cette ville, de tout le sang français qui avoit été versé. L'histoire de ses conquêtes précédentes devoit apprendre à chacun qu'il ne se contenteroit pas de si peu; mais on se plut à croire ces belles promesses, et personne ne douta de leur vérité. Quelques jours après cette heureuse nouvelle, un *Te Deum* fut chanté en action de grâces, dans la cathédrale; le sang et la tête de saint Janvier furent exposés.

Championnet, accompagné de tout l'état-major de son armée et de ses guides, se rendit à cheval dans l'église, où le cardinal le reçut avec les cérémonies usitées pour le roi. Le peuple y courut en foule pour voir si leur nouveau maître étoit un *bon chrétien*, et si saint Janvier feroit pour lui le miracle de la liquéfaction du sang, miracle qu'il avoit refusé au roi, la dernière fois qu'il s'étoit rendu à l'église pour implorer, avant son départ, son assistance et sa protection; le saint lui annonçant, disoit-il, ses défaites futures, et la perte de son royaume. Le général et les Français qui l'accompagnoient jouèrent fort bien leur rôle. Remplis de dévotion et d'un saint recueillement, au milieu des prières publiques, ils méritèrent que saint Janvier fît subitement le miracle désiré avec tant d'ardeur. Il sembla les frapper d'étonnement et d'admiration, et il devint pour les spectateurs crédules une preuve convaincante que leur protecteur ap-

prouvoit par ce miracle, et légitimoit la conquête des Français. *Championnet* fit don à la statue de saint Janvier d'une mître enrichie de diamans, et au sortir de l'église, jeta quelques pièces de monnoie aux lazzrraonnis, qui le couvrirent d'applaudissemens.

La dernière éruption du Vésuve avoit eu lieu en 1794, et chacun redoutoit la première, craignant avec raison qu'un retard aussi long ne la rendît plus furieuse, et qu'elle ne causât la ruine des pays et des campagnes d'alentour. Le soir même, l'éruption se manifesta avec des symptômes si peu alarmans, que les craintes du peuple furent dissipées à l'instant, et les fêtes données aux vainqueurs n'en furent pas même troublées. Les patriotes, tirant avantage de ces événemens, ne manquèrent pas d'en conclure que le ciel et la terre approuvoient le nouveau gouvernement, qu'ils espéroient de pouvoir un jour fixer dans

leurs mains. Ils attribuoient la misère publique à l'ancienne administration, peignant le roi et la cour sous les plus noires couleurs. Ils l'accusoient d'avoir rompu par trois fois la paix avec les Français, d'avoir levé sur son peuple des impôts considérables et arbitraires, sans le consentement des Piazze (1), violant ainsi les lois du royaume et les priviléges de la nation, pour soutenir une guerre aussi folle qu'injuste; ils l'accusoient d'avoir dépouillé l'église et les citoyens de leur argent, d'avoir enlevé aux banquiers plus de dix millions de ducats appartenant à divers particuliers, pour les porter en Sicile, laissant un *déficit* impossible à combler; ils l'accusoient d'avoir pillé le *Mont-de-piété*, d'avoir incendié une flotte qui avoit coûté tant de millions, pour les livrer aux barbaresques; ils l'accusoient enfin, d'avoir, pour comble de scélératesse

(1) Parlemens de la nation.

laissé des ordres pour que les greniers publics fussent incendiés, et le peuple réduit à la famine ; ajoutant que le vice-roi n'avoit été puni que parce qu'il avoit refusé de suivre ces ordres cruels. Ils se plaisoient à renouveler l'ancienne haine contre la reine et *Acton*, sur la vie particulière desquels ils débitoient mille anecdotes scandaleuses. Dévoilant l'avarice et la sévérité des anciens ministres, ils exaltoient la générosité des Français, qui après avoir versé tant de sang pour se venger d'un roi qui les avoit attaqués si injustement, et avoir conquis le royaume par la valeur de leurs armes, leur accordoient le bienfait d'une entière liberté. Mais ils ne tardèrent pas à voir qu'ils n'étoient pas aussi libres qu'ils le croyoient, sur la foi des grands mots ; toutes leurs espérances furent trompées par une proclamation où *Championnet* nommoit un gouvernement provisoire composé de vingt-un membres, à la tête desquels figuroit le fameux

Charles Laubert, le plus célèbre jacobin du royaume, qui n'avoit pas cessé un instant d'accompagner l'armée française dans l'expédition d'Italie. Tous les autres membres à peu près partageoient ses opinions. Cependant pour satisfaire en partie au vœu des honnêtes gens, on voyoit parmi eux deux citoyens vertueux qui jouissoient de la plus haute considération. Ces personnages étoient *Dominique Cirillo*, médecin célèbre, et *Flavio Pirelli*, auparavant président de la chambre royale, et défenseur des prévenus de crime de lèze-majesté. Un choix qui faisoit compter leurs noms parmi ceux des jacobins les plus accrédités et les plus acharnés, les fit rougir de honte, et voyant d'ailleurs l'impossibilité de faire le bien de la nation, ils refusèrent cette charge, dans laquelle ils furent remplacés par des individus de même trempe que les autres. Le premier acte de leur souveraineté fut de déclarer le dernier roi tyran, ennemi

public, et de voter une éternelle reconnoissance à la République Française, qui avoit brisé le joug de leur esclavage. Le Palais-Royal devint dès lors leur habitation, et ils commencèrent à vendre à prix d'argent les emplois subalternes qu'avoient refusé les Français. Par un ordre du général en chef, toute la ville fut désarmée, et les jacobins eux-mêmes ne furent pas exceptés. Il falloit obéir; mais ceux-ci, saisis de frayeur, demandèrent à former une garde nationale composée d'eux seuls. A peine purent-ils obtenir des armes pour 400 individus, dont le quartier-général fut placé à Saint-Thomas d'Aquin, dans la rue de Tolède. C'étoit à qui jouiroit de cet honneur; mais on ne l'obtenoit qu'en prouvant qu'on étoit membre depuis plusieurs années de quelque société patriotique. Le prince *della Torella* et celui de la *Rocca*, tous deux chevaliers de Saint-Janvier, et tous deux grands de la cour de Naples, et en outre les plus

riches seigneurs de l'état, furent les premiers candidats. Les premiers ils eurent le bonheur d'être faits soldats, et de monter la garde chez le général français, et au palais du gouvernement provisoire. Le reste se composa de jeunes-gens nobles, dont la plupart achetèrent à prix d'argent des diplômes de jacobin et de clubiste, tandis que les bons citoyens et les vrais patriotes étoient dans l'abattement et le silence.

Le plus grand nombre des lazzarronnis voyoit sans peine le nouveau gouvernement, et paroissoit aimer *Championnet*, habile dans l'art de dissimuler. Ils disoient qu'il n'étoit pas français; mais qu'il avoit été baptisé à la paroisse du Saint-Esprit, et en effet, un nom pareil au sien se trouvoit sur les registres de baptême de cette église. Le général profitoit de leur sotte crédulité; il leur assuroit qu'il étoit vraiment leur compatriote, et recevoit d'eux chaque jour

mille présens en fruits et en poissons magnifiques par l'entremise de *Michel le Fou*, qui jouissoit du titre et des appointemens de son secrétaire..... sans savoir écrire. Un autre lazzarronni fut, à la grande satisfaction de ses camarades, nommé juge de paix, et pour suppléer au seing nécessaire à ses ordonnances, il eut recours à une griffe..... car il ne savoit pas plus écrire que le secrétaire. Son nom étoit *Pagliuchella. Championnet*, pour les tenir sous son obéissance, savoit tempérer ses bienfaits par quelques actes de rigueur. Il fit fouetter le perruquier du duc *della Torre,* ainsi que ceux qui s'étoient distingués dans cette journée de sanglante mémoire; et le secrétaire *Michel* saisit cette occasion pour faire, sur la place du grand marché une harangue au peuple, dans laquelle il l'exhortoit du mieux qu'il pouvoit le faire, à rentrer dans l'ordre, et à suivre les lois.

Cependant le gouvernement provi-

soire s'occupoit de divers objets, tels que de la broderie dont devoient être enrichis leurs uniformes, tels que de la division du royaume en départemens et en cantons, tels que de la plantation, en grande solennité, d'arbres de la liberté, dont la ville étoit déjà pleine; mais surtout de se procurer de l'argent; et pendant ce temps-là, une misère affreuse dévoroit ceux qui n'avoient aucune part au nouvel ordre de choses. Les billets de banque devoient être reçus selon leur valeur nominale; mais on ne trouvoit point à les échanger, ou il falloit perdre soixante ou quatre-vingt pour cent, et le peu de numéraire qui existoit étoit exigé pour payer aux Français les deux millions et demi de contribution. Ainsi tous les officiers de l'armée ci-devant royale, et tous les employés de la cour languissoient dans la misère, forcés de demander l'aumône à des gens aussi pauvres qu'eux.

Moliterno, confirmé dans son grade

de général ; mais sans soldats, voyoit avec douleur les maux de sa patrie, et tenoit de fréquentes conférences avec ses amis, aussi affligés que lui, pour trouver quelque remède aux malheurs publics. Mais les Français, qui se défioient de lui, et le surveilloient de près, l'exilèrent honorablement, en le nommant ambassadeur de la nouvelle République napolitaine près le Directoire français, accompagné de l'ex-prince d'*Angri* et des deux conseillers *Ciaja* et *Torcia*. Immédiatement après leur départ, toutes les réunions furent sévèrement prohibées, à l'exception de celle de l'*instruction publique*, dans laquelle il étoit défendu de parler en aucune manière de la politique et du gouvernement. *Roccaromana*, général en second, s'empara de sa propre autorité d'un jardin royal, précédemment appartenant au prince de *Francavilla*, à Sainte-Lucie, et y établit un sérail de femmes plus belles les unes que les autres, dans le-

quel il passoit ses jours au sein de la mollesse et des plaisirs.

Cependant les députés de toutes les provinces arrivoient successivement à Naples, pour y prêter obéissance au général *Championnet* et au gouvernement provisoire, et pour y recevoir des instructions. Afin de s'assurer de la sincérité de leur soumission et lever les contributions auxquelles ces provinces étoient imposées, on fit marcher la division du général *Duhem* vers la Pouille, pour passer ensuite dans la Calabre. A peine fut-il sorti de la capitale, qu'en vertu des contributions générales, chaque chef de légion, chaque chef de bataillon, se mit à imposer des taxes pour son propre compte. Les municipalités étoient tenues de fournir les vivres et les fourrages pour le double de troupes qu'elles logeoient, et on avoit l'impudeur de revendre publiquement ces vivres aux municipalités

mêmes. Des commissaires avides dépouilloient et affamoient les habitans de la campagne, en leur annonçant l'égalité et le bonheur; et si quelqu'un de ces malheureux osoit se plaindre, leur réponse étoit toute prête. « Peux-tu » payer assez cher ta liberté? Nous avons » versé notre sang, il ne vous en coûte » que de l'argent, et vous vous plai- » gnez! » La terreur fermoit la bouche à ces infortunés; mais le bruit de ces odieuses rapines se répandoit au loin dans les provinces les plus éloignées. La Calabre citérieure et ultérieure témoignèrent le désir de se former en état démocratique; mais annoncèrent en même temps qu'ils ne souffriroient jamais que les troupes françaises missent le pied sur leur territoire.

Les habitans de ces contrées sont extrêmement barbares, féroces et vindicatifs. Fuyant la société, ils aiment à vivre dans les campagnes, semblables aux sauvages.

Ils poursuivent leurs ennemis jusqu'à la destruction totale de sa famille, commençant par massacrer les enfans à la mamelle, et les haines se transmettent aux descendans comme un héritage précieux. Leur principale occupation est de frapper un but avec une balle : et le plus habile dans cet exercice est aussi le plus respecté et le plus honoré de ses camarades. Dans ces combats particuliers, la mort des vaincus est également glorieuse: ils ne regardent comme un malheur et comme une honte que la mort naturelle. Alors les enfans et la femme poussent des cris de douleur en disant : « N'y avoit-il donc pas une balle pour » mon mari, pour notre père? Falloit-il » qu'il mourût dans dans son lit comme » un vil citoyen ! » Leurs épouses, dont ils sont fort jaloux, armées comme eux, les accompagnent dans leurs expéditions guerrières, et mêlées parmi eux, combattent avec une bravoure incroyable. Ils ne reconnoissent aucune loi, et les

magistrats y sont avilis et méprisés. Si quelquefois on tente d'arrêter des coupable, ils se retirent dans les bois, où ils vivent de pillage, dépouillant et assassinant les voyageurs ; et personne n'est assez courageux pour les attaquer dans leur retraite. Superstitieux au dernier dégré, dans une religion qu'il ne connoissent pas, ils regardent leurs prêtres, presque aussi ignorans qu'eux, comme la divinité, et se soumettent aveuglément à leurs ordres. Tels étoient les Calabrois. Instruits des rapines exercées par les Français, et de la manière atroce dont ils déshonoroient les femmes et les filles, du mépris dont ils couvroient les ministres de la religion, ils jurèrent unanimement, malgré leurs justes sujets de plainte contre l'ancien gouvernement, de s'opposer de tous leurs moyens à leur entrée sur leur territoire.

Un prêtre royaliste mit à profit ces dispositions, se servit de l'influence

que son ministère lui donnoit sur le peuple, et tenta la fortune. Ce fut don *Reggio Rinaldi*, curé de la Scalca, petite ville située dans la Calabre citérieure. Il fomenta leur haine et leur défiance, et, s'étant fait un parti, il écrivit au roi, à la fin de février, pour lui faire part des intentions des Calabrois, en le priant d'envoyer vers lui une personne revêtue d'un caractère honorable, avec lequel il pût conférer. Sa Majesté ne jugea pas à propos de faire attention à une lettre adressée par une personne d'un rang obscur et qui lui étoit inconnue : il la laissa sans réponse. Rinaldi ne se découragea pas, il continua ses manœuvres avec ses paroissiens et ses amis; et écrivit en vain pour la seconde fois auroi, à qui il sembloit alors impossible de reconquérir sans soldats un royaume qu'il n'avoit pu défendre avec cent vingt mille hommes.

Pendant que tout le monde hésitoit à la

cour, le cardinal *Ruffo* s'offrit pour conduire cette entreprise. Comme il a été parlé dans toute l'Europe de cet homme, de tant de façons si différentes, il ne me semble pas inutile de faire connoître la vérité à son égard.

Il reçut à la cour de Rome sa première éducation, et dut aux talens de son oncle la charge de trésorier apostolique, charge aussi honorable que lucrative, à laquelle le nomma le pape Pie VI. Bientôt sa conduite scandaleuse fit repentir le saint père de la confiance dont il l'avoit honoré. Devenu amoureux de la marquise *Avia*, le jeune Ruffo passoit les journées entières auprès d'elle. Les revenus de l'église étoient sacrifiés à ses folles amours, et sa maîtresse nommoit à toutes les places qui dépendoient de lui, avec une publicité révoltante.

Après l'avoir mille fois repris inutile-

ment avec une bonté paternelle, le pape, pour lui ôter d'une manière honorable la charge dont il jouissoit, le nomma cardinal. Ruffo, dégoûté de son amie, qui le méprisoit, parce qu'il ne pouvoit plus l'entretenir dans le faste et l'opulence, demanda un passe-port pour Naples, qui lui fut accordé, malgré les différens qui régnoient à cette époque entre les deux cours. Présenté à Sa Majesté, il se plaignit longuement de l'ingratitude du pape, et demanda un emploi qui pût le faire vivre commodément, et il obtint l'intendance de Caserte. L'acceptation de cette place, si peu convenable à la dignité de cardinal, révolta le saint Père, qui lui écrivit à ce sujet un bref qui fut rendu public, dans lequel, lui reprochant sa mauvaise conduite, il l'engageoit à renoncer à une place aussi inférieure, et à se rendre à Rome, où on lui donneroit des moyens de susbsiter d'une manière plus décente. Ruffo répondit avec hauteur, et n'obéit pas.

Mais cependant voulant faire quelque figure à la cour de Naples, il commença à espionner les démarches des personnes suspectes, et à en instruire la reine, aidé dans ces viles fonctions par son frère le commandeur, François Ruffo, qui, sous le voile de l'amitié, cherchoit à arracher les secrets de tous les cœurs. Ces services éclatans méritèrent au cardinal l'ordre de Saint-Janvier; mais il ne fut pas estimé davantage de la cour et de la nation. Ayant accompagné le roi en Sicile, il épioit l'occasion de se distinguer à quelque prix que ce fût : il embrassa avec transport le projet des Calabrois, et se chargea de tenter la contre-révolution. La cour, qui n'en attendoit pas de grandes choses, le laissa partir sans soldats et sans argent. Il s'embarqua, ayant avec lui, en qualité de secrétaire, *Spasiani*, prêtre romain, son frère le commandeur, un valet de chambre et deux domestiques. Il descendit à *Scilla*, où il s'étoit procuré des intelligences. Cette

petite ville lui fournit trois cents hommes dont il forma sa garde, et après les avoir rempli d'un enthousiasme religieux, il passa à *Bagnara* fief de sa famille. Ayant grossi sa troupe, il publia l'excommunication contre ceux qui ne prendroient pas les armes pour soutenir son parti, déclarant que, de son autorité pontificale, ils seroient exterminés et envoyés en enfer. Il ordonna que tous les vrais catholiques porteroient à leur chapeau une croix blanche; que les arbres de la liberté, symboles d'irréligion, seroient arrachés, et que la sainte croix les remplaceroit, qu'on eût à se réunir à lui pour donner la mort aux incrédules, et que tous ceux qui perdroient la vie dans une aussi sainte guerre gagneroient le paradis. Qui croiroit qu'à la fin du dix-huitième siècle, et en Italie, on a osé se servir de ces moyens, employés dans les temps de barbarie et d'ignorance? Qui croiroit que ces moyens ont pleinement réussi? Mais il faut ob-

server que les Calabrois d'aujourd'hui ne sont guère plus éclairés que les Calabrois du douzième siècle, et que *Ruffo* ne l'ignoroit pas. Il écrivit une lettre circulaire à tous les évêques, leur enjoignant de prêcher cette nouvelle croisade dans leurs diocèses, ordonnant aux curés d'armer les jeunes-gens de leurs paroisses, et de les commander en personne, confiant à leurs soins l'honneur d'une si sainte entreprise. Il accorda un pardon général aux criminels, de quelque nature que fussent leurs délits, qui se présenteroient à lui, les invitant à former des corps dont ils auroient le commandement. Au bout de quelques jours la Calabre retentit des avantages spirituels attachés à cette sainte expédition, et tous les chapeaux furent couverts de croix blanches. Les curés et les autres prêtres, un crucifix d'une main, et un fusil de l'autre, conduisoient de toutes parts au cardinal Ruffo la jeunesse qui s'étoit armée. L'ardent prêtre Rinaldi,

parmi les premiers, se distingua par le grand nombre de ses soldats, et par deux canons qu'il avoit enlevés du vieux château de la Scala, et qu'il conduisoit à la tête de son détachement. Les chefs des assassins, qu'on avoit reconnus pour généraux, commandoient ces hordes de brigands, qui chaque jour s'accroissoient de tous les scélérats qu'on rencontroit, et surtout des galériens de Naples, qui s'étoient dérobés à la poursuite des Français. Leurs premiers exploits furent le pillage et l'incendie de toutes les maisons des riches qui se trouvèrent sur leur chemin. Ainsi, chargés de leurs dépouilles, ils alloient grossir l'armée de la Foi. Le premier qui se présenta à son éminence fut *frère Diable*. Il avoit été moine, et chassé de son couvent comme incorrigible : il s'étoit fait chef de voleurs, et avoit rempli la Calabre ultérieure de la terreur de son nom. Il citoit parmi ses entreprises les plus brillantes l'attaque et la dé-

pouille de cinq diligences royales, accompagnées d'une escorte armée, ajoutant que, malgré que sa tête eût été mise à prix par le gouverneur de Cantazaro, il ne s'étoit trouvé personne d'assez hardi pour oser l'attaquer en face. Il étoit suivi des compagnons de ses anciens exploits, qu'il avoit fait officiers, et des voleurs et des assassins qu'il avoit recrutés. *Pauzanera*, convaincu de quatorze homicides, lui succéda. Ce monstre, pour se soustraire à la rigueur des lois, avoit formé une compagnie d'assassins, et vivoit dans les bois, incendiant les maisons isolées, et mettant à contribution les petits villages. Le troisième fut *Sciarpa*, auparavant sbire du tribunal de Salerne: il commandoit tous les criminels qui s'étoient trouvés dans les prisons de cette ville, et ceux qu'il avoit ramassés dans dans les campagnes.

Le cardinal se sentant assez fort pour

commencer ses entreprises, alla camper sous les murs de Cotrone. Dans tous les pays qui se trouvèrent sur son passage, les maisons des riches furent saccagées, les propriétaires mis en prison, et contraints de racheter leur vie au poids de l'or. Mais ces sommes ne suffisant pas pour l'entretien d'une troupe aussi nombreuse, et l'impuissance où il se voyoit de satisfaire à son avidité par un autre moyen, lui faisant craindre de la voir se retirer, le cardinal se vit contraint à lui promettre le pillage de Cotrone, qui passoit pour une ville très-riche. Tous les patriotes *prononcés* de la Calabre, gagnoient Naples par mer, ne se croyant pas assez forts pour se défendre, et n'ayant aucun moyen de se réunir (1), et ceux qui n'étoient que foiblement soupçonnés, obtenoient, à prix d'argent, du cardinal

(1) C'est dans cette occasion que Monseigneur Serrao, évêque de Potenza, célèbre par ses productions littéraires, fut massacré par les royalistes.

Ruffo, la permission d'être incorporés dans ses troupes. Cotrone lui ouvrit ses portes, implorant sa pitié et sa clémence, alléguant qu'une ville entière ne devoit pas être punie pour les fautes de quelques citoyens. Les prières furent inutiles: il falloit tenir sa promesse, et la ville fut pendant un jour entier abandonnée à la barbarie et à la rapacité de ces brigands. Ils passèrent de-là à Cantanzaro, capitale de la Calabre ultérieure. Les excès commis à Cotrone, apprirent aux habitans de cette ville, que toute soumission seroit inutile, et ils résolurent de se défendre courageusement. En conséquence, ils fermèrent les portes de la ville; et, les remparts garnis de pièces de canon, ils attendirent l'ennemi qui ne tarda pas à se présenter. *Ruffo* avoit quantité de pièces de campagne; mais, dépourvu de canons de siége et d'artilleurs, il sentit toute la difficulté qu'il éprouveroit à s'emparer d'une ville entourée de murailles, et remplie de citoyens

disposés à vendre cher leur vie et leurs biens. Il leur offrit une capitulation honorable, qui fut acceptée. Il fut convenu que les troupes n'entreroient point dans la ville, qu'elle se soumettroit au pouvoir du roi, qu'elle paieroit une contribution pour les frais de la guerre, et que personne ne seroit inquiété pour ses opinions passées. Le traité fut observé; et *Ruffo* ayant reçu l'argent, et formé une garde nationale composée de royalistes, il marcha sur *Cosenza*, capitale de la Calabre citérieure.

Sa Majesté fut informée de ces événemens, des avantages qu'on avoit remportés, et de ceux sur lesquels on pouvoit compter pour l'avenir. Il sut les apprécier, et déclara le cardinal son vicaire général dans le royaume de Naples, envoyant le chevalier *Micheroux*, auparavant son ministre près la République cisalpine, et le prince de Leporano, à la tête d'un régiment de cavalerie, pour le seconder

dans ses opérations. Ces deux personnages furent accompagnés de tous les royalistes qui s'étoient retirés en Sicile.

Les habitans de Cosenza, à la nouvelle que l'armée chrétienne s'approchoit, (c'étoit ainsi que l'appeloit le cardinal) ne surent quel parti prendre; la ville sans murailles et sans artillerie ne pouvoit se défendre, et les opinions étoient partagées. Pendant qu'ils se disputoient, *Ruffo*, sans le plus léger obstacle, pénétra dans la ville. La plus grande partie des maisons nobles fut saccagée; mais on n'y vit point exercer les mêmes cruautés qu'à Cotrone, à la prière de *Rinaldi*, qui y avoit ses amis et des partisans. Pendant cette expédition leurs renforts de la Sicile arrivèrent ainsi que l'approbation de sa majesté. Alors *Ruffo*, ranimé par ces succès, fit une proclamation, au nom du roi, dans laquelle, après avoir loué le zèle des braves Calabrois, il leur promettoit

pour prix de leurs services, s'ils parvenoient à reconquérir le royaume, l'exemption de tout impôt pendant dix ans ; qu'il ordonneroit à son fils aîné d'écouter leurs plaintes ; et qu'enfin ils trouveroient en lui plutôt un père qu'un monarque. Des émissaires furent envoyés dans la Pouille avec d'autres proclamations, où on engageoit le peuple à renverser les arbres infâmes, et à élever à leur place la croix, signe de la vraie liberté. On les invitoit à s'opposer à la marche des Français, en leur assurant que sous peu de jours une armée nombreuse viendroit à leur secours. On les prévenoit encore que les Français avoient été mis en déroute dans la Lombardie par l'armée austro-russe, et qu'on attendoit des îles de Corfou 40,000 soldats, Turcs et Russes. Et en effet *Ruffo* avoit dépêché un courrier au général russe, pour le prier, au nom du roi, de lui faire passer quelques troupes, des canons et des artilleurs. La ville

de *Leue*, pour se soustraire au sort malheureux qu'avoient éprouvé les villes de la Calabre, abattit l'arbre de la liberté et envoya des députés pour reconnoître l'autorité royale (1). Bari, à la vue de quatre à cinq cents Russes, débarqués à Manfredonia avec une nombreuse artillerie, suivit son exemple, et peu à peu toute la Pouille rentra au pouvoir du roi. L'abbé *Pronio*, célèbre chef de voleurs, à la tête des siens parcouroit aussi l'Abruze, *royalisant* et dépouillant les pays par où il passoit. Cependant *Ruffo*, secondé par le général *Micheroux* et son frère, commença à établir l'ordre et la discipline parmi ses soldats. Il envoya le général *Sciarpa* et le commandant *Rinaldi* s'emparer du pont de Campistrino, passage important, qui

(1) Les principaux moteurs de la contre-révolution dans ce pays, furent deux émigrés corses qui, prenant, l'un le nom de prince héréditaire, l'autre celui de prince de Saxe, soulevèrent ainsi le peuple ignorant des campagnes.

assuroit la possession de la Calabre et de la Basilicate, et après avoir, avec le reste de ses troupes, pris et saccagé la ville de *Muro*, il s'avança vers Altamura, à qui sa situation avantageuse, et le grand nombre de patriotes qu'elle renfermoit, permettoient de faire une vigoureuse résistance.

Les Français qui s'avançoient dans la Pouille furent arrêtés à *Saint-Severo*, qui, emportée de vive force, fut mise à feu et à sang. De là ils se portèrent sur Andria, qui, après des prodiges de valeur fut prise d'assaut, par le duc même dont elle relevoit, qui avoit été fait chef de légion dans l'armée française. Le Général *Duhem* fixa son quartier-général à *Barletta*, avec le projet de soumettre toute la Pouille, pour enlever aux révoltés les secours qu'ils pouvoient recevoir de *Corfou*, et passa ensuite dans la Calabre à la poursuite de Ruffo, dont les forces et les progrès lui étoient connus.

C'est à cette époque que se rapportent les manœuvres de Magdonald et de Rusca pour perdre *Championet;* ils y réussirent, et ce général, obligé de quitter la ville de Naples, en emporta l'estime et les regrets. Magdonald eut la place du général en chef, et Rusca celle de général divisionnaire. La haine du peuple, assoupie par les manières agréables de *Championnet*, se ralluma avec plus de force sous le gouvernement sévère de Magdonald. Les lazzarronnis des marchés se révoltèrent, et, réunis en grand nombre, avoient désarmé quelques soldats de la garde nationale, et s'avançoient vers le Petit-Port, pour engager les marins à se joindre à leur parti. Dans cette circonstance le nouveau général eut le bon esprit d'imiter son prédécesseur; il envoya vers eux *Michel le fou*, après lui avoir promis le grade et les appointemens de chef de légion de l'armée française, s'il réussissoit à appaiser le tumulte sans verser le sang. Il se pré-

senta subitement au milieu d'eux, et à force d'argent, de caresses et de menaces, il parvint à les désarmer, les fit rentrer dans leurs maisons, et nommer des députés chargés d'aller demander pardon à Magdonald. Elevé au grade qui lui avoit été promis, *Michel* parcourut la ville sous son nouvel habit, accompagné d'un adjudant et de deux hussards, avide de se montrer au peuple et de recevoir ses complimens. Mais les bons citoyens qui voyoient que leurs plaintes étoient inutiles, et que chaque jour le joug de l'oppression s'appesantissoit sur eux, dépêchèrent un courrier à *Moliterno* et à *Angri*, afin qu'ils fissent parvenir au Directoire français leurs justes réclamations contre le gouvernement provisoire de la ville. Le Directoire, pour être à même de mieux connoître la vérité, envoya à Naples le citoyen Abrial en qualité de commissaire plénipotentiaire.

Au milieu de toutes ces dissensions,

Magdonald reçut la nouvelle de la défaite sanglante qu'avoit éprouvée l'armée française sous les murs de Véronne, de la part des Austro-Russes. Il fut instruit du mauvais état dans lequel étoient les troupes républicaines dans ce pays, et on l'exhortoit à conserver les siennes, pour être prêt à venir à leur secours dans la Lombardie s'il le falloit. Ces événemens furent cachés avec soin aux Napolitains, et tout commerce avec Rome fut interrompu.

La division de Duhem s'avançoit toujours dans la Pouille, mais forcée d'en venir chaque jour aux mains, elle se trouvoit réduite à près de 4,000 hommes. Magdonald lui expédia l'ordre de se retirer, et de transférer son camp à *Caserta*, où il laisserait reposer ses troupes, jusqu'à ce qu'il l'eût rejoint avec toute l'armée, dans le cas, (ce qui sembloit très-probable) où l'on prendroit le chemin de la Lombardie. Mais pour ne pas

laisser derrière lui tant d'ennemis ; craignant avec raison d'être lui-même attaqué par l'armée de Ruffo, par les habitans de la Pouille, par Pronio, et peut-être par les Napolitains, il prit le parti d'abandonner Naples à la fureur des jacobins, et à l'énergie des patriotes pour trouver en eux des protecteurs de sa retraite.

Il déclara qu'il étoit temps que la ville jouît d'une liberté entière, qu'elle se soutînt par ses propres forces, et qu'enfin elle terminât une révolution commencée sous de si heureux auspices; il autorisoit les habitans à former une garde nationale, à lever des troupes de ligne, et à prendre les moyens les plus propres à dompter les insurgés et à consolider leur indépendance. En dépit des précautions prises par les Français, les patriotes n'ignoroient point quel étoit l'état des affaires, et les motifs qui portoient Magdonald à tant de généro-

sité. Quoiqu'il leur parut impossible d'établir un gouvernement sage, ils jugèrent devoir affronter tous les dangers, et se montrer dignes de vivre indépendans. Ils saisirent avec enthousiasme cette occasion, et en peu de jours la garde nationale, composée de nobles et de propriétaires animés du véritable amour de la patrie, fut portée, dans Naples seul, à 30,000 hommes. Le commissaire Abrial, dont les lumières et les talens égaloient les vertus, étoit déjà arrivé, et secondoit les intentions des honnêtes gens. Il se lia d'amitié avec tous les citoyens les plus vertueux, demanda à chacun en particulier la liste de ceux qu'ils croyoient le plus propres à figurer à la tête du gouvernement, pour choisir ensuite ceux qui auroient réuni la majorité. Dominique Cirillo, Flavio Pirelli et Pierre Signorelli, hommes de lettres distingués, se trouvoient sur toutes les listes; mais il craignoit de les voir refuser l'emploi qu'on leur des-

tinoit. Abrial leur représenta que le devoir de tout bon citoyen est de servir sa patrie, qu'ils étoient appelés par le vœu des plus sages de la nation, et parvint à leur faire accepter la place. Alors, dans une proclamation où brilloit la douceur de son style et de son âme, il déclara que la République française s'intéressant vivement au bonheur de la ville de Naples, ayant reconnu que l'abus du pouvoir confié au gouvernement provisoire venoit de la réunion dans les mêmes mains de l'autorité législative et exécutive, il avoit choisi les membres qui devoient composer le corps législatif et le directoire parmi les premiers hommes de l'état, et que désormais personne n'auroit à se plaindre de leur administration. En effet peu de jours après les noms des membres de ces deux corps furent soumis à la censure publique, et reçurent l'approbation générale. Cirillo, président du corps législatif, avoit pour collègues les citoyens

les plus éclairés du clergé, de la noblesse et de la magistrature. Le directoire étoit présidé par Hercule d'Agnèse, venu de France avec le commissaire Abrial ; les autres étoient Ignace Ciaja, Joseph Albamonte, Joseph Albanèse et Melchior Delfico, tous personnages jouissant d'un grand crédit. Entrés en fonctions, à l'exception de Delfico, qui pour lors se trouvoit dans l'Abruzze, le peuple et les patriotes demandèrent que le gouvernement provisoire rendît compte de son administration. Charles Laubert fut arrêté par la garde nationale, dans le moment où, saisi par la peur, il se retiroit vers le port, et fut jeté dans les prisons. Il fallut pour l'en faire sortir toutes les prières de Magdonald, qui le réclamoit comme attaché au service de la république française, dont il portait l'uniforme. A peine sorti de prison il demanda de haranguer le peuple, qui s'étoit porté en foule devant le Palais-royal pour l'insulter ; il commença à

démontrer, par l'exemple de la France, que les premiers moteurs d'une révolution sont tôt ou tard victimes de leur énergie, et sacrifiés à l'état ; il se justifia ensuite fort clairement de tous les crimes qu'on lui reprochoit, déclarant qu'il abandonnoit ses ingrats concitoyens, emportant dans son cœur la consolation d'avoir jeté les premiers fondemens de leur liberté ; et termina son discours avec tant d'énergie et de sentiment, que les assistans furent attendris, et le reconduisirent à sa demeure au bruit des applaudissemens. Mais pour ne point rester exposé aux caprices et à la fureur populaire, il partit le lendemain pour la France avec quelques-uns de ses collègues, tandis que les autres se retiroient et se cachoient dans les campagnes voisines. Le nouveau gouvernement forma à la hâte un corps de troupes destiné à secourir Altamura, et en confia le commandement à Mastrangelo, citoyen de cette ville, et en-

voya un autre corps, aux ordres de Spinelli, ex-commandeur de Malte, au pont de Campistrino, pour tenir tête de ce côté à la colonne de Sciarpa. Ensuite, pour obtenir des renseignemens positifs sur les affaires de la Lombardie, il envoya près du général en chef de l'armée française l'ex-duc de *Cassano*, ambassadeur de la république Ligurienne; et l'ex-duc *Canzano* dans les murs de Rome, leur recommandant de lui faire connoître la véritable situation de ces pays, et de lui expédier des courriers s'il arrivoit quelque chose de nouveau.

Après avoir pourvu à l'extérieur, on s'occupa de l'administration intérieure; Gabriel Manthone fut nommé ministre de la guerre, et le géomètre de Filippis ministre de l'intérieur; l'avocat *Pignatelli* eut le ministère de la police générale, et *Raphaël Doria* celui de la marine. La misère publique intéressoit trop

sensiblement le corps législatif pour qu'il n'en fit pas le premier objet de ses délibérations et de ses travaux ; mais les moyens de faire le bien manquoient aux mieux intentionnés. *Cirillo* imagina d'établir une caisse de secours, et commença par y verser toutes les richesses que lui avoit acquis l'exercice de ses talens. Cet élan de générosité eut des imitateurs parmi le clergé et les gens les plus vertueux de la ville : ils s'empressèrent de concourir à une œuvre aussi louable ; en peu de jours les sommes réunies suffirent pour parer aux besoins les plus pressans. Alors dans chaque rue un citoyen vertueux et une femme, jouissant de l'estime générale, furent choisis, on leur donna le nom honorable de *père* et de *mère* des pauvres. Il étoient chargés de visiter chaque jour les asiles de la misère et les toits les plus obscurs, pour y porter le pain et les secours que la Patrie, cette mère commune, leur distribuoit.

Ils étoient chargés de procurer de l'ouvrage à ceux qui avoient une profession, d'occuper utilement ceux qui n'en exerçoient aucune, et de dresser l'état particulier de chaque famille, et des sommes nécessaires à ces dépenses. Ce fut ainsi qu'on rendit la vie à une foule de malheureux. Mais la caisse se trouvant presque épuisée, le corps législatif proposa que tous les employés de la République abandonnassent, pour le secours des indigens, une partie de leur traitement, ne se réservant que ce qui étoit strictement nécessaire pour leur subsistance, et il commença par donner l'exemple. Il demanda en outre que leurs habits et leurs écharpes fussent dépouillés de ces riches broderies, qui insultoient à la misère du peuple. Chacun applaudit à la générosité de Cirillo, et renonça à la moitié de ses appointemens. Les autres employés suivirent cet exemple, et il s'en trouva même qui firent l'abandon général de leur

traitement. Des médecins et des chirurgiens furent établis dans chaque canton, chargés d'assister gratuitement tous les malades qui réclameroient leurs soins, et des pharmaciens fournissoient les remèdes, aux dépens de la *caisse de secours*. Des mesures aussi paternelles gagnèrent tous les cœurs à la patrie ; ce fut à qui se rendroit plus utile. Mais la cause principale de la misère publique provenoit de l'avilissement où étoient tombés les billets de banque. Le gouvernement appela les lumières de tous les citoyens sur un article aussi intéressant, et en fit le sujet journalier de ses séances publiques.

Convaincu que la République attaquée sur tant de points différens, ne pouvoit exister long-temps, *Manthone*, ministre de la guerre, se livra tout entier à l'organisation des troupes. Par une proclamation, il appela près de lui tous les officiers et les soldats qui avoient servi

dans l'armée royale, leur fournissant de quoi subsister jusqu'à ce qu'ils eussent été formés en corps. Il donna à la garde nationale des armes et des drapeaux ; nomma pour général en chef *Basset*, ancien officier ; pour général en second, *Janvier Ferra*, frère de l'ex-duc de *Cassano*, et pour adjudans-généraux, les ex-chevaliers François *Grimaldi* et Antoine *Pineda*, leur remettant le choix des chefs de légion et de bataillon, et aux soldats celui des officiers subalternes. Afin d'assurer la tranquillité dans la ville, il établit un corps-de-garde dans chaque canton, chargé de fournir des sentinelles de trente en trente pas. Le commandant de la place fut le général *Federici*. Le Château-neuf fut confié aux ordres de l'ex-chevalier *Massa*, et celui de l'OEuf à ceux de l'ex-prince de *Santa-Severina*. La garde nationale, exercée chaque jour aux évolutions militaires, se trouva peu à peu sur un pied respectable.

Cependant l'armée française avoit été mise en déroute à Cassano en Lombardie, et *Magdonald* étoit invité à la rejoindre promptement pour éviter que la retraite ne lui fut coupée. Autant pour que son départ n'encourageât pas les royalistes, que pour empêcher qu'il ne produisît sur les esprits foibles et timides une impression trop forte, on commença de répandre avec emphase que le séjour d'une ville licencieuse énervoit les troupes, et qu'il falloit les faire camper sur les collines voisines, d'où ils seroient à même de porter leurs secours à ceux qui les réclameroient. Peu de monde se laissa prendre à ce piége, et le commandant d'un vaisseau de roi, qui de concert avec la flotte anglaise, bloquoit le port de Naples, connoissant l'état de la haute Italie, pensoit que le moment favorable pour soulever les peuples voisins de la mer étoit arrivé, et qu'il falloit, aussitôt le départ de l'armée française, marcher sur Naples, dont il

espéroit trouver les habitans livrés au découragement. En conséquence, il fit débarquer à *Cacavà* des officiers, des armes et des bannières royales, et les habitans de cette petite ville, secondés par ceux des pays voisins, et les Anglais qui se joignirent à eux, attaquèrent à l'improviste la ville de Castellamare, qui abandonnée par la garde nationale, tomba en leur pouvoir, ainsi que le château, sur lequel ils arborèrent l'étendard royaliste, qu'on pouvoit voir de Naples. *Magdonald*, toujours soldat intrépide, mais doué d'une finesse rare, ne souffrit pas qu'on vînt l'attaquer de si près, et quoique le lendemain fut fixé pour le jour de son départ, ayant engagé les Napolitains à se contenir pendant quelque temps, pour ne pas avoir deux ennemis contre lui, marcha en personne, avec la plus grande partie de son armée, contre les révoltés de Castellamare, dans la matinée du 4 mai. A la honte des Anglais, qui le bom-

bardoient de dessus leurs vaisseaux, pour lui couper le passage, en peu d'heures il arriva à Castellamare, battit complétement les insurgens, reprit le château, força les Anglais de se retirer à la hâte sur leurs vaisseaux, et le soir du même jour, revint tranquillement à Naples, apportant pour cadeau à la garde nationale trois étendards royalistes et trois cents prisonniers.

La matinée suivante, il annonça son départ pour le camp de Caserte, afin (disoit-il) d'exercer continuellement et d'aguerrir ses troupes, assurant qu'il seroit toujours prêt à défendre la République napolitaine, et que pour être plus à même de le faire, il prioit qu'on lui fît passer tous les jours un rapport succinct de ce qui s'y passeroit. Tout en parlant ainsi, il partit avec la rapidité de l'éclair pour Rome, après avoir laissé une garnison de cinq cents hommes environ dans le château de Saint-Elme, commandé par le chef de légion *Megeant*,

mille hommes à Capoue et autant à Cajete. Le commissaire *Abrial*, avec les autres Français qui étoient dans la ville, le suivirent de près, sans en excepter le consul maritime, qui laissa l'exercice de sa charge à M. *Mathieu*, consul américain. L'abbé *Pronio* eut le courage d'attaquer *Magdonald* à son passage dans les montagnes d'Itri et de Fondi, mais il fut mis en déroute, et tous les pays qui avoient pris les armes saccagés et livrés aux flammes.

Il est impossible de peindre la joie qu'éprouvèrent les patriotes au départ des Français. Ils disoient que ce n'étoit que depuis cette heureuse époque qu'ils étoient vraiment libres, et leur zèle fut porté au dernier degré de l'enthousiasme et de la fureur. Tous ceux qui avoient pour nom celui de *Ferdinand* ou d'un autre roi, demandèrent au gouvernement qu'il les autorisât juridiquement à le changer, rougissant d'avoir quelque chose

de commun avec ceux qu'ils appeloient tyrans. On vit reparoître sur la scène, après tant de siècles, les noms des Brutus, des Cassius, des Timoléon, des Armodius et des Caton. Mille écrits furent publiés contre le gouvernement. Tantôt on faisoit parler le Lébeto (1), tantôt on évoquoit l'ombre de *Mazaniello* (2), tantôt celle du géant de *Palazzo* (3). Des chansons remplies d'injures contre la cour et ses ministres se chantoient dans les rues, et remplaçoient dans la bouche du peuple ses chants ordinaires. Eléonore *Fonseca*, chargée d'écrire le *Moniteur*, en même temps qu'elle excitoit le zèle des pa-

(1) Ruisseau qui coule près de Naples, célébré par les poëtes.

(2) Sur l'histoire du fameux *Mazaniello*, qui, dans l'année 1646, fut le chef d'une insurrection formidable contre le duc d'Ario, vice-roi de Philippe IV, voyez *Giann.* liv. XXXI, chap. II.

(3) Statue antique de Jupiter Stator, auprès du palais du roi.

triotes par ses déclamations, peignoit *Ruffo* comme un chef d'assassins, qui devoit éprouver les plus terribles châtimens, et assuroit que *Luparano* étoit patriote, et qu'il ne tarderoit pas à conduire son chef dans les prisons de Naples. Elle ajoutoit qu'une flotte considérable espagnole et française, avec 30,000 hommes de débarquement, étoit déjà à la vue de Gênes, et venoit au secours de Naples. Toutes les pièces de théâtre indifférentes en avoient été exclues; on ne représentoit que les tragédies d'*Alfieri*, ou d'autres, capables d'inspirer des sentimens républicains. Au milieu d'une scène, il n'étoit pas rare de voir quelqu'un se lever, et adapter à la situation présente les maximes des héros de la Grèce et de Rome. Les femmes n'étoient point exemptes de cette manie épidémique; elles recherchoient à l'envi l'amitié des patriotes les plus acharnés, couvrant de mépris les *aristocrates*; et quelques-unes d'elles, sans avoir égard

à leur sexe, haranguoient le peuple sur ses intérêts les plus chers. On vit s'élever une foule de sociétés patriotiques semblables à celles de France. Le but de la *société philantropique* étoit de *démocratiser* les lazzarronnis, et ses membres tenoient une école publique d'instruction dans la place du marché, buvant et fraternisant dans les cabarets avec la plus vile populace dont ils étoient toujours environnés. Mais pour graver ces principes plus aisément dans leurs cœurs, ils eurent recours à la religion, et firent écrire par le moine *Michel-Ange Cicconne* l'évangile dans le patois napolitain, adaptant à la démocratie toutes les maximes de la doctrine chrétienne. Les curés et autres prêtres s'engagèrent à leur inculquer ces maximes dans leurs sermons; auxquels un membre de la société étoit tenu d'assister; et, soit par bassesse, soit par inclination, les prêtres s'y prêtoient. Mais celui qui se distingua le plus parmi eux, fut le père Benoni, religieux fran-

ciscain de Bologne, qui joignoit l'éloquence à l'instruction. Il établissoit sa chaire d'impiété au milieu de la Place Royale, devant l'arbre de la liberté ; et là, un crucifix à la main, chargeant d'injures les plus grossières le roi, sa famille, et tous ceux qui tenoient à la monarchie, il cherchoit à prouver que Jésus-Christ et ses saints avoient toujours prêché, avec la religion, l'égalité, la fraternité, sur lesquelles étoient posées les bases de tous les ordres monastiques, et particulièrement celui du séraphique père saint François.

Le peuple ignorant restoit en extase en entendant ces dogmes inconnus pour lui jusqu'à ce jour ; les honnêtes gens se bouchoient les oreilles, et fuyoient, remplis d'horreur, tandis que les jacobins rioient en eux-mêmes de ces pieuses farces.

Le cardinal-archevêque, loin de dé-

sapprouver une pareille conduite, sembloit y autoriser le clergé par son exemple. Il ordonna que dans les prières de l'église, le nom de la république remplaçât celui de roi; et, ce qui paroîtra plus fort, il déclara que les ennemis du gouvernement qu'on venoit d'établir, et ceux qui machineroient sa ruine, ne pourroient obtenir l'absolution, excepté au cas de mort, ainsi que tous ceux qui, connoissant des conjurés et des dépôts d'armes, n'iroient pas les révéler au gouvernement. Il annonça ces punitions dans une lettre pastorale, qu'il envoya dans tout le royaume, en qualité de primat. Il démentit les proclamations de Ruffo, l'appellant un scélérat, un imposteur, l'ennemi de Dieu et de l'Etat, qui, au nom d'une religion de paix, prêchoit la révolte, le pillage et la mort, et l'excommunia, ainsi que tous les siens (1). Pendant ces altercations, les

(1) L'évêque Noël, et celui de la Torre, dans leurs

personnes pieuses ne savoient à qui des deux cardinaux il falloit obéir, pour ne pas encourir les censures; mais généralement la piété et les droits de l'archevêque de Naples lui donnoient la supériorité sur son adversaire.

La société *des Amis des Lois* étoit parvenue au nombre de huit mille individus, et s'étoit attribuée le droit de surveiller le gouvernement et ses employés. Elle commença par jeter de la défaveur sur tous ceux qui avoient été choisis parmi les Français, et demanda qu'ils fussent exclus de toutes les charges de la République; et pour que ces emplois destinés aux citoyens sans tache, ne fussent pas occupés par des gens qui n'en étoient pas dignes, elle proposa d'établir une *commission de censeurs,* chargés d'examiner,

---

mandemens, menaçoient de l'excommunication ceux qui ne se soumettroient pas aux lois de la République.

un à un, les talens et la conduite des membres du directoire et du corps législatif, avec la faculté de casser et de punir selon les circonstances, et de proposer des individus capables et incorruptibles pour les remplacer. Le gouvernement approuva ce projet; et, suivant le vœu de la société, il nomma le chanoine *Luparelli d'Ariano,* avec cinq autres personnes qui, après avoir pris les plus amples informations, renvoyèrent ceux qui leur parurent suspects, et présentèrent pour les remplacer des citoyens plus dignes d'un tel emploi.

Il étoit nécessaire de créer un tribunal pour juger les délits de lèze-nation. On établit en conséquence la haute-cour militaire, sous la direction de *Vincent Lupo*, célèbre avocat.

L'administration intérieure ainsi réglée, la ville jouissoit d'une tranquillité parfaite, lorsqu'elle fut troublée par

l'affligeante nouvelle de la prise d'Altamura. Cette ville, après une vigoureuse résistance, avoit été obligée de céder au grand nombre des ennemis qui l'avoient prise d'assaut. Les cruautés exercées par les vainqueurs dans cette ville faisoient frissonner d'horreur. Non contens d'avoir égorgé tous les hommes qui n'avoient pu prendre la fuite, ils avoient assouvi leur fureur sur les femmes, et enfin sur les moines, à qui ils avoient fait souffrir les traitemens les plus barbares. Les enfans avoient été égorgés sur le sein de leurs mères. Ces récits faits par quelques fuyards qui s'étoient retirés à Naples, le désespoir peint sur le visage, firent frémir tout le monde, et arrachèrent des torrens de larmes : chaque patriote fit le serment de vivre libre ou de mourir. Bientôt on apprit la défaite des troupes républicaines au pont de Campistrino, la mort de *Spinelli* et de tous les siens, et l'arrivée de *Sciarpa* sous les murs de Falerne. *Pro-*

nio, dans l'Abruzze, avoit soulevé tout le peuple jusqu'à Gaëte, et avoit coupé toutes les communications avec Rome; ses troupes, après avoir mis à mort tous les patriotes de ces contrées, dépouilloient et massacroient les voyageurs. En effet, le directeur *Delfico*, loin de pouvoir se rendre à Naples pour y occuper sa place, avoit été obligé de fuir du royaume, et de se réfugier dans la place d'Ancône.

Tous les regards se portoient sur le ministre de la guerre; on attendoit de lui, d'après les ordres du gouvernement, qu'il opposeroit une digue à ce torrent, en formant une armée assez nombreuse pour arrêter sa marche de tous les côtés. *Manthone* avoit les meilleures intentions, mais il manquoit d'argent pour les exécuter. Deux illustres patriotes, l'ex-duchesse de *Cassano*, et celle de *Popoli*, les plus belles femmes de Naples, et les plus vertueuses en même temps, ouvrirent, par ordre du gouver-

nement, une souscription pour les dons patriotiques. Elles alloient elles-mêmes dans toutes les maisons peindre les besoins de l'état, et parvinrent à recueillir une somme assez considérable, pour entretenir provisoirement trois légions formées des vieilles troupes royales, auxquelles on avoit joint quelques patriotes. *Schipani*, ex-chevalier calabrois, étoit commandant de la légion qui devoit marcher contre *Sciarpa*; l'ex-duc d'*Andria*, devoit être opposé à *Pronio*; et *Belpussi*, auparavant adjudant de *Bonaparte*, alloit à la rencontre de *Ruffo*, et dirigeoit les deux autres divisions. Ces trois légions avoient pris leur nom des pays où on les avoit formées. Le départ de ces troupes calma un peu les esprits agités, et l'espérance de les voir revenir victorieuses ramena le calme.

Cependant quelques patriotes ardens établirent une nouvelle société qui glaça tous les citoyens de frayeur. Ce fut la

société patriotique, formée par *Antonio Salfo*, grand partisan de Robespierre, et qui sembloit vouloir renouveler dans Naples les sanglantes tragédies dont la capitale de France a été si long-temps témoin. C'étoit la réunion des terroristes les plus acharnés de la ville : ils avoient choisi pour le lieu de leurs séances la salle de l'ancienne académie des nobles à Sainte-Lucie. Quelques aristocrates et quelques royalistes s'y glissèrent cependant : c'étoit le moyen de mieux déjouer leurs projets.

Le corps législatif s'étoit d'abord occupé de l'abolition des droits féodaux, et avoit rendu une loi aussi avantageuse pour le peuple, que ruineuse pour les barons. Elle portoit qu'en outre de la perte de tous les droits et priviléges attachés à la féodalité, ils devoient représenter les titres de vente de bois et de défense (1) qu'ils possédoient, étant à

(1) Défense, pâturages communs où le baron

présumer qu'ils n'en jouissoient qu'en vertu de l'usurpation faite dans les temps du despotisme baronal; elle portoit encore que dans le cas où les titres ne seroient pas reconnus valables, ces biens seroient partagés entre les indigens des pays respectifs où ils étoient situés, pour indemniser ces malheureux de la tyrannie qui les avoit si longtemps accablés; et que de plus tous les procès pour lors existans entre les barons et les sujets seroient jugés en faveur de ces derniers; car il étoit à supposer que sans une raison évidente, ils n'eussent point osé intenter un procès à leur seigneur. Quoique la majeure partie de ceux qui sanctionnèrent ce décret possédât des fiefs, elle n'hésita point à préférer le bien public au particulier, ayant pour but d'attacher à la République tous les habitans des campagnes,

---

usurpoit la suprême autorité sur les citoyens qui y avoient le même droit.

que flatteroit infiniment une loi aussi avantageuse pour eux.

Cette loi ne passa cependant qu'après quelques oppositions. *Pignatelli de Monte-Leone*, et le marquis *Bruno de Foggia* la combattirent avec force. Ce fut un délit impardonnable aux yeux de la société patriotique, qui dans le soir même, à leur séance, les accusèrent d'aristocratie. La proposition fut approuvée; tous les frères jurèrent d'égorger les deux representans s'ils ne perdoient pas leur place. Le président *Salfo* envoya *Louis Serio*, poëte célèbre, avec *Vincent Rossi*, pour les accuser devant le corps législatif. Cinq cents jacobins, armés de poignards, et prêts à frapper les accusés, si on ne leur accordoit ce qu'ils demandoient, accompagnoient ces députés. La séance fut déclarée permanente jusqu'à leur retour. Les représentans alloient se séparer, lorsque les satellites leur intimèrent l'ordre de se rassembler de nou-

veau. Les accusateurs introduits dans la salle, et le palais entouré de jacobins armés, ils exposèrent, dans un discours pompeux, les accusations les plus frivoles. Pignatelli s'étoit rendu coupable en s'élevant, pour ménager ses propres intérêts, contre une loi juste et nécessaire, il entretenoit des correspondances en Sicile, et enfin il étoit parent du dernier vice-roi. *Bruno* avoit envoyé dans la Pouille des lettres propres à alarmer les esprits, et qui avoient excité le soulèvement de quelques pays; (ils en présentèrent l'original, et il ne contenoit que le véritable état de affaires) De leur propre autorité ces avocats officieux accusèrent le ministre de la marine, *Doria*, qu'ils taxoient de lâcheté, pour avoir demandé sa démission, et un passe-port pour Genève: lui reprochant d'avoir voulu, par l'effet de la peur, abandonner la République, qui l'avoit employé avec tant d'éclat. Ils demandoient que les deux premiers fussent

destitués, et traduits à la commission militaire, pour y être jugés suivant la rigueur des lois; quant au troisième, qu'on pouvoit lui accorder sa démission, mais non un passe-port, parce que s'il falloit mourir, sa lâcheté ne le sauveroit pas. L'accusation finie, ils se retirèrent, attendant la résolution du corps législatif, dont la discussion fut si orageuse, qu'il fut prêt à demander une légion de la garde nationale, pour être libre dans ses délibérations. Mais par amour de la paix les trois accusés offrirent spontanément leur démission, et se jetèrent dans les bras de leurs assassins, afin de leur prouver qu'ils ne gardoient aucun souvenir de ce qui venoit de se passer.

Le succès de cette violation de la liberté du corps législatif, ne fit qu'enhardir les jacobins à de nouvelles entreprises, et ils s'arrogèrent le droit de nommer à ces places vacantes, qnoiqu'il appar-

tint à la *commission des Censeurs.* Pour éviter les fureurs d'une guerre civile on céda. Ils nommèrent le président de leur société, qui refusa, et deux lazzarronnis, jouissant, parmi la populace, de la réputation d'hommes à grands talens.

La fête de saint Janvier, qui a coutume de se célébrer dans le mois de mai, avec la plus grande solennité, commençoit à approcher, et le peuple attendoit ce jour avec la plus grande impatience, pour juger, par le miracle de la liquéfaction du sang, si leur protecteur approuvoit le gouvernement des patriotes. Ce jour si désiré parut enfin. On eut soin de rendre la procession encore plus pompeuse qu'à l'ordinaire, en la faisant escorter par toute l'infanterie et la cavalerie nationale, et accompagnée par le directoire et les fonctionnaires publics les plus éminens, tous revêtus de leurs grands costumes. Et

pour engager les ministres de l'autel à pousser vers le saint de plus ferventes prières, pour qu'il ne se refusât pas au miracle qu'on attendoit, les patriotes en rendirent tous les chanoines du chapitre responsables sur leur tête. En moins de deux minutes le sang se liquéfia, et le peuple fut content.

Cependant on étoit inquiet sur les opérations de l'armée républicaine, d'autant plus que *Manthone* n'en faisoit point connoître les détails, et qu'il levoit de nouvelles troupes. Mais les défaites multipliées furent bientôt connues de tous les citoyens.

Belpussi avoit dirigé sa marche vers Bénévent, pour s'assurer de cette ville, qui, à son approche, ferma ses portes, et se prépara à se défendre honorablement. Elle fut attaquée dans les règles, et déjà on commençoit à la bombarder, quand une partie de l'armée du cardinal

Ruffo, grossie par les insurgés de la campagne, l'inquiétant sur tous les points, le forcèrent à diviser sa légion pour les combattre. Ceux-ci faisoient une décharge et puis fuyoient dans les bois et sur les montagnes, où il étoit impossible de les atteindre; bientôt ils en sortoient à l'improviste pour le surprendre. Les troupes républicaines découragées par cette manière de combattre, qui rendoit inutile leur valeur et leur expérience, voyant qu'il étoit impossible de résister à l'ennemi, dont le nombre augmentoit de jour en jour, furent contraintes de retourner en arrière, et *Belpussi* lui-même abandonna l'entreprise et revint à Naples. Andria, après plusieurs batailles dans l'Abruzze, écrasé aussi par le nombre des ennemis, avoit dû se renfermer dans la forteresse de *Pesciara*. et *Schipani* battu par *Sciarpa*, retournoit au combat avec un reste de troupes. Les patriotes, ne sachant comment échapper à leur

rage, s'opposoient à la retraite des officiers et des soldats, en les traitant de lâches, qui n'avoient pas su vaincre ou mourir. Cependant la faute étoit toute entière au ministre de la guerre. Ajoutant foi aux récits du *Moniteur* et de quelques émigrés qui vouloient le tromper, il regardoit les ennemis comme une poignée de gens indisciplinés et faciles à réduire. Il refusoit de croire que la Calabre avoit fourni à Ruffo soixante mille hommes; que toutes les provinces en avoient armé un nombre aussi considérable; qu'il étoit arrivé de la Sicile des officiers pleins de talent, pour les commander; que de Cantanzaro, d'Altamurra et de Courfou, ils avoient tiré une artillerie considérable, et qu'enfin ils combattoient avec l'enthousiasme et la fureur qu'inspire la défense de sa religion. Cette fois, *Manthone* proposa de marcher lui-même à la tête des troupes, pour inspirer plus de confiance aux patriotes, qui attribuoient leurs

défaites à l'inexpérience de leurs chefs. La crainte s'étoit emparée de tous les esprits, et, au mépris des promesses magnifiques du gouvernement, il ne se trouvoit personne pour faire partie de cette nouvelle expédition. Le ministre de la guerre s'adressa à *Roccaromana*, l'excitant à former un régiment de cavalerie dans les environs de Naples, lui fournissant les fonds nécessaires pour faire les levées d'hommes et de chevaux. Il convoqua ensuite tous les émigrés Calabrois, qui vivoient aux frais de la république, et les invita à se former en troupes de ligne et à se donner des officiers. Il leur assigna pour quartier le Château-neuf, qu'il confia à leurs soins, l'enlevant à la garde nationale, sur laquelle il ne se fioit pas assez. Les Calabrois ne se montrèrent pas indignes de la confiance du ministre. Extrêmes en tout, suivant le génie national, ils adressèrent au gouvernement une proclamation qui respiroit l'enthousiasme

dont ils étoient animés. « Nous, disoient-ils, dans cette proclamation, « ne » respirons que le sang; nous ne cher- » chons que la mort : la donner ou la » recevoir est pour nous indifférent, » pourvu que la patrie soit libre, et » que nous soyons vengés ! » *Manthone* leur répondit avec la même énergie. « Le gouvernement applaudit aux mou- » vemens généreux de vos âmes, et la » république qui possède dans son sein » des héros comme vous, ne peut ja- » mais périr. » Ils formèrent un corps de deux mille hommes environ, composé de nobles, de prêtres et de propriétaires, à qui il ne restoit plus rien, et qui n'espéroient plus ou ne vouloient plus de pardon. *Manthone* visita ensuite la *Société patriotique* et les autres clubs de la ville, et prévint les patriotes que ce n'étoit point par des déclamations, ou en troublant les opérations d'un sage gouvernement, qu'on prouvoit son amour envers la patrie menacée

et chancelante, mais en la défendant contre l'ennemi; qu'ils eussent à s'armer et à le suivre au combat, d'où victorieux et couverts de lauriers, ils reviendroient tenir leurs séances, et se livrer à leurs discussions autant qu'ils le voudroient. Mais les patriotes étoient beaucoup plus habiles à figurer dans une tribune que sur le champ de bataille. Un petit nombre partagea cet honneur; seulement, à leur sollicitation, quelques gens du peuple, partisans de leur doctrine, s'enrôlèrent dans les bataillons.

Les troupes prêtes à partir, on voulut donner à la ville un spectacle propre à la rassurer, en lui présentant la réunion des troupes d'élite de la république. Il fut donc ordonné que la garde nationale à pied se rangeroit toute entière dans la rue de Tolède, la cavalerie nationale dans la place du même nom, et les troupes de ligne en face du Châ-

teau-neuf. Ensuite les prisonniers et les drapeaux enlevés par les *Français* à Castellamare, passèrent au milieu de toute l'armée, au son des instrumens militaires, entourés d'un corps de cavalerie. Les misérables, les mains attachées derrière le dos, et pâles comme la mort, croyoient toucher à leur dernière heure. Les drapeaux, déchirés par les balles et couverts de poussière, furent déposés au pied de l'arbre de la liberté, tandis que les victimes, la tête baissée, attendoient le coup de la mort. Cette scène attendrit tous ceux qui en étoient témoins : d'une voix unanime on demanda leur grâce, et ce mot passa de bouche en bouche parmi les citoyens et les soldats. Tout avoit été ainsi concerté d'avance. On délia les pauvres prisonniers, qui couvroient de baisers l'arbre de la liberté, criant de toutes leurs forces : « Vive la république! » et remerciant, ceux qui les entouroient, de leur clémence et de leur générosité : on fit à

l'instant dans la place une quête, dont le produit leur fut distribué, et on les renvoya dans leurs foyers, raconter à leurs concitoyens quelles étoient les forces et l'humanité des républicains. On se disposoit à mettre le feu à un bûcher préparé pour brûler les drapeaux, mais les jacobins se jetèrent dessus, les mirent en pièces, et après les avoir foulés aux pieds, en distribuèrent les débris aux soldats, qui les mettoient au bout de leurs bayonnettes, au milieu des cris mille fois répétés de « mort aux tyrans! » Ainsi finit cette journée, qui vit aussi finir le bonheur de Naples.

Le jour suivant, *Manthone* partit à la tête d'environ six mille hommes. Il confia le commandement de la moitié de ses troupes au chef de division *Schipani*, qui, quoique presque toujours maltraité de la victoire, avoit la réputation de s'être toujours montré courageux et intrépide au milieu des plus

grands dangers. Il laissa dans la ville la légion Calabroise, pour ne pas la dégarnir de troupes capables de la défendre dans le cas d'une révolte de la part *des patriotes* ou des royalistes; d'autant mieux qu'on avoit reçu la nouvelle que *Roccaromana* avoit formé son corps, mais au nom du roi, et qu'il étoit allé le présenter au cardinal Ruffo, dont il avoit été accueilli avec distinction, et qui lui destinoit le commandement d'un corps considérable, lui promettant le pardon du roi, et des récompenses, s'il vouloit réparer ses fautes par ses services. On eut soin que cette désertion fût ignorée dans la ville, parce qu'elle auroit pu inspirer aux royalistes trop de confiance et de joie, et donner un exemple dangereux aux foibles. Cette mesure étoit d'autant plus sage qu'on soupçonnoit que, durant sa retraite dans son jardin, il n'avoit cessé de tramer contre la république. Le jeune frère du duc *Roccaromana*, *Nicolas Carracciolo*, instruit

de sa trahison, et rougissant de honte, alla se présenter au directoire, et demander dans quelle prison on exigeoit qu'il se renfermât, pour rassurer le gouvernement sur sa personne, quoiqu'il eut peine à comprendre que la faute commise par son frère pût réjaillir sur lui, détruire les preuves de son patriotisme constant et l'exposer aux insultes et aux humiliations dont on l'accabloit. Que si la république lui conservoit son estime et sa confiance, il prouveroit qu'il étoit citoyen plutôt que frère, et qu'il demandoit à être autorisé à lever, à ses frais, un régiment de cavalerie pour aller se battre, contre ce traître dans lequel il ne reconnoissoit plus qu'un ennemi, jusqu'à ce qu'il eût effacé sa honte, en triomphant ou en mourant les armes à la main. Ces sentimens, dignes d'un Spartiate, furent vivement applaudis par le directoire, et il lui fut permis de lever un régiment d'hussards pour le service de la patrie : on l'assura,

de plus, que les fautes de son frère ne pouvoient diminuer l'estime dont il jouissoit.

La flotte anglaise qui bloquoit le port, et occupoit les îles de Procida et d'Ischia, réunie à quelques vaisseaux du roi de Naples, tentoit souvent des débarquemens sur la côte; elle avoit arrêté et emmené avec elle les municipaux de Sorente, encourageoit les insurgés et leur fournissoit des armes. Carraciolo, revenu de Palerme, où il avoit accompagné le roi, fut fait ministre de la marine républicaine, à la place de Doria, et en même temps général. Pour que le corps soumis à ses ordres ne restât point dans l'inaction au milieu de tant de dangers, il arma du mieux qu'il pût quelques barques canonnières, ainsi que les bombardières sauvées à *Castellamare* par *Decimone*, et les réunissant à d'autres qui avoient été construites à la hâte, et à des fe-

louques qui se trouvoient dans le port, il marcha pour livrer combat à la flotte ennemie, et pour l'éloigner des côtes.

Il saisit un jour où la mer étoit calme, et, couvert des batteries de *Baja* et de *Paniscola*, sous lesquelles il pouvoit se mettre à l'abri, il fit attaquer les vaisseaux anglais par son aile gauche, que commandoit le général Decimone en personne, qui se distingua autant que lui permettoient une si grande disproportion de forces.

Satisfait de sa marine, le gouvernement lui vota des remercîmens, fit distribuer à chacune des veuves des cinq marins péris dans la bataille, cinquante ducats, et la paie même dont jouissoient leurs maris fut continuée à leurs enfans, que dès ce jour la patrie adopta au nombre de ses enfans. Le gouvernement commanda un repas public dans la place nationale, où devoient assister tous ceux

qui avoient fait partie de l'expédition, accompagnés de leur famille entière. Une affaire aussi peu décisive ne sembloit pas mériter une si grande considération, mais le but du gouvernement étoit d'encourager les marins, dont il avoit besoin pour de nouvelles attaques. Une souscription fut aussitôt ouverte pour construire des vaisseaux, et on mit la main à l'ouvrage dès le lendemain, employant les bois de construction qui se trouvoient dans l'arsenal.

Manthone ne s'étoit point trompé, quand il avoit soupçonné que le parti royaliste, encouragé par les pertes de la république, par son départ, et par l'absence des troupes de ligne, pourroit tenter quelque soulèvement; et il avoit sagement agi en laissant les troupes calabroises pour inspirer quelque terreur à ses ennemis. En effet, il étoit à peine éloigné de la capitale, qu'on découvrit une conspiration prête à écla-

ter. Les frères *Bacher*, négocians allemands, avoient organisé une compagnie de lazzaronnis et de royalistes, avoient entraîné dans leur parti un grand nombre de gardes nationales, et tout étoit prêt pour opérer la contre-révolution. Leur femme de chambre, qui l'avoit été auparavant de madame de *Santo-Felice*, lui découvrit qu'il se tenoit chez ses maîtres des assemblées secrètes, et qu'elle avoit vu de ses yeux des drapeaux royalistes et des cocardes rouges. Cette dame courut avertir le gouvernement qu'il convenoit d'arrêter les frères *Bacher*, et de faire les visites les plus exactes dans toute leur maison. On trouva en effet les cocardes et les drapeaux, et des listes imprimées de ceux qui devoient échapper au pillage qu'ils méditoient. Des remercîmens publics furent faits à madame de *Santo-Felice*, et les coupables furent traduits à la haute-cour militaire pour tirer de leur bouche l'aveu de leur complot ; les me-

naces et les promesses furent inutilement employées ; ils gardèrent le plus profond silence, et nièrent hardiment que les cocardes et drapeaux eussent été trouvés chez eux ; on les conduisit au château, espérant que n'ayant point d'autre moyen d'échapper à la mort qu'en révélant ce qu'ils savoient ils seroient forcés de parler. Pendant ce temps la légion calabroise faisoit des patrouilles jour et nuit, surveillant principalement ceux à qui étoient adressés les billets de sûreté ; les patriotes épioient leurs demeures et leurs démarches, pour découvrir le fil de la conjuration. Un patriote appelé le père *Pistici*, religieux franciscain, se prévalant de l'influence que son habit lui donnoit sur le peuple, et supposant que les marins du petit port devoient être entrés dans cette conjuration, parce qu'ils étoient sous les ordres du fameux *Dagio*, se présenta un jour au milieu d'eux, et demanda une petite barque pour promener sur la mer.

Éloigné du port il commença à déplorer l'état de la religion, à se plaindre de la puissance usurpée par les jacobins, de l'avilissement où le peuple étoit tombé, et qui souffroit patiemment tant d'injures; les matelots écoutèrent avec surprise les discours de ce moine, et se contentèrent de lui répondre qu'il falloit céder à la force. « Eh! n'avez-» vous pas vos bras et votre courage? » reprit le frère; ah! si je pouvois ras-» sembler mille braves, je vengerois » bientôt mon Dieu et mon roi. Peut-» être les trouverai-je parmi ceux que » je dirige; mais les armes leur man-» quent: les jacobins, redoutant notre » juste vengeance, les ont toutes en-» levées. Ils se trouveront, ô mon père, » répondit le chef des matelots. Cela » pourroit être, dit le moine *Pistici*, » mais je ne le crois pas: vous auriez » des armes et vous souffririez d'être » opprimés!....» Au milieu de ces discours il arriva à terre. Avant de se

séparer, le chef des matelots le prit à part, lui disant qu'à la quatrième heure de la nuit il eût à se rendre à la même place, parce qu'il avoit de grandes choses à lui communiquer. Le moine se retira, et craignant d'être suivi il évita la rencontre des patriotes; il se tint renfermé toute la journée dans son église, et le soir retournant au rendez-vous, il y trouva le matelot avec lequel il s'étoit entretenu, et trois chefs de lazzarronnis, qui, après une courte conférence avec lui sur les moyens d'opprimer les jacobins, lui offrirent, pour lui prouver leurs sentimens, de lui faire voir les armes et les munitions préparées à cet effet; ayant eu la précaution de lui bander les yeux, car ils ne le connoissoient pas assez pour se fier entièrement à lui. Il accepta leur offre, et après mille détours, ayant ouvert une petite trappe, il se trouva dans une cave, où il vit environ six mille fusils, qui, rongés par la rouille, paroissoient

incapables de servir ; des sabres, des bayonnettes, des barils de poudre mouillée, et du plomb pour faire des balles. Ensuite ayant recommandé au moine de garder le secret si sa vie lui étoit chère, ils l'exhortèrent à se joindre avec les siens à leur parti ; qu'ils le présenteroient à leurs chefs, qu'ils l'instruiroient de leurs desseins, pour qu'il les secondât. Après ils se séparèrent. Le lendemain à la pointe du jour *Pistici* courut porter cette nouvelle au Directoire ; on disputa long-temps sur les moyens les plus propres à s'emparer des armes, à connoître la conjuration et les conjurés ; les plus acharnés d'entre eux proposèrent de confier à *Pistici* le soin de découvrir la demeure des quatre individus avec lesquels il s'étoit rendu dans la nuit au dépôt des munitions, de les arrêter, de les interroger d'abord séparément, puis tous ensemble, et de couper la tête à un ou deux de ces gens, s'ils s'obstinoient à garder le si-

lence, sûrs que le troisième et le quatrième, soit par les promesses dont on les flatteroit, soit par la crainte de subir le sort de leurs semblables, ne tarderoient pas à révéler le secret; que si ces deux refusoient de parler, il falloit les tuer et exposer leur tête sur le petit port aux regards du peuple, pour intimider les autres. Les plus modérés vouloient qu'on les jetât dans une prison, et le moine *Pistici* avec eux, en le supposant leur complice, afin que le voyant partager leurs châtimens, ils fussent portés à se fier à lui, et à lui faire part de leur complot. Cette opinion prévalut; on exhorta le moine à souffrir ces traitemens pour le salut de la patrie, qui reconnoissoit tout le prix de son dévouement, et lui destinoit d'avance un canonicat de la cathédrale, pour le récompenser des services qu'il rendoit à ses concitoyens; mais qu'on lui demandoit cette dernière preuve de son patriotisme. Il consentit à tout;

et ayant appelé ses quatre *complices*, à une heure fixée, sur la place des Carmes, ils furent arrêtés, conduits en prison et chargés de chaînes. Ce fut en vain que *Pistici* tenta de leur arracher le secret, ils l'accablèrent d'injures, et le soupçonnant de les avoir trahis, ils le menacèrent de toute la vengeance des royalistes. Alors il demanda à sortir de prison, et les ayant fait interroger en sa présence, ils nièrent tout, et l'accusèrent de les calomnier. Le gouvernement craignant avec raison qu'on ne tentât de les délivrer, ainsi que les frères *Bacher*, qu'ils supposoient tenir au même parti, ordonna que la légion calabroise et la société patriotique surveilleroient avec la plus grande exactitude le *marché* et le *petit port*. On y conduisit en effet quelques pièces de canon, et y entretenant continuellement de fortes patrouilles, on parvint à les tenir en respect.

Le corps législatif ne pouvoit com-

prendre pourquoi le peuple conspiroit à renverser un gouvernement qui le combloit de bienfaits, et à qui il étoit redevable de l'extinction des barons et des fiefs ; il ne pouvoit se plaindre que du discrédit des billets de banque, qui frappoit bien peu sur lui, et dont il devoit accuser l'ancienne administration. Cependant on arrêta qu'il serait tenu une séance pour discuter cet article, et enfin, après bien des réflexions et des discussions, il fut décrété que l'on vendroit les forêts, les maisons de plaisance et les châteaux du roi, déclarés biens nationaux, jusqu'à la concurrence de dix-neuf millions de ducats ; qu'on ne pourroit acheter ces propriétés qu'avec des billets de banque, lesquels gagneroient dix pour cent au-dessus de leur valeur nominale, et qu'ils seroient brûlés publiquement à mesure de leur rentrée. Cette loi, excellente dans une république reconnue et consolidée, fut tout à fait inutile à Naples, par la

crainte qu'inspiroit l'approche des armées. Personne ne fut assez hardi pour acquérir ces biens. Il ne se trouva que le seul *Paschal Lagreca*, qui acheta le jardin royal de Sainte-Lucie, où résidoit déjà *Roccaromana* ; mais il paya cher sa témérité.

Le corps législatif voyant le peu de fruit qu'il retiroit de cette loi, abolit la taxe sur la farine. Le peuple y fut sensible ; il y eut à ce sujet des fêtes et des réjouissances publiques.

Cependant on attendoit avec impatience des nouvelles de l'expédition de *Manthone*, sur qui reposoit le dernier espoir de la République. Ce général avoit pris le chemin de la Pouille, pour rencontrer *Ruffo*, tandis que *Schipani* dirigeoit ses troupes contre *Schiarpa*. Le premier triompha d'abord de tous les petits partis d'insurgés qu'il trouva épars dans les campagnes ; mais quand il eut

joint le gros de l'armée, et qu'il se vit entouré par des forces si supérieures, il fut forcé de se retirer et d'abandonner ses canons. Ce fut alors qu'il revint de l'erreur qu'il avoit commise dans le principe en méprisant la foiblesse de son ennemi, et il retourna dans Naples sans avoir fait autre chose que d'encourager *Ruffo* à le poursuivre de près, à l'inquiéter de tous côtés pendant sa retraite, et à perdre toute la réputation qu'il avoit acquise. *Schipani* marcha sans rencontrer d'obstacles ; mais lorsqu'il se fut avancé, il apprit que *Manthone* étoit retourné à Naples après une déroute complète, et que *Schiarpa*, ayant dirigé son armée vers Castellamare, avoit opéré sa jonction avec Ruffo, dans les environs de Naples. Réfléchissant qu'il lui étoit impossible d'effectuer sa retraite au milieu de tant d'ennemis, il se fortifia sur une colline près de la *Torre*, et y attendit les ordres du gouvernement. L'arrivée de *Manthone* jeta Naples dans

la plus grande consternation. Bloqués de tous côtés par terre et par mer, dépourvus de vivres, sans espérance de pardon, il ne restoit aux citoyens d'autre parti que de vendre chèrement leur vie, et de faire acheter à l'ennemi la victoire par des torrens de sang : ce fut à quoi les patriotes s'appliquèrent.

Les royalistes, qui entretenoient avec *Ruffo* et les Anglais une correspondance secrète, commencèrent à manifester leur contentement et leurs intentions. On annonçoit dans des manifestes publics, que la république tiroit à sa fin, et pendant la nuit, on marqua d'une croix rouge toutes les maisons qui devoient être livrées au pillage et au feu, et on fit autant de marques noires qu'il y avoit de personnes à massacrer dans chaque maison. Ces menaces rendirent aux patriotes toute leur férocité. Ils ordonnèrent la levée de tous les hommes capables de porter les armes, les lazzar-

ronnis exceptés, qui furent incorporés dans les autres bataillons de la garde nationale. Ils déclarèrent que tous les employés, à la réserve des membres du directoire, du corps législatif et des quatre ministres, seroient inscrits sur les registres de la garde nationale, et que c'étoit à eux qu'il appartenoit de donner l'exemple du courage et du patriotisme, en combattant dans les premiers rangs de l'armée. Pendant ce temps, les ministres et les généraux, confondus avec les soldats, veillant jour et nuit, arrêtèrent plus de quatre mille personnes suspectes. Le frère aîné du cardinal Ruffo, et les parens de ceux qui servoient dans l'armée royale, furent conduits, au nombre de trois cents, dans le Château-neuf et dans celui de l'OEuf. On mina ces forteresses, pour les faire sauter lorsqu'on ne pourroit plus les défendre; et on proposa d'établir, aux quatre coins de la ville, des souterrains remplis de

poudre, pour faire comprendre aux royalistes que l'entrée de Ruffo leur deviendroit inutile : ce moyen ne fut pas employé. Les différentes sociétés patriotiques réunies en un seul corps, et munies d'armes, se choisirent des officiers. *Joseph Writz* fut nommé commandant général, et le gouvernement approuva ce choix.

Le 5 juin, le directoire déclara, avec les cérémonies usitées, que la patrie étoit en danger, invitant tout le monde à s'armer pour la défendre. Il nomma un tribunal révolutionnaire, composé des patriotes les plus acharnés, à qui il remit le droit de condamner à mort tout citoyen, qui, d'après un procès-verbal, seroit convaincu de trahison, et ordonna qu'aux trois coups de canon que devoient tirer les châteaux, tout citoyen non inscrit sur le registre de la garde nationale, ou de quelque société patriotique, seroit teuu de rentrer dans

sa maison, d'en fermer les fenêtres, jusqu'à ce qu'un autre autre coup de canon lui indiquât d'en sortir. Il ordonna que ceux qui seroient trouvés dans les rues, une demi-heure après les premiers coups de canon, et qui n'appartiendroient pas à l'un des deux corps seroient à l'instant arrêtés, désarmés et fusillés comme ennemis de la patrie. Les gardes nationales et les patriotes devoient tous se rassembler au quartier-général pour exécuter les ordres qui leur seroient donnés, et les membres du directoire, du corps législatif et les ministres se rendre à leurs postes, sous peine d'être exécutés militairement.

Megeant, commandant à Saint-Elme, secondant les mesures des patriotes, dans une proclamation qu'il fit, le 6 juin, menaça de bombarder la ville, au moindre mouvement que feroit le peuple, selon les ordres et les instruction que lui avoit laissées son général.

Mais les royalistes savoient bien qu'il étoit vendu au cardinal *Ruffo*, et en conséquence, ils étoient parfaitement tranquilles. Le 7, le nouveau général Writz fit arrêter tons les anciens officiers de l'armée royale, qui avoient refusé de servir la république, et placer des barils de poudre sous toutes les prisons, pour prouver aux détenus qu'ils périroient au plus léger mouvement qu'ils se permettroient. La frayeur étoit peinte sur le visage de tous les citoyens, quelque fût leur parti, et chacun songeoit à se cacher dans les endroits les plus obscurs, pour se soustraire aux dangers qui les menaçoient.

Cependant les patriotes en venoient journellement aux mains avec les postes avancés de *Ruffo*. Ils avoient fortifié le petit château de *Villiena*, dans les environs de *Portici*, y avoient laissé une garnison calabroise, et avoient approvisionné tous les châteaux de la

ville pour trois mois. Le 10, à la huitième heure du soir, le canon d'alarme se fit entendre, et chacun, selon les ordres, se retira en tremblant, et sans connoître la cause de cette mesure. Les gardes nationales se rassemblèrent, ainsi que tous les patriotes, et se rangèrent dans la rue de Tolède et sur les places publiques. *Manthone*, réintégré dans sa place de ministre de la guerre, vint ensuite accompagné de *Writz* et de *Basset*, et ce dernier, après avoir complimenté les troupes sur leur zèle, leur démontra, dans un discours énergique, la nécessité de vaincre ou de mourir, les renvoya à leurs maisons, parce qu'il avoit voulu seulement connoître le nombre d'hommes sur lequel il pouvoit compter dans l'occasion. La nuit se passa tranquillement, et le matin, on tira le canon pour annoncer qu'on étoit libre de sortir dans la ville; mais peu de gens en profitèrent, tant la terreur qui s'étoit emparée de tous les esprits étoit grande!

Dans la matinée du 11, le pain commença à manquer, parce que chacun s'en étoit pourvu pour plusieurs jours, et on arrêta que des patriotes seroient chargés d'en faire des distributions égales à ceux qui en manqueroient. L'après midi, on entendit une forte canonnade à *Villiena*, que le cardinal attaquoit avec toutes ses forces réunies. Les Calabrois se défendirent comme des lions, mais la brèche ayant été ouverte en peu de temps car les murailles étoient anciennes et ruinées, les royalistes pénétrèrent bientôt dans la place. Alors le commandant du fort, *Antoine Toscano*, se traîna, quoique couvert de blessures, au magasin à poudre, y mit le feu, et ensevelit sous les ruines du château les vainqueurs et les vaincus. Le bruit de cette explosion causa dans Naples un tremblement de terre, et y porta le trouble et la confusion. *Ruffo* ayant repoussé les patriotes, dans la matinée du 13 juin, fit avancer son armée, et se disposa à attaquer la ville

sur trois points différens, du côté du *pont de la Magdeleine*, de *Foria* et de *Capo di monte.*

Les deux lazzarronnis, qui étoient membres du corps législatif, proposèrent, à leurs collègues, d'armer six mille d'entre le peuple, et pour répondre de leur fidélité, ils offrirent pour ôtages leurs femmes et leurs enfans, qu'ils remettroient entre les mains des Calabrois dans le Château-neuf. Cette offre fut discutée, et l'on conclut qu'il n'étoit pas besoin de confier le salut de la patrie à des mains si suspectes. Pour ne pas les aigrir on se servit du prétexte de l'impossibilité où on étoit de les armer : on se contenta de les remercier de leurs offres et d'incorporer quelques-uns des plus connus parmi les autres troupes.

Le même jour, 13, dans l'après-midi, on entendit les coups de canon d'alarme,

comme le 10, pour la réunion des défenseurs de la patrie, afin de tenter les derniers efforts contre l'armée des royalistes; mais les gardes nationales, voyant le danger qui les menaçoit, ne se présentèrent que dans un très-petit nombre. Les patriotes ne suivirent pas leur exemple. Ils se séparèrent en trois corps, dont le premier, commandé par *Writz*, se porta vers le pont de la Magdeleine; le second, commandé par *Basset*, vers Foria, et le troisième, commandé par *Serra*, marcha sur *Capo di monte*, avec quelques gardes nationaux. Avant d'aller à l'attaque, pour s'animer davantage, et ôter tout espoir d'accommodement, ils firent conduire au milieu d'eux les frères *Bacher*, et les quatre lazzarronnis accusés par *Pistici*, et les firent fusiller; ensuite ils marchèrent l'ennemi.

Carraciolo arma sa petite flotte, et, se tenant le plus près qu'il put du rivage, il commença à inquiéter *Ruffo*

par le flanc, tandis que *Writz* l'attaquoit de front. La bataille étoit sanglante, de part et d'autre on se battoit avec fureur, et les patriotes, placés au premier rang, mouroient plutôt que de reculer un pas. *Louis Serio*, vieillard de soixante ans, entouré de la jeunesse et de toute sa famille, périt glorieusement, dans un poste avancé qu'il avoit enlevé aux ennemis, avec tous les siens. Le général *Writz*, oubliant son grade, combattoit au premier rang comme un simple soldat. Couvert de blessures, et le côté percé d'une balle, il alla rendre le dernier soupir dans le Château neuf. *Basset* et *Serra* faisoient aussi leur devoir, et repoussoient l'ennemi.

Cependant les royalistes, et les lazzarronnis du marché principalement, crurent que le moment étoit venu de se montrer, et d'attaquer les patriotes par derrière, ainsi que cela leur étoit arrivé de la part des jacobins, lors de l'entrée

des Français. Ils coururent donc prendre leurs armes rouillées, taillèrent en pièces les républicains épars qu'ils rencontroient, et s'approchèrent de la division républicaine du pont de la Magdeleine, en criant : « Vive le roi ! » Ils ne purent surprendre les patriotes, qui détachèrent mille hommes de leurs troupes, avec des canons, pour aller à leur rencontre. A leur vue, les lazzarronnis prirent la fuite, et cherchèrent à se retirer dans leurs maisons ; mais entourés en un moment, ils furent mitraillés impitoyablement, et à coups de fusil et de sabre on leur tua plus de cinq cents hommes. Leurs maisons furent détruites et les autres lazzarronnis réduits au silence.

La nuit étoit arrivée, et l'on avoit versé beaucoup de sang de part et d'autre, (mais la perte étoit plus forte du côté des royalistes) lorsque *Ruffo* fit sonner la retraite. Les républicains fatigués, ayant besoin de repos, laissè-

rent un fort détachement à la tête du pont, avec une nombreuse artillerie, transportèrent les blessés et se retirèrent, ordonnant aux deux divisions de faire de même si l'ennemi s'étoit éloigné.

Ainsi la majeure partie alla se délasser des fatigues du jour, et puiser dans le sommeil de nouvelles forces pour le lendemain.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES DERNIÈRES RÉVOLUTIONS

DE NAPLES.

TROISIÈME PARTIE.

Une société de royalistes s'étoit formée dans les derniers temps de la République, sous les auspices de *Janvier Tausano*, riche propriétaire napolitain. Il jouoit le patriote, étoit inscrit sur le registre de toutes les sociétés patriotiques, pour connoître leurs projets, et en instruire l'armée du cardinal *Ruffo*, et les Anglais, avec lesquels il n'avoit cessé d'entretenir une correspondance, et dont il avoit reçu des armes et des

provisions. Tous les lazzarronnis de Chaja, de Piedigrotta, de Pozzuoli et autres quartiers voisins étoient à ses ordres, et tout étoit si secrètement dirigé, que le gouvernement n'avoit jamais formé sur lui le moindre soupçon. Le moment de calme qui régna dans la ville le soir de la journée du 13 juin, après la bataille sanglante qui avoit eu lieu, lui parut favorable pour éclater. Il distribue donc aux plus courageux d'entre les siens les armes qu'il avoit cachées, et commença à parcourir les rues habitées par les lazzarronnis, aux cris répétés de *vive le roi!* Ceux-ci effrayés d'abord, croyant que c'étoit une ruse des patriotes, n'osèrent se montrer; mais à peine eurent-ils reconnu leurs compagnons, qu'ils se joignirent à eux, remplissant la ville des cris de *vive le roi!* et ordonnant que chacun, en signe de réjouissance, illuminât les fenêtres des maisons, sous peine de les voir incendiées à l'instant. Les patrouilles des patriotes croyant que

l'ennemi avoit pénétré dans la ville par un autre côté, et qu'il en étoit déjà le maître, se hâtèrent de se rendre vers leurs quartiers. Les gardes nationales, pour la plupart, jetoient leurs armes et prenoient la fuite. En même temps, *Ruffo* faisoit attaquer les postes avancés de la Magdeleine, qui, après une foible résistance, se voyant pris de l'autre côté par le peuple, furent contraints d'abandonner leurs canons, et de se retirer en arrière; et s'ouvrant un chemin au milieu de leurs ennemis à la pointe de leurs baïonnettes et de leurs sabres, ils coururent se renfermer dans le château des Carmes.

Ce bruit s'étant fait entendre dans toute la ville, les patriotes, plus courageux, prirent à la hâte leurs armes, et sortirent de leurs maisons, égorgeant tous les royalistes qu'ils trouvoient sur leur passage, et se réunissant peu à peu les uns aux autres. Le peuple, qui

venoit d'être armé par les soldats de *Ruffo*, s'étoit uni à eux et combattoit vigoureusement. A peine s'étoit-il emparé d'une rue, qu'avide de butin, il entroit dans les maisons, taillant en pièces ceux qui se présentoient, saccageant et brûlant tout. Souvent il arrivoit que les patriotes les surprenoient, et en faisoient un horrible massacre. Toute la nuit se passa ainsi en attaques et en combats, et au point du jour, le sang ruisseloit dans les rues couvertes de cadavres. Déjà les Calabrois républicains étoient accourus, et disputoient le terrein pied à pied. Tous ceux qu'ils rencontroient portant une cocarde rouge étoient fusillés; mais les royalistes, plus cruels encore, se plaisoient à prolonger les tourmens des malheureux qu'ils trouvoient vêtus de l'uniforme national, ou qu'on accusoit d'être patriotes. Les uns, dépouillés de tout vêtement, et attachés à la queue de leurs chevaux, étoient percés de la

pointe des sabres, jusqu'à ce qu'ils expirassent ; d'autres, à qui on avoit coupé les oreilles, ou le nez, ou les mains, étoient conduits en triomphe au milieu des cris et des injures d'une populace qui se disputoit à l'envi le plaisir de baigner ses mains dans leur sang.

Dans la matinée du 14, le château des Carmes peu fortifié et défendu par des troupes encore plus foibles, demanda à capituler. Pendant qu'on procédoit à cet acte, les royalistes et les lazzarronnis, entrés du côté du couvent, se précipitèrent avec fureur sur les patriotes surpris et sans défense, et en firent un horrible massacre ; ceux mêmes qui jetant leurs armes, se rendoient prisonniers, furent passés au fil de l'épée. La garnison périt toute entière, à l'exception de trois soldats qui se cachèrent à la faveur du tumulte et de la confusion.

Le cardinal *Ruffo*, pour augmenter la férocité du peuple, avoit fait courir parmi eux le bruit que les patriotes avoient projeté de pendre tous les lazzarronnis, après le coup de la retraite du jour précédent, de laisser la vie aux seuls enfans, pour les faire élever sans religion, et que pour cet effet, ils avoient distribué aux jacobins un certain nombre de lacets, selon la quantité qu'ils devoient étrangler, et que lui averti par le bienheureux saint Antoine, dont on célébroit en ce jour la fête, étoit venu les délivrer. Pour que cette idée s'imprimât encore mieux dans leurs esprits, il avoit fait représenter dans une gravure exposée aux regards du peuple, saint Antoine lui apparoissant les mains remplies de lacets, et le cardinal le suppliant de sauver les croyans de la mort qui les menaçoit. Un certain boucher, nommé *Christophe*, avoit chez lui une assez grande quantité de cordes nécessaires pour son état. Un homme du

peuple s'en aperçut, et se mit à crier : « Les voilà, les voilà, ces lacets qui » devoient nous étrangler ! » Le pauvre artisan périt dans les supplices les plus cruels, et sa tête fut portée dans toute la ville, à la pointe d'une baïonnette, entourée de ces cordes, et tout le monde criant au miracle de saint Antoine. Dès ce moment, on fouilla les maisons pour y trouver les prétendus lacets ; et malheur à celles où l'on découvroit quelques cordes à puits, ou servant à d'autres usages. En outre, le cardinal *Ruffo* avoit fait fabriquer une quantité énorme de ces lacets qu'il faisoit répandre dans certaines maisons pour donner à ses impostures l'apparence de la vérité. Les jeunes-gens de la ville qui avoient été forcés de se faire inscrire dans la garde nationale, fuyoient, les uns sous des habits de femmes, d'autres sous ceux des lazzarronnis, se cacher dans les habitations les plus misérables et les moins suspectes ; mais ceux mêmes qui avoient

le bonheur de passer au milieu du peuple sans en être reconnus, ne trouvoient personne qui voulût les recevoir. On savoit trop bien que les maisons où ils seroient saisis ne pourroient échapper au pillage et à l'incendie. Les frères fermoient la porte à leurs frères, les épouses à leurs époux et les pères à leurs enfans. Il se rencontra dans Naples un père assez dénaturé, qui pour prouver son attachement au parti royaliste, livra de ses propres mains son fils à la populace sans qu'elle le poursuivît, achetant ainsi du sang de son fils sa propre sûreté.

Ces malheureux ne trouvant personne qui voulût leur donner un asile, furent forcés de se cacher dans les égoûts de la ville, où ils rencontroient souvent des infortunés comme eux, et d'où ils étoient obligés de sortir la nuit pour chercher quelque nourriture, et ne pas mourir de faim et d'infection. Les laz-

zarronnis les découvrirent, et se tenant, à la chute du jour, à l'ouverture de ces conduits souterrains, ils faisoient expirer dans les tourmens ceux qui sortoient, portant leur tête au cardinal *Ruffo*, qui les payoit dix ducats chacune. Cependant il ne manqua pas d'hommes généreux qui, au risque de leur fortune et de leur vie, sauvèrent les jours de leurs parens et de leurs amis, leur donnant un asile dans leurs maisons, à l'insu de leurs propres domestiques, qui dans cette occasion étoient les plus dangereux ennemis.

Le jour n'étoit pas encore fini, et déjà les royalistes étoient maîtres de la ville jusqu'à la rue de Tolède. Là, les patriotes protégés par quelques canons, combattirent jusqu'à la nuit, et contraints de se retirer, une partie occupa la rue qui devoit assurer leur retraite vers le château Saint-Elme, et l'autre se porta vers le palais national. Arri-

vés au palais de Stigliano, ils y trouvèrent les deux frères *Colonna*, entourés de leurs amis, bien armés, et tout le palais mis en état de défense. Ils s'y arrêtèrent donc, et y allumèrent des feux pendant toute la nuit. Dans la matinée du 15, les royalistes étant parvenus à gagner du terrein, il étoit à propos d'abandonner cette position, et de s'approcher de Saint-Ferdinand, où se trouvoit un fort parti de républicains. Le palais de Stigliano fut saccagé et livré aux flammes. *Frère Diable*, à la tête des siens, essaya d'attaquer le rassemblement qui s'étoit formé devant Saint-Ferdinand, et que défendoit une batterie de canons qu'ils avoient tirés des châteaux voisins; mais ayant perdu quelques centaines de ses soldats, il trouva plus à propos de prendre l'ennemi par derrière. De l'autre côté du port, *Schiarpa*, avec l'archi-prêtre *Rinaldi*, s'approchoit du Château-neuf, secondé par les batteries du château des

Digitized by Google

Carmes. La grêle de balles et de bombes qui pleuvoit du fort des patriotes, et une vigoureuse sortie faite dans le même moment, le contraignit de reculer, et d'abandonner son entreprise; il se dispersa alors avec les siens pour saccager la ville.

Le corps législatif assemblé pour concerter les mesures à prendre pour le salut de la patrie, résolut, d'après l'opinion de *Manthone* et de *Basset*, d'expédier un courrier à *Schipani*, qui étoit à la *Torre del l'annunzatiata*, pour l'instruire de ce qui lui étoit arrivé, et lui ordonner de faire marcher toutes ses troupes vers la capitale, où tous les royalistes étoient occupés au pillage, débandés et sans chefs; que dans le même temps les patriotes des châteaux tenteroient le dernier coup, et probablement se réuniroient à lui; qu'alors secondés par l'artillerie des forts, ils feroient un massacre général des ennemis, rendroient l'espérance et le courage aux

patriotes cachés et dispersés dans les campagnes, et enfin vengeroient la patrie ou lui redonneroient la liberté. Ils ne savoient comment expliquer la conduite de *Megeant*, qui, du château qu'il occupoit, pouvant leur rendre de grands services et écraser les ennemis, demeuroit dans une inaction totale. Il fut résolu de lui envoyer une députation pour connoître ses intentions, lui communiquer les projets qu'on avoit formés, et l'engager à les seconder de toutes ses forces. Il n'étoit pas aisé de trouver quelqu'un d'assez hardi pour se charger de cet emploi. Un patriote célèbre se présenta pour aller trouver *Schipani*, et réussit parfaitement dans son entreprise. Dans le milieu de la nuit il descendit, à l'aide de cordages, dans la mer, ses habits liés sur la tête, passa à la nage jusqu'à la rivière de Portici, d'où, côtoyant le rivage, il arriva fort heureusement jusqu'à *Schipani*, et instruisit les patriotes du château de son

arrivée par les signes dont on étoit convenu.

La commission pour Saint-Elme étoit encore plus difficile à exécuter, parce qu'il falloit s'ouvrir par la force un chemin au milieu des ennemis. Pendant que tout le monde gardoit le silence, le représentant Signorelli, quoique âgé de soixante ans, prouva que l'âge n'avoit point éteint en lui le courage, et se leva le premier, demandant l'honneur d'un emploi si périlleux. Mario Pagano et Dominique Cirillo suivirent son exemple. Alors les jeunes-gens qui étoient dans l'assemblée, honteux d'avoir été prévenus, voulurent relever leur réputation, et se présentèrent à l'envi. Pagano et Signorelli ne voulurent céder à personne le poste de l'honneur, ils alléguèrent que leur âge avancé rendoit leur perte moins coûteuse à la république, et prièrent *Cirillo* de renoncer à ce projet, qui pourroit exposer les jours d'un

homme si cher à la patrie. Ils choisirent ensuite onze jeunes-gens parmi leurs amis, et partirent, emportant les vœux et les regrets de tous les assistans. Arrivés à la rue Tolède, en face de l'ennemi, les royalistes les prenant pour l'avant-garde d'un corps considérable qui venoit les attaquer, se retirèrent pour se joindre à leurs compagnons, et pendant ce temps les laissèrent passer sans difficulté la rue de Tolède, et rejoindre les patriotes fortifiés auprès de là sur une éminence ; ceux-ci les escortèrent sains et saufs jusqu'au château Saint-Elme. Y étant arrivés, ils trouvèrent autour cinq à six cents républicains, qui avoient en vain sollicité du commandant français l'entrée dans le château, et s'étoient fortifiés dans le couvent de Saint-Martin et sur toutes les hauteurs voisines.

Megeant instruit de l'arrivée des représentans, se prépara à recevoir leur

visite. Ils lui reprochèrent son indolence, le peu de parti qu'il avoit su tirer pour la République d'une position aussi avantageuse, et lui demandèrent la raison du refus qu'il avoit fait aux patriotes de les laisser entrer dans son château. Le commandant leur répondit qu'il n'avoit pas besoin de recevoir des leçons sur le métier de la guerre ; qu'il exécutoit de point en point les ordres qu'il avoit reçus de son général, et que, suivant ses instructions, il ne recevroit dans le château que ceux qui seroient au service de la République française, comme Michel le Fou, Belpussi, etc. ; que cette foule qui avoit demandé l'entrée du château auroit mis le trouble et la confusion dans les opérations militaires ; que d'ailleurs la position qu'ils occupoient étoit avantageuse, qu'ils étoient en état de s'y bien défendre, et d'y déployer toute leur valeur. Ces réponses vagues, où perçoit le mépris, convainquirent les deux représentans

que leurs soupçons n'étoient que trop bien fondés, et ils ne jugèrent pas à propos de lui faire part de leurs projets, dans la crainte qu'il ne s'en servît contre eux, et ils se retirèrent au couvent de Saint-Martin, faisant subitement au Château-neuf un signal convenu, pour faire comprendre à leurs collègues qu'ils étoient arrivés à Saint-Elme, et en même temps ils s'occupèrent à former les patriotes en compagnies, à se fortifier sur les hauteurs par des fossés et des remparts, attendant l'arrivée de *Schipani*, pour s'unir à lui, entrer dans la ville, et se réunir aux troupes des autres châteaux.

Il avoit fixé au 17 sa jonction, et tout le monde avoit les yeux tournés vers la campagne, s'attendant à toute heure de le voir paroître. Les patriotes des châteaux de la capitale attentifs, y portoient aussi des regards inquiets ; rangés en ordre de bataille, et prêts à sortir, ils

étoient décidés à ne s'en retourner que les lauriers à la main.

Schipani ayant mis en ordre sa légion, lui représenta combien il étoit glorieux de venger la mort de leurs frères et de rendre la liberté à la patrie opprimée. Pour enflammer davantage les soldats, il leur peignit énergiquement la nécessité où ils étoient de vaincre, ou d'expirer dans les tourmens les plus cruels, ou sur un infâme échafaud ; il leur peignit leurs épouses, leurs enfans, leurs pères, leurs amis, exposés au mépris et à l'opprobre, demandant vengeance, et attendant d'eux la fin de leurs maux et de leurs souffrances ; enfin la patrie et les citoyens les plus vertueux qui leur tendoient les bras et s'avançoient à leurs rencontre sur les cadavres de leurs ennemis. A ce discours toute la troupe répondit par un cri féroce, et, renouvelant sur ses armes le serment de vivre libres ou de mourir, ils se mirent en

marche. *Schipani* commit alors une faute inexcusable : au lieu de prendre son chemin par la campagne pour entrer dans Naples à l'improviste, il suivit la grande route, s'exposant à traverser Portici, qu'il savoit occupé par les Russes et par le régiment de chasseurs du marquis de la *Schiava*. En effet arrivé sans obstacle jusqu'à l'église paroissiale qui forme un angle, il trouva deux pièces de canon bien gardées, qui lui fermoient le passage; deux fois il s'en approcha croyant s'en rendre maître; mais les Russes faisant un feu épouvantable et les chasseurs le harcelant de tous côtés, il fut obligé de se retirer. Connoissant qu'il lui étoit impossible de forcer le passage, il détacha cinq cents hommes de sa troupe, et leur ordonna de prendre un long détour par le bord de la mer, pour attaquer l'ennemi par derrière, pendant qu'il le tiendroit occupé sur le devant par de continuelles manœuvres, et de s'emparer des canons,

ou de mettre en déroute ceux qui les gardoient. Ils commit une faute encore plus grande que la première, en confiant cette expédition à un bataillon de soldats mercénaires, commandé par un ancien officier du roi, tandis qu'il eût dû se servir des patriotes les plus braves et les plus connus. Ceux-ci firent le tour qui leur avoit été ordonné, mais à peine furent-ils dans la grande route au milieu des royalistes, qu'ils commencèrent à crier : *vive le roi* ! et à embrasser les chasseurs, leur racontant l'objet de leur expédition. Pour se servir de ces déserteurs, les commandans royalistes leur ordonnèrent de ne faire aucun mouvement, mais de feindre l'attaque derrière le chemin, pour engager les républicains à s'avancer, de se placer ensuite au milieu d'eux dans la mêlee, ce qu'ils pouvoient faire aisément, et de les égorger et exterminer de tous les côtés, et mériter ainsi le pardon du roi, qu'ils avoient trahis tant de fois, *Schipani* ayant

formé un bataillon carré, faisoit face à tous ses ennemis et au peuple de Portici, et aux habitans, qui tiroient sur lui par les fenêtres de leurs maisons, attendant pour s'avancer que les siens attaquassent par derrière les Russes et les chasseurs. Il entendit des coups tirés près de lui, bientôt vit quelque tumulte et fondit avec impétuosité. Les canons vomissent la mort, les chasseurs tombent sur lui; et le bataillon perfide à qui il donne l'entrée de ses rangs, la baïonnette au bout du fusil, commence à les charger de tous les côtés. Bientôt une horrible confusion fait couler des torrens de sang; les amis égorgent leurs amis; les soldats s'égorgent entre eux: dans le désordre qui règne on ne peut reconnoître ceux qui trahissent et ceux que l'on trahit. Entourés de tous côtés la plus grande partie des républicains périt sur le champ de bataille, se défendant jusqu'à la mort. Quelques blessés ou tombés dans la mêlée furent faits prison-

niers ; on les dépouilla, on les chargea de chaînes, et ils furent conduits dans les prisons pour subir les plus cruels supplices : *Schipani* fut de ce nombre. La joie et l'ardeur des royalistes ne laissa plus de doutes aux patriotes sur la défaite de Schipani, en qui ils avoient mis leur dernier espoir.

Ruffo ayant donné l'ordre d'attaquer les châteaux, les royalistes dressèrent leurs batteries dans les *Tuileries*, pour bombarder le château de l'OEuf. Tous leurs travaux pouvoient être détruits par celui de Saint-Elme, qui le domine, si Mejeant eût fait son devoir ; mais ce traître restoit dans une désespérante inaction. Ils établirent une autre batterie dans la rue de Tolède, pour chasser les patriotes fortifiés à Saint-Ferdinand, et un autre à l'Immaculée, près du Château-neuf. Le 18 et le 19 le feu fut très-vif de part et d'autre. Les républicains conservoient en outre des châteaux, (celui des

Carmes excepté)le palais national, dont les fenêtres étoient garnies de canons du côté qui regarde Tolède ; toute la place jusqu'à Saint-Ferdinand, la rue devant le théâtre Saint Charles, jusqu'à la pointe du port, y compris l'arsenal. Ils conservoient encore de l'autre côté la rue de Sainte Lucie, dont les habitans, patriotes, se défendoient vigoureusement, et avoient approvisionné pour quelques temps, de vivres et de munitions le château de *l'OEuf*, où ils s'étoient rendus avec leurs femmes et leur enfans ; et enfin Castella-mare, que défendoient des troupes expérimentées. La ville restoit donc exposée à la rage de ses barbares vainqueurs. On avoit répandu le bruit que les patriotes avoient tous l'arbre de la liberté empreint sur le corps ; ce fut un motif de dépouiller les malheureux et de les conduire en spectacle par les rues et les places publiques, quoique ce signe ne fut qu'une invention perfide et un prétexte cruel pour

les tourmenter davantage. La pudeur m'ordonne ici de tirer le voile sur une autre espèce d'horreur et d'infamie exercée sur les femmes les plus sages et les plus vertueuses. La duchesse de Popoli et celle de Cassano, coupables de la souscription patriotique, furent traînées impitoyablement au milieu des cris féroces de la populace, dans les prisons de la Vicaria. La duchesse de F***, une des plus belles et des plus aimables femmes de Naples, pour avoir été mère des pauvres dans son quartier, et leur avoir donné la plus grande partie de son bien, fut poursuivie, sa maison saccagée par ceux mêmes que ses aumônes et ses bienfaits avoient arrachés de la misère; elle échappa heureusement à leurs poursuites, déguisée en femme de chambre. Madame de Santo-Felice, qui avoit découvert la conjuration des frères Bacher; madame *Salonne* et plusieurs autres dames de toutes conditions, soit par l'effet des vengeances particu-

lières, soit par les dénonciations et les calomnies des voisins, furent ensevelies dans les plus affreuses prisons de la ville.

Le 19 au soir, les patriotes de Saint Elme firent signe à ceux des autres châteaux qu'ils vouloient faire une sortie pour enclouer les canons et détruire les batteries des Tuileries, et la garnison du Château de l'OEuf fournit un bataillon pour les seconder. Ces signaux ne pouvoient échapper aux royalistes, qui, bien qu'ils en ignorassent le sujet, prirent cependant la précaution de former un corps de troupes pour le porter partout où il seroit besoin. Ces mesures déconcertèrent les patriotes, dont le projet étoit de se glisser, à la faveur des ténèbres, dans la rue de Tolède, pour examiner les forces et la situation de l'ennemi. Pendant qu'ils s'occupoient à trouver quelque plan moins dangereux, un patriote génois, se trouvant parmi

eux, s'engagea à faire retirer les troupes, sans le secours de personne. Une proposition aussi extravagante fit rire tous ses camarades, et cependant ils le virent se préparer à exécuter son projet. Il écrivit une lettre, au nom du cardinal Ruffo, adressée à frère Diable, commandant de ces quartiers, dans laquelle il lui ordonnoit de conduire ses troupes au pont de la Magdeleine, pour y recevoir une commission importante. Ensuite se dépouillant de son uniforme républicain, il se couvrit de haillons, et mit à son chapeau une cocarde rouge. Sa lettre placée à l'extrémité de la baguette de son fusil, il arriva à travers champs dans la ville, et mêlé aux royalistes il parvint à présenter sa lettre à frère Diable, qui en demeura tout émerveillé, et se disposa à obéir. Il falloit connoître toute la simplicité de ce brigand Calabrois pour employer de tels moyens. Déjà, satisfait de son stratagème, ce patriote se sau-

voit à la hâte, quand la rapidité de sa course inspira quelque soupçon : on le rappela pour l'interroger. Ses réponses paroissoient franches et raisonnables. Il se disoit natif de la Basilicate, servant dans les troupes de Pronio; mais son accent le trahit, et sans lui donner le temps de se défendre, il fut percé de mille coups. La nuit étoit arrivée, et les patriotes de Saint-Elme ne voyoient point arriver leur téméraire compagnon; ils se doutèrent du sort qu'il avoit éprouvé, et changèrent de projet. Presque au milieu de la nuit, ils envoyèrent une troupe de tambours battre du côté de l'*Infrescata*, et pendant que le son de la caisse appeloit toute l'attention des ennemis, ils se portèrent en silence du côté opposé à Sainte-Anne du Palais. Instruits que les royalistes n'avoient ni mot d'ordre ni de ralliement, et ne se connoissoient entre eux que par le cri de *vive le roi*, ils parvinrent à leurs avant-postes, ils répondirent à la demande

de la sentinelle, *vive le roi*, *corps de royalistes*, et, passant près du soldat, ils le tuèrent à coups de bayonnette pour ne pas faire de bruit, et arrivèrent ainsi, sans être découverts, jusqu'à la rue de Chiaja.

Le commandant du poste des Tuileries, qui étoit toujours sur ses gardes, avoit ordonné à un petit détachement de son corps, placé à la chapelle Sainte-Marie, d'arrêter quiconque se présenteroit, et de l'appeler pour le reconnoître.

Aux cris de *halte*, les patriotes ne dissimulèrent pas davantage, et faisant feu sur le détachement, ils s'avancèrent vers les Tuileries, en criant : *Vive la Liberté !* Les Calabrois se mirent en ordre de bataille pour se défendre, mais ne pouvant résister à l'impétuosité et à la fureur des patriotes, ils furent forcés de se retirer en arrière. Les canonniers qui étoient à leurs pièces les abandon-

nèrent, et se glissant le long du mur qui donne sur la mer, coururent implorer le secours des vaisseaux qui étoient dans ces parages. En effet, on commença à faire feu avec la plus grande force, mais par malheur les coups portoient sur les royalistes qui se retiroient vers la mer, pendant que les patriotes étoient défendus par une maison de plaisance, située à l'entrée des Tuileries. Alors les premiers, découragés, prirent précipitamment la fuite, poursuivis jusqu'à Piedigrotta. Les patriotes détruisirent les batteries, brûlèrent les affûts et enclouèrent les pièces de canon.

Cependant le bataillon sorti du château de l'OEuf avoit entendu le bruit du combat, et venoit au secours des siens. Arrivé aux Tuileries, pour reconnoître ceux qui en étoient maîtres, ils demandèrent *qui vive?* Les patriotes de Saint-Elme croyant que c'étoit les

ennemis, répondirent à l'ordinaire : *vive le roi*, afin de les voir s'approcher. Ceux-ci le firent en effet, faisant feu de tous côtés, croyant venger la défaite de leurs compagnons. Après la première décharge, le cri de *vive la Liberté!* qui se répétoit de chaque côté, les fit reconnoître pour amis, et ils coururent les uns au-devant des autres pour s'embrasser. Ce malheur ne leur coûta que la vie d'un homme, quatre autres furent blessés légèrement. Ils se demandèrent tour à tour pardon, et passèrent quelques instans à raisonner sur l'état présent de leurs affaires, finissant par s'exhorter mutuellement à une mort glorieuse, puisqu'on ne pouvoit plus espérer d'arrêter la chute de la république. Pour faire ensemble quelque coup avantageux, ils allèrent surprendre un parti d'Albanois, cantonnés près de la rivière de Chiajà, et les tuèrent tous jusqu'au dernier. Ensuite, de crainte de surprise, ils se séparèrent, et rega-

gnèrent leurs positions respectives, versant des larmes de tendresse.

L'imbécille frère Diable attendit envain toute la nuit la descente de l'ennemi, et persuadé qu'il n'avoit pas eu le courage de revenir, fort satisfait de lui, il retourna le lendemain à son poste.

Ruffo, informé du massacre des royalistes, désespérant de pouvoir vaincre des hommes aussi décidés, et craignant pour les otages qu'ils avoient entre leurs mains, résolut, d'après les conseils de *Micheroux*, d'offrir aux patriotes un armistice, pour les forcer à capituler. Afin de les disposer plus promptement, il publia, dans la matinée du 19, et fit mettre à l'ordre une proclamation tendant à faire cesser le pillage et les massacres, à ne point inquiéter ceux qui déposeroient les armes, l'intention de sa majesté étant de leur accorder

leur pardon; que lui-même suspendroit les hostilités avec les châteaux qui arboreroient le drapeau blanc, et garantiroit la vie des officiers qui demanderoient à parlementer. En même temps, il envoya un de ses adjudans aux châteaux de l'OEuf et de Saint-Elme, pour leur faire part du dessein qu'il avoit de leur accorder une suspension d'armes. Ceux de Saint-Elme répondirent qu'ils étoient résolus à périr les armes à la main, et de vendre chèrement leur vie, si Ruffo avec les siens n'évacuoit la ville. Mais le corps législatif, après avoir entendu l'avis du ministre de la guerre et des officiers supérieurs, se décida à accepter l'armistice, y comprenant les châteaux Château-neuf et celui de Saint-Elme, comme étant dans sa dépendance, à condition que chacun conserveroit ses positions.

Les Calabrois royalistes, les lazzarronnis, et tous les paysans des environs

accourus à Naples par l'espoir du butin, furent peu satisfaits de cet ordre si nuisible à leurs intérêts, et arrêtèrent entre eux de ne point s'y conformer, et de poursuivre le cours de leurs rapines et de leurs dévastations. Le cardinal n'étoit point assez fort pour les contraindre à l'obéissance, et ayant ordonné qu'on n'ouvriroit pas les prisons aux personnes qu'ils y conduiroient, ils commencèrent à hurler dans les rues qu'il étoit aussi *jacobin*, qu'il falloit l'assommer et choisir un autre chef. Ces bruits étant parvenus aux oreilles du cardinal, il jugea à propos de renforcer la garde des Russes et des troupes étrangères qui se trouvoient dans la ville, et de se tenir dans l'appartement le plus retiré de son palais. Le peuple ne trouvant personne qui voulût recevoir les prisonniers, prit le parti de les fusiller ou de les conduire à bord des vaisseaux anglais, qui les faisoient passer à Ischia, où le commandant du roi, le comte de la Tour,

seigneur toscan, les faisoit pendre ou jeter à la mer pour s'en débarrasser plus vîte. Ces choses étoient connues des patriotes, qui, du haut des châteaux, voyoient tout ce qui se passoit dans la ville. Ils adressèrent donc une requête à Ruffo, se plaignant de la rupture de l'armistice, et le menaçant d'user de représailles sur les ôtages qu'ils avoient entre leurs mains, et de jeter du haut des murailles, en commençant par son frère, autant de royalistes qu'ils verroient de patriotes insultés. Le cardinal convoqua les officiers de tous les corps, et leur recommanda avec chaleur de tenir leurs soldats dans l'obéissance la plus exacte, leur promettant les récompenses les plus glorieuses s'ils parvenoient à enchaîner la populace. Il fut formé des patrouilles de sous-officiers pour parcourir les rues. Ainsi le sang cessa de couler un instant, et le calme reparut. Pendant ce temps Ruffo faisoit arrêter secrètement et conduire en

prison tous les patriotes les plus connus, dont, à l'aide de ses espions, il parvint à découvrir la retraite. Tel fut le sort du général *Frederici*, arrêté dans la nuit du 21. Plusieurs, se fiant au pardon qu'on avoit promis, se présentoient à lui, demandant protection et sûreté. Elle leur étoit accordée par un *billet de royaliste;* mais tous ceux qui se trouvoient inscrits sur les tables de proscription, étoient liés aussi-tôt et conduits sans bruit, par les voûtes sur lesquelles étoit bâti son palais, dans les greniers publics, où ils étoient ramassés en si grand nombre qu'ils ne pouvoient s'asseoir et encore moins se coucher. Pendant deux jours entiers, plus de mille de ces malheureux restèrent sans pain et sans eau, entassés les uns sur les autres, étouffés par le défaut d'air, et le cœur déchiré par les cris des blessés, qui mouroient au milieu d'eux.

Le 22, les patriotes des deux châteaux

se rassemblèrent tous sur la Place nationale, pour y célébrer les funérailles des martyrs de la liberté, et l'évêque de la Torre, représentant du corps législatif, prononça l'oraison funèbre. Elle fut suivie d'un repas public, où l'on but en l'honneur des ombres des parens et des amis immolés à la patrie, détournant les yeux de dessus les royalistes, qui, de leurs postes avancés, insultoient à ces pieux souvenirs. Pendant qu'ils étoient occupés à ces fonctions, le cardinal saisit l'occasion favorable, fit rétablir les batteries de la Villa Reale, et dressa une autre batterie à l'extrémité du port, d'où on pouvoit endommager le château de l'OEuf. Les patriotes s'en plaignirent aussi-tôt qu'ils les aperçurent, et il leur fut répondu que ces travaux avoient été faits par des officiers subalternes, sans les ordres de son éminence, mais qu'ils seroient détruits si la capitulation n'étoit pas conclue. Cependant le cardinal,

après un si beau coup, craignant l'indocilité et la férocité des patriotes, avoit eu recours à *Megeant* pour négocier la capitulation. Celui-ci sortit du château de Saint-Elme le 23, escorté par la cavalerie royaliste, et alla conférer avec le directoire, réuni au Palais royal, les invitant à ne point opposer aux bonnes dispositions du cardinal une résistance inutile, et à réserver leur vie pour une occasion plus utile à la république, et leur offrant d'obtenir les conditions les plus avantageuses. Le directoire se réserva d'entendre l'avis du corps législatif, et de tous les patriotes qui se trouvoient au couvent de Saint-Martin, avant de donner une réponse définitive. D'après le consentement de Ruffo, on leur envoya le commandant *Messa*, et lorsqu'il eut rapporté leur avis, il se tint un grand conseil, dans lequel ils arrêtèrent les conditions auxquelles ils se rendroient, ajoutant que, dans le cas où on ne les accepteroit pas dans

leur totalité, l'armistice seroit aussitôt rompu, et les hostilités recommencées de nouveau.

Ils déclaroient d'abord dans cet écrit, qu'ils entendoient capituler avec les puissances alliées, ne se fiant pas assez au cardinal Ruffo ni au roi de Sicile, que représentoit le chef de légion *Megeant*; qu'ils évacueroient les châteaux, en y laissant les munitions de guerre et de bouche, dans l'état où ils se trouvoient, et restitueroient les ôtages; qu'ils sortiroient en armes, tambour battant, jusqu'à l'esplanade, où les soldats déposeroient leurs fusils, les officiers conservant toujours leurs épées. Ils demandoient encore dans cet article, qu'il fût permis aux patriotes des châteaux de se retirer en France, que leurs propriétés leur fussent conservées et administrées par leurs agens; qu'il leur fût fourni des bâtimens neutres pour les conduire jusqu'à Marseille.

Dans le second, que ceux qui préféreroient de rester à Naples ne seroient inquiétés ni pour leurs opinions ni pour leurs actions passées.

Dans le troisième, que ce traité, et toutes les conditions y énoncées, s'étendroient non-seulement à ceux qui étoient dans les trois châteaux de Naples, et les retranchemens voisins, mais encore au commandant et à la garnison de Pescara, pour lesquels ils entendoient capituler, et de plus pour tous les patriotes qui se trouvoient dans le territoire napolitain, y compris ceux renfermés dans les prisons. Et en conséquence, une proclamation devoit être affichée et envoyée dans les provinces, pour avertir le peuple de ce traité, afin que ceux qui désireroient se rendre en France pussent le faire.

Dans le quatrième, que pour s'assurer de l'exacte observation de ces articles, il leur seroit accordé à leur choix des ôtages

qui seroient gardés dans le château Saint-Elme jusqu'à la réception d'un certificat du commandant de Marseille, constatant leur arrivée dans ce port, sans avoir éprouvé dans leur route aucun mauvais traitement, et que, jusqu'à cette époque, ledit château Saint-Elme ne devoit pas être occupé par les puissances coalisées.

Le cardinal ayant reçu ce projet de capitulation, trouva les prétentions des patriotes trop hautes, en raison de la situation dans laquelle ils étoient, et demanda qu'on retranchât du traité la fin de l'article Ier, par lequel ils se réservoient la propriété de leurs biens, qu'il regardoit comme légitimement acquis au fisc royal; et tout l'article III, excepté les dispositions relatives à la citadelle de Pescara. Il finissoit par demander qu'on supprimât toutes les expressions injurieuses à sa majesté sicilienne.

Cette réponse étant parvenue aux patriotes, ils répondirent à son éminence

qu'ils ne feroient pas le moindre changement à leur traité de reddition ; et que s'il venoit à être refusé, on eût à renverser les batteries qui avoient été dressées pendant la durée de l'armistice, et que les hostilités recommenceroient. Et en attendant la réponse définitive, ils se disposèrent à une sortie, et à écraser la ville de bombes et de boulets.

Ruffo ayant pris le conseil des différens commandans des alliés sur ce qu'on demandoit, tremblant sans cesse pour la tête de ses parens et de ses amis, restés en ôtage entre les mains des patriotes, et désirant de se délivrer de ces désespérés, qui vendroient chèrement leur vie, et feroient ensuite sauter en l'air leur château, accepta la capitulation dans toute son étendue, en supprimant seulement les termes injurieux au roi. Lorsqu'elle fut signée de toutes les parties contractantes, les patriotes nommèrent des ôtages, parmi les

quels étoit le frère du cardinal et le général *Micheroux*. Ils se rendirent à Saint-Elme, et *Ruffo*, suivant l'article trois de la capitulation, publia dans tout le royaume une amnistie pour ceux qui voudroient y rester, et à ceux qui voudroient en sortir, la permission fut donnée d'aller à Marseille sur des bâtimens qui leur seroient fournis, les assurant que leur personne et leurs propriétés seroient garanties de tout accident. Il envoya au même instant le traité à Pescara, où étoit l'ex-duc d'*Andria* qui en étoit le commandant, pour qu'il cédât la place à l'abbé *Pronio*, et vint à Naples avec les siens, escorté par les royalistes.

Les bâtimens ayant été préparés à la hâte, le premier jour de juillet, les républicains de Saint-Martin abandonnèrent leur position, et se rendirent au milieu d'une escorte à Pirro-Fallone, où on leur laissa le choix de partir ou de rester. *Signorelli* avec quelques autres

annonça le projet de rentrer au sein de sa famille, et ayant mis la cocarde royale, ils entrèrent sans obstacle dans Naples. Les autres restèrent pour être embarqués dans la nuit. L'évacuation des deux châteaux ayant été faite, peu de patriotes regagnèrent leurs maisons, et la plus grande partie prit le chemin du port, et monta sur les vaisseaux destinés à leur transport. Déjà deux de ces vaisseaux sur lesquels étoient les patriotes de Castellamare, ayant eu la permission de faire voile, étoient arrivés à Marseille. On vit alors affluer les patriotes de tous les points du royaume, qui demandoient à partir; on prit leurs noms à mesure, et ils furent tous embarqués. Déjà ils s'étoient éloignés du port, munis d'argent et d'effets que leur avoit procurés leur famille, lorsque contre toute attente, ils se virent conduits sous les batteries du château de l'OEuf, et enchaînés deux à deux. Se plaignant de cette violence et de l'in-

fraction du traité, on leur lut un édit du roi, qui venoit d'entrer dans le golfe sur le vaisseau de l'amiral *Nelson*. Sa majesté y déclaroit qu'elle n'avoit jamais eu intention de capituler avec ses sujets rebelles, et qu'elle n'avoit jamais accordé un tel pouvoir au cardinal *Ruffo* ; et en conséquence, elle ordonnoit qu'ils fussent gardés avec soin, parce qu'ils ne pouvoient plus rien espérer de sa clémence. Cette proclamation royale fut un coup de foudre pour les patriotes, qui pressentirent tous les maux auxquels ils étoient réservés. Cependant ils présentèrent à l'amiral *Nelson* un mémoire raisonné, en lui demandant l'exécution d'un traité auquel avoit accédé l'Angleterre, ayant été signé par le commandant *Foote*, et n'eurent d'autre réponse, sinon qu'il avoit présenté leurs remontrances à sa majesté sicilienne, à qui seule appartenoit le droit de juger du mérite et des délits de ses sujets. Alors toutes leurs espérances s'é-

vanouirent. On les dépouilla de tout ce qu'ils avoient reçu de leurs parens. Les plus coupables furent embarqués et transportés dans des châteaux, où on les pendit; d'autres furent conduits dans les greniers à blé, et dans les autres prisons de la ville; d'autres enfin mis à fond de cale, nourris au pain et à l'eau. Dans un autre édit, le roi déclara la ville de Naples déchue de ses droits, et en conséquence l'abolition des états de la noblesse. Il fit arrêter tous les chevaliers qui étoient *élus* (1) lors de l'entrée des Français dans la ville, pour rendre compte de leur gestion. Il ordonna l'attaque des châteaux de Saint-Elme, des villes de Capoue, de Gaëte. Ces forteresses, après une foible résistance, ayant capitulé, les Français et les Cisalpins furent seuls admis à jouir du bénéfice de la capitulation. *Michel le Fou*, *Belpussi* et les autres Napolitains

(1) C'est-à-dire, représentans de la noblesse.

en furent exceptés. Les ôtages furent mis en liberté. Plusieurs patriotes, à la faveur des uniformes français, s'embarquèrent avec eux, jusqu'à ce que le gouvernement en ayant été instruit, nomma deux officiers pour reconnoître individuellement ceux qui monteroient à bord des vaisseaux.

Le bruit de ces édits s'étant répandu dans la ville, les Calabrois royalistes et les lazzarronnis se crurent par-là autorisés à recommencer le cours de leurs pillages et de leurs massacres. Ils retournèrent visiter les maisons des riches, recherchant les jacobins, et surtout les *fameux lacets*, dont on renouvela l'histoire. On ne rencontra plus dans les rues que des personnes chargées de butin, conduisant en prison des individus de l'un et de l'autre sexe, parmi lesquels étoient plusieurs royalistes, dont le seul crime étoit d'être riches. On les faisoit embarquer sur les bâtimens anglais,

d'où ils passoient à l'île de Procida ; on les ramenoit ensuite pour leur faire leur procès. Le roi étoit reparti, après avoir nommé pour juger les rebelles une *junte d'état*, composée en grande partie de Siciliens, à l'exception du baron de *Guidobaldi Fiscale* et d'*Antoine la Rossa*, ministre.

Ceux-ci, pour faire cesser l'anarchie, publièrent les ordres les plus sévères contre ceux qui se permettroient des arrestations arbitraires ou le pillage. Le peuple, loin d'obéir, disoit publiquement qu'il ne s'arrêteroit que lorsqu'il n'y auroit plus dans la ville que des pauvres, seuls sujets fidèles au roi; et ne s'embarrassant nullement des ordres de la junte, le 8 et le 9 de juillet furent célèbres par les horreurs en tout genre qui furent commises, et dont ma plume se refuse à tracer le récit. Ayant allumé un grand feu devant le palais royal, ils consumèrent dans les flam-

mes sept malheureux arrêtés peu de tems auparavant, et poussèrent l'inhumanit jusqu'à manger les membres palpitans de ces infortunés. L'infâme archiprêtre *Rinaldi* se glorifioit d'avoir eu part à cet exécrable repas. On ignore si ce fut par un effet de l'indolence du gouvernement, ou par la force, que les brigands s'emparèrent de *Michel le Fou* et de *Pagliuchella*, à qui ils firent éprouver pendant plusieurs heures tous les tourmens que peut inventer la barbarie la plus rafinée. Il n'étoit point d'asile assez secret pour dérober les fuyards aux recherches de ces barbares. Le général *Carraciolo*, sorti de la capitale dans la matinée du 14 juin, s'étoit retiré dans le village de Marano, où il vivoit dans la plus profonde retraite. Il fut trahi par ses domestiques, qui ayant demandé un renfort à la populace, fut lié et conduit sur un vaisseau, où il fut pendu, après les traitemens les plus affreux.

Cependant la junte d'état avoit fait arrêter *Signorelli* et les autres patriotes qui, en vertu de la capitulation, s'étoient retirés dans leurs maisons, et on commençoit à faire leur procès. Ceux qui étoient convaincus d'avoir rempli quelque emploi pendant la durée de la prétendue République, étoient condamnés à mort sans aucune forme judiciaire. Le commandant *Massa*, *Janvier Serra*, le prince de *Strongoli*, *Julien Colonna*, et d'autres qu'il seroit trop long de rappeler, subirent la mort dans le château de l'OEuf, avec beaucoup de courage et d'intrépidité. Les deux religieux *Belloni* et *Pistici* furent pendus près de la Vicaria. Mais rien ne piqua plus la curiosité que le supplice d'*Eleonora Fonsesca*, qui devoit être pendue sur la place du marché. Le peuple vouloit la forcer à crier : *vive le roi !* elle demanda un instant de silence pour haranguer les assistans, et déjà elle commençoit, lorsque les exécuteurs,

craignant quelque tumulte, hâtèrent l'instant de son supplice.

Le jour suivant, on devoit conduire à l'échafaud l'état-major de la troupe de ligne et de la garde nationale; et tous ceux destinés à la mort avoient été traînés au milieu de la nuit dans le château des Carmes. L'adjudant général *Grimaldi*, jeune homme d'une force extraordinaire, au milieu du chemin, rompit les cordes dont il étoit lié, renversa de ses deux poings les deux soldats qui l'accompagnoient, et leur échappa. L'officier, qui en répondoit sur sa tête, courut à sa poursuite avec les siens, criant : *au jacobin! au jacobin!* Déjà le jeune *Grimaldi* avoit traversé plusieurs rues, quand il se trouva en face d'un corps de lazzarronnis armés. Il lui vint aussitôt dans l'idée de crier : *vive la République! mort aux royalistes!* Les lazzarronnis, croyant que c'étoit le commencement d'une nouvelle révolution,

et que les patriotes triomphoient, s'enfuirent à la hâte vers leurs maisons. *Grimaldi* alloit être hors de danger, lorsque heurtant une borne de la rue, il tombe et se casse une jambe. Se traînant autant que sa blessure lui permettoit, il se colloit le long du mur, quand un rayon de la lune le découvrit à ceux qui le poursuivoient. Désespérant alors de sauver sa vie, il s'élança sur le premier soldat qui s'approcha, et arrachant son sabre de ses mains, il songea à défendre avec courage ses derniers momens. Déjà plusieurs coups de baïonnette lui avoient percé le corps en plusieurs endroits, lorsque l'officier rejoignit ses soldats, accompagné d'une foule de peuple. Mais ils ne parvinrent pas à le prendre vif, parce qu'il frappoit ceux qui l'approchoient, et les éloignoit avec son sabre, jusqu'à ce qu'enfin rendant le dernier soupir, son cadavre tombé dans leurs mains fut porté au château des Carmes, et de là à la potence.

Manthone, sortant de la prison, aperçut tous ses compagnons, et en les embrassant les uns après les autres, il observa que le général *Basset* n'étoit point parmi eux : il en demanda la cause. Apprenant qu'il avoit conservé sa vie en dénonçant à la junte d'état plusieurs patriotes inconnus : « Ah ! vil » assassin de tes frères ! s'écria-t-il..... » Vous m'êtes témoin que j'avois découvert sa bassesse, et que je voulois le » faire fusiller il y a quelques jours. » Mais il ne jouira pas long-temps du » fruit de sa lâcheté, et il mourra dans » l'infamie, puisqu'il n'a pas su mourir » avec honneur. » Et ayant ainsi parlé il marcha à l'échafaud avec les siens.

La junte d'état n'étoit point d'accord sur la peine à infliger au corps législatif. Les uns opinoient que tous devoient être condamnés à mort, les autres vouloient que le supplice fut proportionné aux fautes de chacun, et cette

opinion, la moins cruelle, soutenue par Antoine Larossa, prévalut, malgré tous les ministres. On commença donc par Cirillo, président; et il fut conduit en leur présence pour être interrogé. Fermé dans son opinion, et soutenu par l'orgueil que lui inspiroit sa réputation, il comparut devant ses juges avec calme et sérénité. Son nom, sa profession lui ayant été demandés, selon la forme des procès criminels de Naples, il répondit, je m'appèle *Dominique Cirillo*, et ajouta : « Sous le despotisme, j'étois médecin, » sous la république, je fus représen- » tant, aujourd'hui, je suis héros ! » Interrogé sur les autres chefs d'accusation, il répondit, qu'il avoit capitulé avec les premières puissances de l'Europe, et que si le droit public et le droit des gens étoit respecté, il n'avoit rien à répondre à leurs demandes, et qu'ils devoient exécuter le traité; mais que si l'on vouloit violer les premiers devoirs de la société ils pouvoient le con-

duire au supplice. Il garda un silence obstiné sur les autres questions qui lui furent faites.

Après lui comparut Mario Pagano, qui se servit à peu près des mêmes moyens de défense, en les développant avec l'érudition et l'éloquence qui lui étoient familières. Il prouva, par divers traits de l'histoire de Naples (1), que toutes les fois que le roi avoit capitulé avec ses sujets, il s'étoit fait un devoir d'observer ses traités, et que pendant le cours même de la dernière révolution, il n'avoit jamais pensé à violer la capitulation de Cantazaro, arrêtée par le cardinal Ruffo seul, avant que le roi lui eût conféré les pouvoirs de son ministre plénipotentiaire. Tous ces raisonnemens ne firent pas la moindre im-

(1) Roger de Normandie, premier roi de Naples, fit un traité avec les habitans de Bari et Trani, qui s'étoient révoltés, et l'exécuta ponctuellement.

pression sur l'esprit des juges, parce qu'elles étoient détruites par l'édit du roi ; et ils furent reconduits dans leurs prisons. Ainsi tous les membres du corps législatif, et du directoire furent interrogés l'un après l'autre, et quelque temps après, ils furent tous condamnés à mort, excepté quelques-uns, parmi lesquels étoient *Signorelli* et *Pirelli*. Le premier fut condamné à un exil perpétuel, en faveur des éloges donnés au roi, dans son ouvrage intitulé : *la Culture des Deux-Siciles* ; et le second fut déclaré innocent et mis en liberté, après avoir produit un billet d'Abrial, commissaire français, par lequel il le menaçoit, sous peine d'être exécuté militairement, d'accepter la charge à laquelle le peuple le nommoit. Mais le roi fut irrité lorsqu'on lui fit le rapport que la junte d'état avoit déclaré innocent un sujet rebelle, qui avoit exercé un emploi si important, et il condamna *Pirelli* à un exil perpétuel.

Toute la nation, remplie du souvenir des bienfaits de Cirillo, prenoit le plus vif intérêt à son sort, et chacun faisoit des démarches pour obtenir du roi sa grâce et son pardon; on disoit que le ministre d'Angleterre avoit promis de le sauver. Ses parens et ses amis allèrent le visiter dans sa prison, et lui firent part de ces consolantes nouvelles et de leurs espérances. Cirillo les écouta d'un air tranquille et serein, et leur dit ces paroles qui sont restées profondément gravées dans la mémoire de ceux qui les entendirent, et qui le firent regarder par les uns comme un fanatique, et par d'autres comme un héros. « En vain » espère-t-on que je ternisse par cette » lâcheté une réputation intacte? Je » refuse les bienfaits d'un tyran. Vou- » drois-je survivre à la ruine de ma » patrie, et à la mort de mes vertueux » collègues?... »

Tous les assistans, frappés d'admi-

ration à la vue d'une fermeté si héroïque, versoient des torrents de larmes. La seule grâce qu'il demanda à ses juges, fut de mourir avec ses amis les plus chers, Pagano, Ciaja et Pignatelli, qui devoient être exécutés peu de jours après, et d'être envoyé dans la même chapelle pour y recevoir les consolations spirituelles, sans attendre la répouse de Palerme, parce qu'il avoit été condamné comme eux. Sa demande lui fut accordée, et les quatre amis, réunis ensemble, passèrent la nuit dans les embrassemens les plus tendres, dans des entretiens sur le bonheur de la vie future et s'avancèrent au supplice avec un visage où se peignoient la fermeté et la sérénité de l'innocence. Le peuple et les lazzarronnis les plus acharnés s'enfuirent la tête baissée, pour n'être pas affligés de sa présence, et le cri de *vive le roi!* ne se fit pas entendre comme dans les autres exécutions. On parla diversement dans la ville de la grâce demandée à Sa Ma-

jesté pour Cirillo. Les uns prétendoient qu'elle étoit peut-être signée, et accusoient de sa mort les membres de la *Junte d'état*; les autres disoient que le roi, irrité de l'obstination de Cirillo, l'avoit refusée.

Les jours suivans, on conduisit à la potence les autres représentans et ministres; mais les exécutions étoient devenues si nombreuses et si familières, qu'elles produisoient une foible impression sur des gens accoutumés à verser le sang et à vivre dans le pillage, qu'à peine connoissoit-on les noms de ces malheureux, à moins que quelqu'un d'eux n'intéressât d'une manière particulière. (1) Un de ceux qui excita la

(1) Les plus célèbres victimes immolées à cette époque, furent *Marcel Scoti*, membre de la commission législative, homme d'une vaste érudition, et si célèbre par son *Catéchisme des Marins*. Pascal Baffa, et Joseph Logotetta, renommés par leurs connoissances dans la littérature grecque et latine;

curiosité générale fut *Vincent Rossi*, représentant du corps législatif, différent d'un autre individu du même nom dont nous avons parlé ailleurs. C'étoit un avocat, à peine âgé de vingt-cinq ans, né à Palmi, petit village éloigné de Naples de dix milles environs : ses parens étoient pauvres et d'une condition obscure. Il étoit parvenu à cette charge par ses talens et surtout par son

---

Nicolas Paissico, aussi versé dans la botanique que dans les mathématiques; Vincent Froisi, aumônier du gouvernement, possédant toutes les connoissances relatives à son état, mort avec une piété et une résignation exemplaire; François Conforti, pourvu de différens talens dans un degré éminent; François Bagni, médecin du premier ordre, lecteur de médecine dans l'université de Naples; l'évêque de Vico; Pascal Mateva, auparavant chef de bataillon dans l'armée française, et adjudant du général Joubert; Hector Caraffa, duc d'Andria; Joseph Riario, ex-marquis de Carletto, le marquis de Guisaro, Onuphre Calace, auteur et magistrat, et Vincent Bruno, qui, d'un coup de pistolet, prévint son supplice, et se réunit à ses collègues.

éloquence. Il avoit renoncé aux appointemens de la république, et continuoit de venir chaque jour, à Naples, à pied, couvert de l'habit d'un simple soldat, mangeant, en traversant les rues, le pain dont il étoit toujours muni, et qui faisoit sa seule nourriture. Toujours vif, toujours gai, il savoit assaisonner les questions les plus abstraites de bons mots pleins de sel et de gaîté. Il s'étoit ainsi rendu cher à tous ceux qui le connoissoient, et surtout à Cirillo, qui l'avoit avancé, ayant reconnu qu'il cachoit, sous l'extérieur le plus simple, les connoissances les plus étendues et les sentimens les plus héroïques. Il fut long-temps dans les prisons la consolation de ses amis; et transféré à la chapelle des Carmes, pour se préparer à la mort, il ne perdit rien de sa gaîté. Le prêtre *Joachim Puoti* qui l'assistoit, s'efforçoit en vain d'élever ses pensées vers l'immortalité et le bonheur de la vie future. Lorsqu'il le vit dans la fin

du discours, il lui demanda une bouteille de vin, et l'ayant obtenue, il obligea le bon ecclésiastique à boire à la santé des patriotes cachés, et après avoir bu, il s'endormit tranquillement. Le prêtre, désespérant de ramener à son devoir un homme si extravagant, en fit part au commandant du château, pour qu'on envoyât un autre ecclésiastique plus habile que lui. Le commandant, créature de Ruffo, et qui avoit autrefois connu Rossi, vint en personne à la chapelle, pour l'exhorter à mourir chrétiennement, et lui inspirer des sentimens plus conformes à la religion. Rossi, l'entendant parler, perdit pour cette fois sa gaîté et son calme ordinaires, et lui répondit : « Toi, assassin, tu te dis mon » ami! toi, compagnon de Ruffo, tu » me parles de religion! Ah! conduis-» moi au supplice : c'est l'objet de tous » mes vœux. » Le commandant se couvrit le visage, et se retira. Pour lui, redevenu tranquille, il marcha au sup-

plice peu de temps après, et, parvenu aux pieds de l'échafaud, il s'écria d'une voix forte : « Citoyens, vengez-moi : « je meurs pour la Patrie ! » Le peuple, l'accusant d'irréligion, fit mille insultes cruelles à son cadavre et le jeta dans les fossés, derrière les prisons.

Pendant la durée de toutes ces exécutions, qui ne finirent que dans le mois d'Août, le peuple fut dans une anarchie continuelle ; les honnêtes gens, opprimés par la terreur, remercioient dieu de leur ignorance, qui les avoit préservés des emplois publics. Dans les discours ou dans les écrits on donnoit au roi les louanges les plus exagérées, et on ne rougissoit pas de l'appeler le Titus de son siècle. Mais les frères, les enfans et les pères de ceux qui avoient péri, ne respiroient que la vengeance, et dans l'ombre de la nuit poignardoient de temps en temps les accusateurs de leurs parens ou de leurs amis. Les membres de la junte d'état, au milieu des

gardes nombreux dont ils s'entouroient, trembloient pour leur vie, et faisoient enfermer tous ceux sur lesquels on formoit le plus léger soupçon.

Le général *Decimone* s'étoit jusqu'alors caché dans la maison d'un de ses amis, ayant adroitement fait circuler le bruit qu'il étoit passé en Espagne; mais la junte d'état l'avoit démenti. Un de ses anciens valets de chambre, l'ayant vu par hasard, courut demander au gouvernement la force armée, et l'ayant obtenue, il se donna le barbare plaisir d'amener, dans les prisons, son maître chargé de chaînes. Chaque jour on condamnoit à peu près trois cents individus : les uns étoient exilés dans des isles : parmi eux furent les princes de la Bona et de Torella; et d'autres envoyés, selon leur demande, en France, après avoir été dépouillés de tous leurs biens. Ceux-ci se montroient satisfaits de leur sort, et aussi-tôt que leurs

vaisseaux furent prêts, beaucoup de leurs amis, sans être coupables, demandoient secrètement aux capitaines des bâtimens, la permission de les suivre, et achetoient au poids de l'or cette faveur, jaloux de s'arracher d'un pays livré aux anarchistes et aux assassins. On publia enfin la liste des proscrits, pour que dans les pays où ils avoient été arrêtés, ceux qui avoient entre leurs mains des papiers ou autres objets leur appartenant, vinssent les remettre au chevalier *Ferrante*, nommé, par la cour, administrateur général des biens de tous les jacobins. Ainsi les richesses des premiers seigneurs du royaume, et les rentes de presque tous les couvens nobles, abolis pour avoir eu dans leur sein quelques jacobins, passèrent au pouvoir du roi, dont les revenus se trouvèrent doublés.

Les provinces l'emportoient sur la capitale dans la science du crime et de

la barbarie. Le peuple, accoutumé à vivre de rapines, refusoit de labourer la terre, et attendoit qu'une autre révolution lui offrît de nouveau le meurtre et le pillage. Les Calabrois, loin d'obtenir l'exemption de tout impôt pendant dix ans, comme on les en avoit flattés, se virent contraints à payer les taxes des mois écoulés pendant le tumulte et la guerre, et la perception de ces impôts se fit avec le secours de la force armée. Le peuple réclama ; et connoissant toute l'inutilité de ses plaintes et de ses réclamations, la ville de Paule d'abord, et ensuite treize villages près de Loscara, levèrent, dans le milieu du mois de novembre, l'étendard de la liberté, et se soulevèrent contre le gouvernement.

Cependant le roi, mécontent de la conduite de *Ruffo*, et particulièrement de la capitulation faite sans son consentement, lui ôta sa charge, à laquelle il nomma le prince de Cassaro, de Sicile,

avec ordre de purger le royaume des jacobins.

Ce nouveau vice-roi envoya en conséquence un commissaire dans chaque province, accompagné d'un régiment, pour aller d'un pays à l'autre, avec le droit de punir, même de mort, ceux qu'il trouveroit coupables, et surtout ceux qui avoient publié que le roi étoit un fugitif et un tyran. Tous les commissaires partirent pour aller remplir leurs commissions ; mais le marquis de la Natra, destiné pour la Calabre, fut attaqué par les Calabrois, et contraint de retourner en arrière.

Tous les commandans royalistes qui avoient donné des preuves de leur attachement à la monarchie, furent récompensés selon leurs services. Sciarpa fut fait marquis avec l'uniforme de colonel, er quatre mille ducats de pension. Pronio fut fait baron, avec deux mille ducats

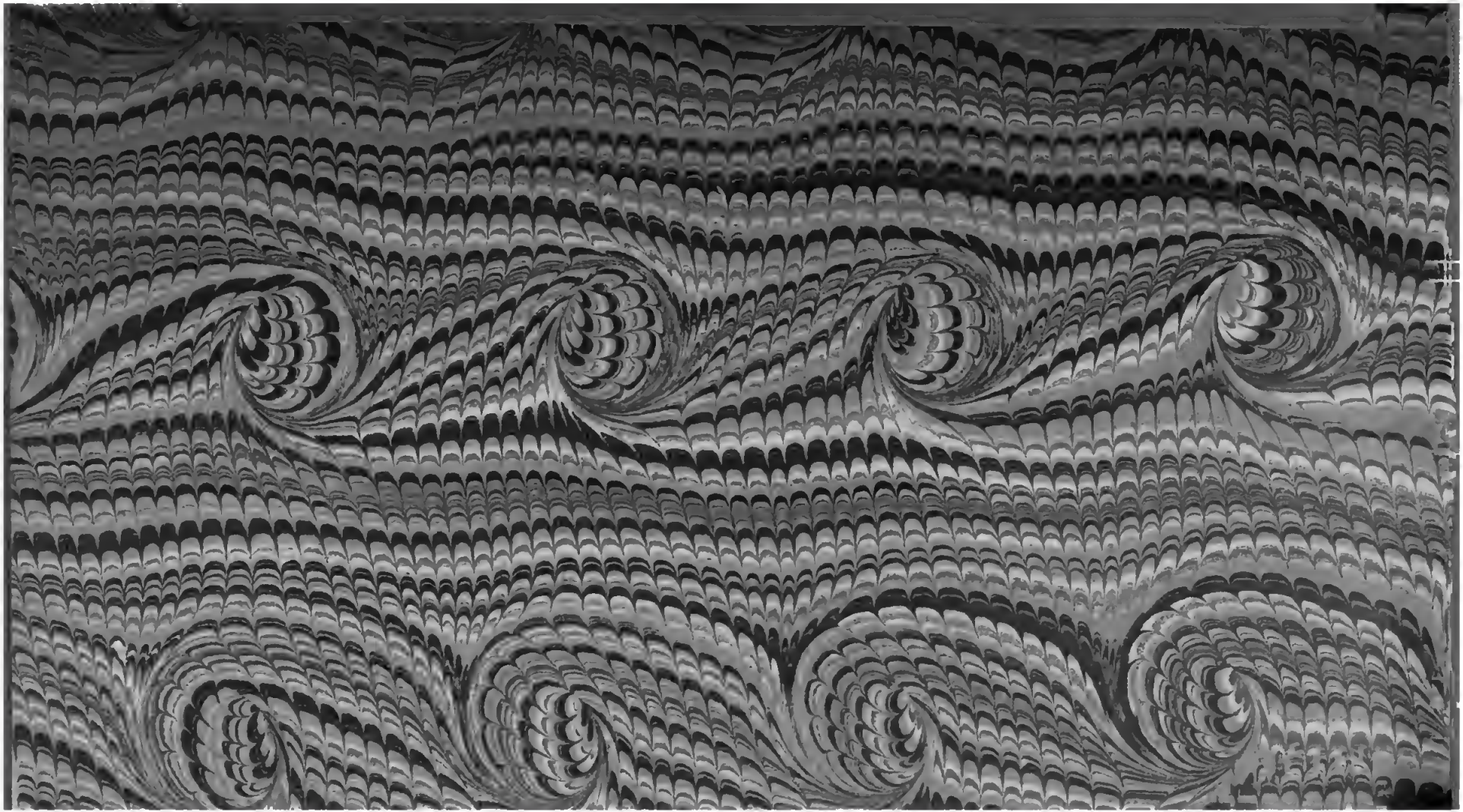
de rente. Frère Diable et Pauzanera n'eurent pas le même sort : ils sont aujourd'hui en prison.

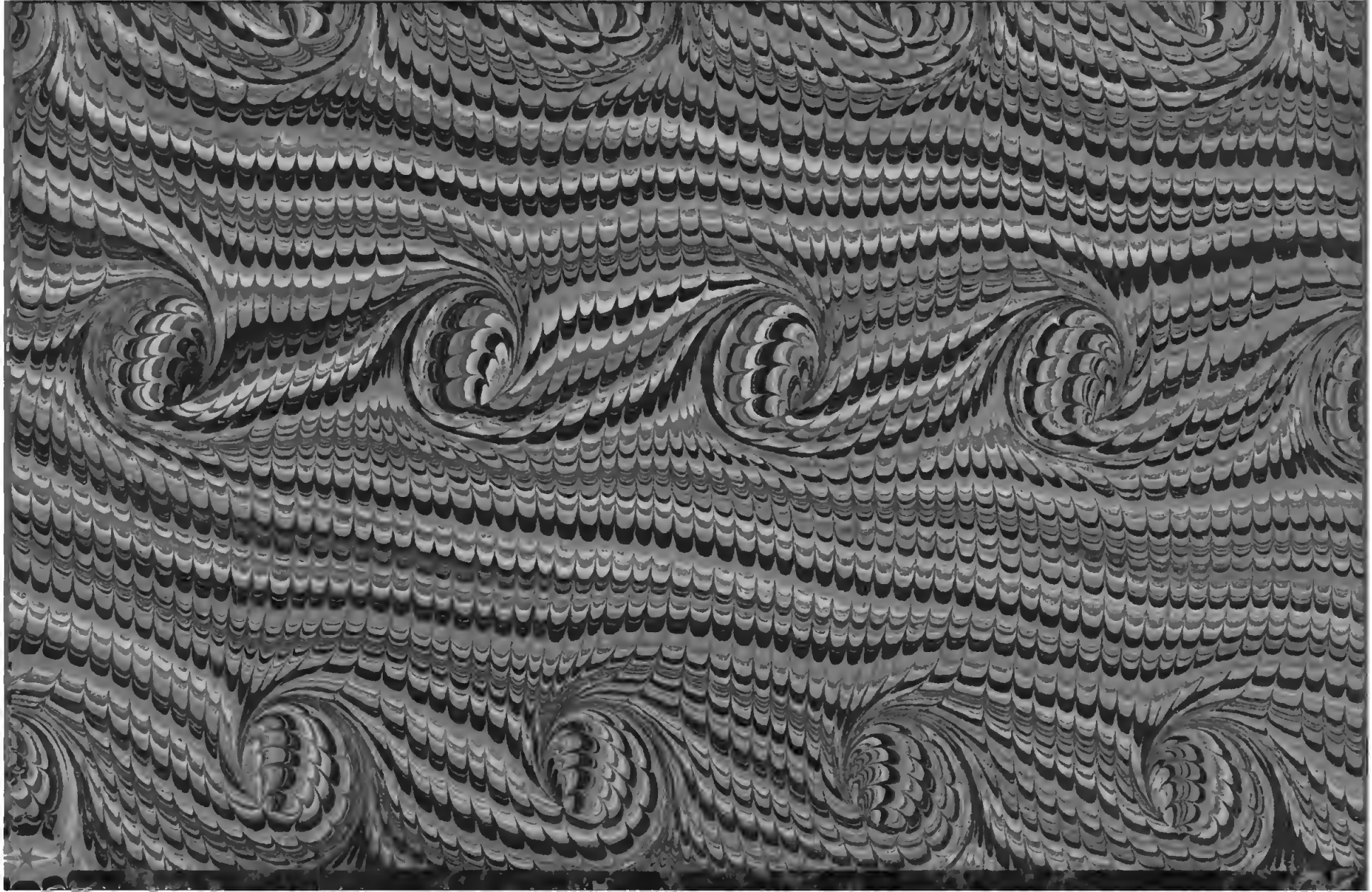
Le calme est encore loin de cette ville infortunée. Tour à tour victime des anarchistes, des jacobins et des royalistes, le pillage, la vengeance, la haine et la fureur seront long-temps encore les seules divinités connues dans ce malheureux empire.

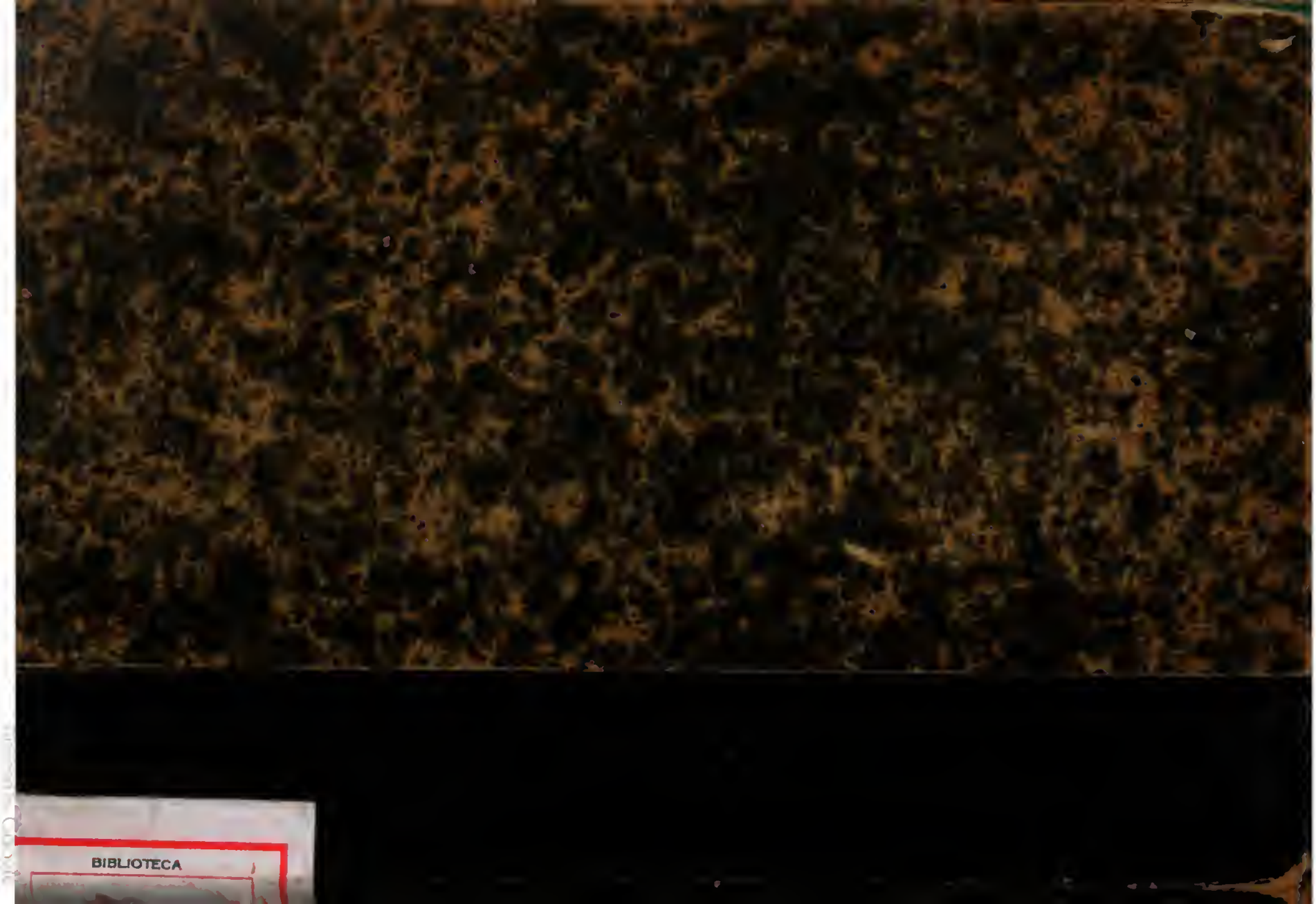
Naples, ce... novembre 1799.

F I N.

366447






BIBLIOTECA